

- MAYER, H., (1977), *Historia maldita de la literatura. La mujer, el homosexual, el judío*, Madrid, Taurus.
- MUÑOZ MOLINA, A., (1993), *La realidad de la ficción*, Sevilla, Renacimiento.
- MORALES CUESTA, M. M.^a, (1996), *La voz narrativa de Antonio Muñoz Molina*, Barcelona, Octaedro.
- SAFRANSKI, R., (1997), *Un maestro de Alemania. Martin Heidegger y su tiempo*, Barcelona, Tusquets.
- SOLDEVILA DURANTE, I., (2001), *Historia de la novela española (1936-2000)*, vol. 1, Madrid, Cátedra.
- SORIA OLMEDO, A., (1988), "Fervor y sabiduría: la obra narrativa de Antonio Muñoz Molina", *Cuadernos Hispanoamericanos*, núm. 458 (agosto), pp. 107-111.
- , (1998), *Una indagación incesante: la obra de Antonio Muñoz Molina*, Madrid, Alfaguara.
- SORIA OLMEDO, A. y BOU, E., (1997), "Postmodernity and Literatura in Spain", en BERTENS, H. y FOKKEMA, D. (eds.), *International Postmodernism: Theory and literary practice*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins Publishing Company.
- TRAVERSO, E., (2000), *La historia desgarrada. Ensayo sobre Auschwitz y los intelectuales*, Barcelona, Herder.

LE CHRONOTOPE DU CARREFOUR DANS AMORES PERROS

Rodrigo GARCÍA DE LA SIENRA
Université Paul Valéry – Montpellier III

J'aborderai ici la problématique propre à la conjonction du temps et de l'espace à l'intérieur d'un texte cinématographique en tant que totalité signifiante. Pour ce faire, j'aurai recours à une catégorie bakhtinienne qui, bien qu'originellement conçue pour l'analyse de textes littéraires, n'est en aucune façon étrangère au domaine de l'analyse filmique¹.

Il s'agit donc de montrer comment dans le film *Amores perros* d'Alejandro González Iñárritu « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels telle qu'elle est assimilée par le texte cinématographique », pour adapter la terminologie de Bakhtine à notre situation (1978 : 237), devient un principe d'articulation signifiante qui ouvre la voie à la compréhension du texte dans son ancrage historique particulier.

La sortie de ce film a eu lieu en 2000, ce qui le place déjà sous le signe d'un double seuil temporel. D'une part, ce seuil correspond au passage du deuxième au troisième millénaire ; de l'autre, pour ce qui concerne le contexte socio-politique mexicain, il représente la fin de l'hégémonie politique du régime post-révolutionnaire, qui après quatre-vingts ans perdit pour la première fois une élection présidentielle. Si le premier

¹ Sur les éventuels rapports entre la pensée de Bakhtine et l'analyse filmique voir Stam, 1992.

aspect évoqué ne semble avoir aucune portée sur la signification du texte, le dernier y est clairement inscrit, on verra plus loin de quelle façon.

Globalement, le film se divise en trois histoires, chacune d'entre elles se situant dans un contexte social différent, mais ayant en commun avec les autres son caractère strictement urbain. Cela veut dire que dans ce film la ville se dresse comme un horizon narratif indépassable, omniprésent, et surtout, organiquement signifiant. La première de ces trois histoires d'amour, si l'on peut dire, est celle d'Octavio et Susana. Ce sont deux jeunes qui habitent sous le même toit, non pas en tant que couple, mais plutôt en raison d'une structure familiale typiquement mexicaine qui est due fondamentalement à la précarité socio-économique et aux formes de solidarité à travers lesquelles les gens essayent d'y parer. Dans cette maison, qui est celle de la mère d'Octavio, habitent, outre cette dernière, Susana, son époux Ramiro, qui est en même temps le frère aîné d'Octavio, ainsi que le petit enfant du couple, Rodrigo et le chien Rotweiler d'Octavio, *El Cofi*. Le moteur central de cette histoire est le motif des frères ennemis. Ce motif est fermement entretenu par l'amour illicite qu'Octavio éprouve pour Susana, qu'il parvient à séduire en se situant comme son protecteur face à la maltraitance dont elle est l'objet de la part de Ramiro qui, lui, est un voyou infidèle et violent. Dans chacune de ces histoires, les chiens jouent un rôle central. Ici, on pourrait dire que *El Cofi* se situe dans la position actantielle d'un adjuvant : Octavio le fait participer à des combats (qu'il gagne l'un après l'autre), dans le but de gagner suffisamment d'argent pour pouvoir fuir la ville avec Susana. Mais les choses ne se passent pas comme il l'aurait voulu, car après que Ramiro a été tabassé presque à mort par des inconnus qu'Octavio a lui-même envoyés, Susana décide de partir de la maison avec son mari, son enfant, et bien entendu l'argent gagné dans les combats de chiens. En outre, *el Cofi* reçoit une balle, raison pour laquelle Octavio prend le risque de venger son chien, en déclenchant ainsi la mécanique narrative du film ...

La deuxième histoire est celle de Valeria et Daniel. Valeria est un mannequin d'origine espagnole — le film se soucie bien de souligner ce dernier trait — dont l'image est exhibée partout dans la ville, dans d'immenses annonces de parfum, comme tant d'autres qui saturent l'espace visuel de Mexico. Daniel est un publiciste de classe moyenne aisée, profondément ennuyé de sa très bourgeoise vie conjugale ; il décide par conséquent de quitter sa femme et ses enfants, et d'aller vivre dans un appartement avec sa maîtresse Valeria. Or, au moment même où ils s'apprêtent à s'attabler pour fêter l'occasion, Daniel découvre qu'il a oublié

d'acheter du vin. Valeria décide donc de prendre sa voiture, son caniche *Richie*, et de sortir chercher la boisson. Cette sortie en voiture est l'ingrédient qui manquait au mécanisme narratif évoqué précédemment pour que l'articulation chronotopique ait lieu.

La troisième histoire est celle de *El Chivo* (le bouc). Les données de la biographie de *El Chivo* nous sont rapportées dans un dialogue entretenu dans une voiture par un entrepreneur et un membre de la police dite judiciaire. Ce dernier, dont je cite les propos, est celui qui a attrapé et envoyé en prison *El Chivo* :

-C'était un mec normal, comme toi et moi. Il était prof dans une université [privée] et un jour patatras ! Il laisse tomber sa femme et sa fille et devient guérillero ! -Et elles ? -A ton avis, elles l'envoient se faire foutre ! Sa femme s'est remariée, sa fille sait même pas qu'il existe. En sortant de taule, il a disjoncté. Je l'ai retrouvé clodo. Y faisait pitié. Je lui ai trouvé du fric, une piaule. On est devenu copains. Après il m'a fait des petits boulots. -Comme celui-ci ? -Oui, comme celui-ci.

En même temps qu'un ex-guérillero devenu clochard, *El Chivo* est un tueur à gages chargé par l'entrepreneur qui participe au dialogue précédent de tuer son « associé ». Or on découvrira que, en plus d'être associés, ce deux personnages sont demi-frères, ce qui introduit dans le texte pour la deuxième fois le motif des frères ennemis. Bien qu'il soit rongé par le regret d'avoir abandonné sa fille Maru, dont il essaye maintenant de se rapprocher, *El Chivo* est un être marginal qui, en raison de son histoire, a subi un renversement dans sa sensibilité morale. Ainsi, d'après ce que le texte laisse voir, la « haute moralité » qui l'a poussé à intégrer la guérilla s'est transformée en une sorte d'apathie grâce à laquelle il peut, depuis qu'il est sorti de prison, tuer sur commande sans éprouver un grand émoi.

Si j'ai présenté à dessein ces trois histoires sans expliquer quelle était leur connexion, c'est pour mieux souligner la dislocation narrative que le texte opère à un certain niveau, et de quelle manière le carrefour y est un pôle structurant fondamental. Le film commence avec la scène d'une course poursuite qui se termine au moment où la voiture d'Octavio en percute une autre qui s'était engagée dans le carrefour en même temps. Mais c'est tout au long du film que l'on peut constater combien le carrefour est un point autour duquel s'articulent, de façon chronotopique, les différentes composantes narratives du film. Comme le dit Bakhtine, là,

« le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'Histoire » (p. 237).

La scène mentionnée est un repère narratif fondamental ; et ce, alors même qu'il s'agit d'un *incipit* qui refuse au destinataire les éléments situationnels et actantiels de base avec lesquels celui-ci pourrait parvenir à donner à l'action une assise cognitive. Sous la contrainte de cette situation, ou plutôt de ce flottement situationnel, le destinataire se doit de créer le schéma spatio-temporel dans lequel il pourra inscrire l'action, afin d'amorcer le décodage narratif. Les éléments constitutifs de ce schéma plutôt précaire proviennent de différentes sources, par exemple celle d'un imaginaire entraînant une reconnaissance de la ville de Mexico, ou des schémas génériques proprement cinématographiques, telle la course poursuite, etc..

Cette scène est un îlot narratif qui, en raison de sa position initiale, introduit une structure énigmatique au cœur de la démarche cognitive à partir de laquelle le texte devra être construit. C'est dire que cet agencement narratif est en lui-même une incitation à l'interprétation, dès lors qu'il est l'indice d'une programmation narrative disloquée, lacunaire, ou qui tout au moins présente des décalages spatio-temporels auxquels devra parer l'activité constructive du destinataire.

L'accident ayant eu lieu, la course poursuite se concentrera quant à sa signification en un seul lieu qui servira de pivot narratif pour l'ensemble du texte. Ce n'est qu'une fois ce phénomène de condensation accompli que l'on verra de quelle façon les éléments annoncés par le titre prennent place dans le film. Celui-ci est divisé en trois chapitres, chacun d'entre eux portant comme titre les prénoms des trois couples concernés ; de même, ce n'est qu'alors que l'on constatera la façon dont les chiens peuplent le texte, en activant ainsi les résonances sémantiques du paratexte. C'est donc grâce à la jonction du caractère conflictuel des histoires d'amour et du rôle central qu'y jouent les chiens que l'on peut comprendre plus facilement le rapprochement sémantique opéré par le titre.

Prises isolément, les trois lignes narratives semblent se développer essentiellement au sein de la sphère privée, même si le traitement réservé par le film aux lieux diffère selon les milieux sociologiques qui y figurent. Si l'on part d'un cadre oppositionnel extrêmement simple, dans lequel on considère la maison comme faisant partie de la sphère privée et la rue de la sphère publique, on sera amené à constater par un simple examen quantitatif que la plus grande partie du film se déroule dans la sphère privée. Le film ne cesse de situer ses nœuds conflictuels autour de la figure de la famille,

c'est-à-dire de thématiser une série de défaillances au niveau des lois qui sous-tendent les structures de la parenté qui, elles, ont été souvent considérées comme un lien social élémentaire. Dans la mesure où cette dernière sphère semble se superposer dans une large mesure à celle du privé, dans l'acception la plus courante du terme, la ville devient une simple surface d'inscription, le fond de représentation sur lequel courent parallèlement des lignes narratives privées, qui, dans le meilleur des cas, s'entremêlent, mais sans qu'aucune véritable intersection n'advienne. Pourtant, une analyse détaillée du travail cinématographique sur les lieux montre que l'imbrication narrative du film implique des rapports spatio-temporels complexes. Il est donc important de signaler l'existence de certains lieux de transition entre les sphères privée et publique, car ces zones transitionnelles conduisent vers une autre formulation de l'opposition public-privé.

A aucun moment les personnages de Valeria ou de Daniel ne mettent les pieds directement dans la rue. On ne les voit que dans des lieux d'intimité, tels que leur appartement, la chambre d'un hôpital privé, leur voiture, ou dans le cas de Valeria dans les annonces spectaculaires de parfum déjà mentionnés. Ce traitement narratif ne fait que souligner l'écart qui sépare cet univers clos de son environnement social. Mais une scène est à considérer plus en détail. Il s'agit de la scène qui précède, du point de vue du récit, le dernier combat de chiens (là où *El Cofi* prend une balle), et donc la course poursuite et l'accident en voiture. La scène commence avec un sur-cadrage qu'on peut d'abord remarquer grâce à la qualité de l'image et du son, à l'évident contenu télévisuel de l'image, et puis par le dévoilement de la situation énonciative dans le cadrage qui succède à la coupe franche, où l'on voit Octavio et son ami en train de compter l'argent qu'il miseront lors du combat en premier plan, et la télévision allumée au fond de la même pièce. On peut distinguer ce qui se passe à l'intérieur du cadre second pendant suffisamment de temps pour retenir qu'il s'agit d'une émission dans laquelle on a invité une belle femme qui s'appelle.... Valeria Amaya.



Au moment où cette scène a lieu par rapport à l'ensemble du film, le sur-cadrage semble être purement anecdotique, ou plutôt une espèce de décor sociologique. Cependant, le déroulement de la narration montrera aussitôt qu'il s'agit d'une transition amorçant le croisement imminent des lignes narratives. Le commentaire de l'ami d'Octavio vers la fin de la scène témoigne de l'existence de l'écart sociologique, et également du fait que cet écart est d'une nature fort particulière : on voit ce personnage dans une position de contre-champ par rapport à la télévision, alors qu'il dit « qu'est-ce qu'elle est bonne cette meuf ! ». Le visage du personnage exprime la souffrance propre au désir éprouvé vis-à-vis d'un objet inaccessible, notamment en raison du caractère « fétichiste » que lui accorde l'*encadrement spectaculaire de l'image*. L'image spectaculaire acquiert un rôle fondamental en raison de la position de la scène à l'intérieur du récit ; celle-ci précède l'éclaircissement narratif de la course poursuite, entourée d'un certain flou cognitif. En effet, jusqu'ici on avait des éléments pour soupçonner la scène de l'accident d'être une prolepse ; mais désormais un assemblage spatio-temporel, ou plutôt chronotopique, devient envisageable. Ainsi, juste après le combat et la première des trois reconstitutions de la scène de l'accident, on assiste à un transfert narratif soudain, bien que préparé par l'image spectaculaire en tant qu'espace transitionnel. Une fois que la reconstitution de la scène inaugurale de l'accident permet de situer celle-ci dans un horizon narratif plus clair, le récit reprend son cours précisément dans les studios de la télévision. Encore une fois, la transition narrative est faite par un sur-cadrage ; seulement, cette fois-ci le sur-cadrage disparaît aussitôt, et nous nous retrouvons pleinement dans la démarcation narrative qui correspond à Valeria, le mannequin. Le récit se dirige vers l'appartement de Valeria et son amant, dont la vue donne précisément sur une des ces fameuses annonces de parfum ; annonce, faudrait-il rajouter, qui représente un autre sur-cadrage, celui-ci spéculaire, voire narcissique. Toujours est-il qu'aussitôt que Valeria prend sa voiture pour aller chercher du vin, on comprend qu'elle sera percutée par la voiture d'Octavio dans l'accident.

L'image spectaculaire est un lieu transitionnel en ce sens qu'elle promeut et véhicule un certain contact spatial entre les mondes socialement clos des « lignes narratives privées », bien que ce ne soit que sur le mode de l'*imaginaire* ; elle peut, en outre, être un élément de transition temporelle, aussi longtemps qu'elle déclenche le processus d'harmonisation temporelle requis par le texte dès le début. Il s'agit là d'une mixture spatio-temporelle, d'une part, et publique-privée de l'autre. On pourrait

s'y référer en termes d'épithélium textuel, car c'est dans cette zone liminale qu'a lieu le passage d'une dimension à une autre, aussi bien que d'une temporalité à une autre ; cependant, il me semble plus adéquat de l'appeler, simplement, *seuil chronotopique*. D'ailleurs, compte tenu du fait des continuités manifestes entre l'un et l'autre, nous pouvons dire qu'on est en face d'une variante du chronotope du seuil décrit par Bakhtine dans « Formes du temps et du chronotope ». Cependant, il ne faut pas ranger cette mixture dans une sorte de catalogue plus ou moins archétypique, qui neutraliserait son historicité, car c'est précisément de celle-ci que le chronotope doit rendre compte. L'emboîtement cinématographique de l'image spectaculaire, ainsi que les effets d'écartement et de jonction sociale qu'elle opère, relèvent d'une sémiosphère, pour parler comme Lotman, distincte de celle que l'on retrouve dans les textes de Dostoïevski ou Tolstoï ; et ce, malgré le fait que le chronotope littéraire du seuil est considéré de longue date comme un lieu de transition entre le public et le privé. En revanche, il faut tenir compte du fait que n'importe quel texte est constitué par une multiplicité de chronotopes qui se mélangent, se hiérarchisent et se superposent entre eux, et que, au lieu de dresser simplement le tableau des occurrences chronotopiques traditionnelles, nous devons trouver leur principe d'organisation à l'intérieur du texte en tant que totalité. On peut certes dire que ce seuil chronotopique « précède » l'occurrence d'un autre chronotope traditionnel clairement identifiable, à savoir, le *chronotope de la rencontre* ; mais il importe avant tout d'identifier la nature du chronotope qui les englobe, et au sein duquel ils trouvent une organisation historiquement signifiante. Je cite Bakhtine :

L'infrangible unité (mais non la fusion) des définitions temporelles et spatiales a, dans le chronotope de la rencontre, un caractère élémentairement précis, formel, quasiment mathématique. Mais un caractère abstrait, bien entendu. Isolé, le thème de la rencontre est impossible : il entre toujours comme élément constitutif dans le corps du sujet et dans l'entité concrète de l'œuvre entière ; par conséquent, il s'intègre dans le chronotope concret qui l'englobe (Bakhtine, 1978 : 249).

En effet, la rencontre revêt dans ce film un caractère mathématique, car elle a pour charge de réaliser l'intersection des différentes lignes narratives, et de les englober dans une véritable chronotopie qui réponde à la structure énigmatique à laquelle le destinataire a affaire dès le début du

film. Grâce à cette intersection, la ville cesse d'être une simple surface d'inscription, un décor pour la représentation ; elle devient l'une des dimensions cognitives fondamentales du texte, dont le relief chronotopique correspond à un véritable espace-temps socialisé dans lequel le croisement des histoires privées devient historiquement signifiant. Le chronotope du seuil est décliné de maintes façons dans ce film, mais toujours dans le cadre organisationnel de ce chronotope englobant, que j'ai décidé d'appeler le *chronotope du carrefour*, en français, et *cronotopo del semáforo*, en espagnol.

Ici, il convient de s'attarder brièvement sur le glissement qu'impose la traduction. Le carrefour est un lieu dont l'histoire littéraire renvoie sans cesse à des formes chronotopiques aussi récurrentes qu'importantes pour la typologie établie par Bakhtine. Dans ce sens, il suffit de penser au chronotope de la route, qui lui-même est profondément lié au chronotope de la rencontre. Comme le dit Bakhtine :

L'importance du chronotope de la route est énorme dans la littérature ; rares sont les œuvres qui se passent de certaines de ses variantes, et beaucoup d'entre elles sont directement bâties sur lui, et sur les rencontres et péripéties « en route ». Ce thème de la « rencontre » se rattache étroitement à d'autres thèmes, très importants, en particulier à ceux de la *reconnaissance* et de la *non-reconnaissance*, qui ont joué un rôle colossal dans la littérature, par exemple, dans la tragédie antique (p. 250).

À ce point, ne sommes-nous pas obligés de considérer la rencontre œdipienne sur la route des Trois-Chemins, ainsi que la forme du rapport temporel de reconstruction et dévoilement herméneutiques qu'il en découle ? Certes. Néanmoins, le riche et prestigieux substrat chronotopique ainsi mis à jour, risque de noyer la particularité textuelle et historique du chronotope du *semáforo* dans les eaux profondes de l'archétype, qu'il soit psychanalytique ou non.

Pour saisir la spécificité de ce chronotope il ne suffit pas de faire appel à la particularité culturelle du *semáforo* en tant que lieu de la ville de Mexico (bien que cela soit fondamental). Nous devons aussi placer au centre de l'analyse les moyens dont le texte lui-même se sert pour signifier. Sous cet angle, ni les lieux transitionnels ni la ville ne peuvent être considérés comme de simples *moyens de représentation*, mais plutôt comme des signifiants à part entière ; signifiants qui, de par leur forme et

matérialité, portent un questionnement sur eux-mêmes, en tant qu'éléments constitutifs de l'expérience énigmatique-herméneutique que le texte veut re-produire chez le destinataire.

Reprenons l'exemple de l'image spectaculaire. On a montré comment l'image spectaculaire marque la transition entre la première et la deuxième histoires, et comment son encadrement entraîne un contact social basé sur l'inaccessibilité d'un objet de désir imaginaire. Et bien, l'immense annonce qui se trouve devant la fenêtre de l'appartement de Daniel et Valeria sert, elle aussi, à faire la transition entre la deuxième et la troisième histoires ; seulement, cette fois-ci, le visage qui exprime le désarroi du manque est celui de Valeria, qui revient de l'hôpital après avoir subi l'amputation d'une jambe comme dernière séquelle de l'accident en voiture. Elle constate alors que son image a été enlevée, et que pour tout renvoi narcissique elle ne trouve sur le panneau publicitaire que la légende « disponible ».



Valeria à la fenêtre

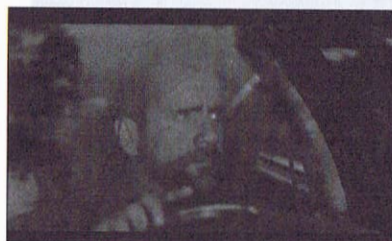
L'image spectaculaire et médiatique (littéralement) de Valeria est donc un lieux transitionnel de la narration, et, en dernière instance, un seuil chronotopique opérant à l'intérieur du chronotope global du *semáforo*. Mais elle est surtout le signifiant d'un manque qui médiatise aussi bien qu'il structure l'expérience d'une communauté narrative, dont le

caractère privé se brise devant la violente socialisation que lui impose ce même chronotope.

Le lieu transitionnel le plus important dans ce film est probablement la voiture. Tout comme l'image spectaculaire, celle-ci est un mixte sociologique privé-public, dont le caractère chronotopique semble être d'ailleurs encore plus évident. Elle illustre parfaitement la façon dont les lignes narratives privées se côtoient dans l'espace urbain, tout en préservant l'écart sociologique grâce à la spatialité privée qu'elle parvient à recréer, et alors même que celle-ci est continuellement fragilisée et menacée. D'un point de vue narratif, il est évident que dans ce film toute transition importante passe par ce lieu. De plus, il est intéressant d'observer l'emboîtement visuel et narratif qui existe entre l'image spectaculaire et la voiture elle-même. On en a un exemple lorsque l'on voit pour la première fois Daniel, accompagné par sa famille, contempler dans sa voiture à l'arrêt au feu rouge l'image de Valeria sur l'annonce de parfum, sans que l'on sache encore qu'il en est l'amant. De même, lorsque vers la fin du film on voit *El Chivo* fuir la ville, après qu'il a refusé d'accomplir son dernier « petit boulot », avec pour toile de fond des travailleurs qui décrochent l'image de Valeria du panneau publicitaire.



El Chivo fuit la ville



Daniel regarde l'image dans sa voiture



Double seuil chronotopique, la voiture est, d'une part, l'espace-temps du trajet existant entre un point et l'autre, ces derniers pouvant être des lieux privés aussi bien que publics ; de l'autre, elle est cette espèce d'îlot du monde privé qui se déplace précairement au milieu d'une irréfrenable marée sociale, avec toutes les intermittences, blocages et écoulements temporels que cette dernière lui impose. Mais le dernier niveau signifiant atteint par la voiture dans cette organisation chronotopique dérive de la réflexivité signifiante de l'image ; car ce film se sert de ce caractère réflexif pour mieux structurer le mécanisme de questionnement cognitif, voire empirique, qu'il entend orchestrer. La voiture est ici surtout un signifiant de l'image-mouvement :

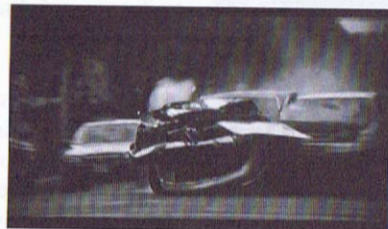
Ce qui compte, c'est que la caméra mobile est comme un *équivalent général* de tous les moyens de locomotion qu'elle montre ou dont elle se sert (avion, auto, bateau, bicyclette, marche, métro...) [...] En d'autres termes, le propre de l'image-mouvement cinématographique, c'est d'extraire des mouvements la mobilité qui en est l'essence. C'était le vœu de Bergson : à partir du corps ou du mobile auquel notre perception naturelle attache le mouvement comme à un véhicule, extraire une simple « tache » colorée, l'image-mouvement, qui « se réduit en elle-même à une série d'oscillations extrêmement rapides » et n'est en réalité qu'un « mouvement de mouvements » (Deleuze, 1983 : 37).

Quoi de plus semblable à cette « tache colorée » ou « série d'oscillations extrêmement rapides », qu'une carte postale d'une avenue de Mexico pendant la nuit, où le mouvement de nos « lignes narratives automobiles » serait capturé ? Cette idée, qui n'est nullement métaphorique, effleure un problème majeur qui est au fond celui auquel je veux en venir. L'image que je viens d'avancer comporte certes la limitation d'être une référence à ce que Deleuze appelle une « coupe immobile » ou « moulage », tandis que l'image-mouvement est une « coupe mobile », c'est-à-dire une « perspective temporelle ou modulation » ; mais le problème n'est qu'apparent, car l'image de la carte postale n'est qu'un palier descriptif qui nous conduit au noyau du véritable problème. Je cite Deleuze :

C'est que le cinéma, encore plus directement que la peinture, donne un relief dans le temps, une perspective dans le temps : il exprime le temps lui-même comme perspective ou relief.

C'est pourquoi le temps prend essentiellement le pouvoir de se contracter ou de se dilater, comme le mouvement le pouvoir de ralentir ou accélérer [...] La différence de l'image cinématographique avec l'image photographique en découle. La photographie est une sorte de « moulage » : le moule organise les forces internes de la chose, de telle manière qu'elles atteignent un état d'équilibre à un certain instant [...]. Tandis que la modulation ne s'arrête pas quand l'équilibre est atteint, et ne cesse de modifier le moule, de constituer un moule variable, continu, temporel (p. 39).

On voit clairement comment, en tant que signifiant, le « perspectivisme » mobile, temporel, qui est propre à la voiture, est une composante fondamentale du chronotope du *semáforo*. Rappelons, avant tout, que l'accident qui a lieu dans le film est reconstitué à trois reprises, chacune d'entre elles à partir d'un point de vue différent : du point de vue de la voiture d'Octavio, dédoublé par un montage champ contrechamp ; du point de vue de la voiture de Valeria, bien que la caméra se place derrière celle-ci, en plan fixe ; et, finalement, du point de vue de *El Chivo*, ou plutôt du restaurant où se trouve le personnage que celui-là aurait tué si l'accident ne s'était pas produit.



Le point de vue d'Octavio (en contrechamp) / Point de vue de la trajectoire de Valeria



Point de vue de *El Chivo*

Plus qu'un simple décalage temporel devant être intégré par le spectateur dans l'ordre chronotopique du carrefour, la structure narrative énigmatique du film est un perspectivisme mobile, chronotopique à part entière. On ne doit pas en conclure que le chronotope du *semáforo* existe exclusivement à l'intérieur de ce texte cinématographique, mais plutôt que l'expérience sociale et cognitive que le film construit, reconstruit et déconstruit, est en elle-même cinématographique. Telle serait alors la nature de l'expérience cognitive de la mégalopole, et de la violence qui régit les échanges sociaux qui y ont lieu. Le caractère chronotopique de la ville est ici une dimension instable, de multiplication des perspectives déjà en elles-mêmes mouvantes et qui demandent, à l'instar de la structure énigmatique du film, que le sujet les reconstitue de façon active, changeante. Or, puisque aucun des points de vue offerts par le texte n'est ni stable ni privilégié, cette activité herméneutique ne peut placer le destinataire que dans une position d'impuissance, due à sa propre dimension narrative, qui est celle d'une entité « privée » à l'intérieur de la chronotopie de la mégalopole post-moderne. La structure énigmatique de ce chronotope à donc une double face. D'un côté, grâce à la dislocation spatio-temporelle et à la fragmentation cognitive, elle prive les lignes narratives « familiales » de la stabilité dont elles jouissaient à l'intérieur de l'espace privé, pour les englober dans un espace-temps socialisé et violent, qui est celui de la rencontre-collision. D'autre part, cette structure parvient à déclencher une activité herméneutique qui prend pour base l'inachèvement du perspectivisme mobile, et qui, partant, sert à établir une topographie cognitive. Cette dernière permet une recomposition spatio-temporelle, voire historique, grâce à laquelle le sujet crée de nouvelles frontières narratives qui maintenant relèvent d'une dimension socialisée. Dans son livre *The Geopolitical Aesthetic, Cinema and Space in World System*, Frederic Jameson propose la catégorie de *Cognitive Mapping*, que je traduis par *repérage cognitif*². Comme Colin MacCabe le dit de façon si claire, cette notion, empruntée par Jameson à la géographie urbaine :

[...]works as an intersection of the personal and the social, which enables people to function in the urban spaces through which they move. For Jameson, cognitive mapping is a way of understanding how the individual's representation of his or her social

² Cette traduction cache pourtant le sens du processus de mise en réseau des données.

world can escape the traditional critique of representation because the mapping is intimately related to practice – to the individual's successful negotiation of urban space. Cognitive mapping in this sense is the metaphor for the process of the political unconscious. It is also, however, the model for how we might begin to articulate the local and the global (Jameson, 1992 : xiv)³.

On a vu, en effet, à quel point le chronotope du *semáforo* opère une déconstruction de la représentation traditionnelle, en cédant la place à une activité cognitive mobile qui réactive les formes d'expérience fragmentaire et « cinématographique » de la vie dans la mégapole. Or, l'autre versant de l'opération herméneutique requiert certains éléments d'ancrage historique qui ne manquent pas dans le texte.

La troisième histoire commence par la séquence dans laquelle le policier et l'entrepreneur se dirigent vers la maison de celui-là pour proposer à *El Chivo* un « boulot ». Il s'agit d'un dialogue qui a lieu entièrement dans une voiture, et dans lequel le personnage de *El Chivo* nous est présenté à travers les paroles du policier. Or, il y a un fragment du dialogue très marqué historiquement, que je tiens à citer :

– Il fera le boulot proprement, c'est sûr ? – Je te l'ai dit vingt fois.
– C'est qui, votre ami, il est aussi de la police ? – Non, il a fait vingt ans de taule. – Pourquoi ? – Il était guérillero. – Comme les zapatistes ? – C'est ça, sauf que lui c'était un vrai salopard.

Par la suite, le policier décrit les crimes commis par *El Chivo* dans son activité révolutionnaire : terrorisme, enlèvement, assassinat de policiers, etc. La référence aux zapatistes est fondamentale, non seulement en raison du commentaire plutôt favorable à leur égard (car le commentaire

³ Le repérage cognitif « opère comme une intersection du personnel et du social qui permet aux gens de fonctionner dans les espaces urbains à travers lesquels ils se déplacent. Pour Jameson, le repérage cognitif est un moyen pour comprendre comment la représentation qu'a l'individu de son monde social peut échapper à la critique traditionnelle de la représentation, du fait que le repérage est intimement lié à la pratique — à une négociation réussie du sujet avec l'espace social. Le repérage cognitif est en ce sens la métaphore du processus de l'inconscient politique. De même, il est le modèle par lequel nous devons commencer pour pouvoir articuler le local et le global » (ma traduction).

du policier laisse entendre que, à la différence de *El Chivo*, les zapatistes ne sont pas de vrais salopards), mais il est important surtout par le fait qu'il accorde au texte un ancrage temporel qui sera confirmé par la séquence suivante : là, les deux personnages frappent à la porte de *El Chivo*, qui habite dans une maison abandonnée d'un quartier populaire de Mexico. Or, sur la porte se trouvent deux vieux autocollants plutôt ternis et en partie incomplets, qui sont des restes presque archéologiques de la campagne présidentielle de 1994, année qui, politiquement, fut l'une des plus intenses de l'histoire du Mexique et durant laquelle eut lieu l'insurrection zapatiste.



Ainsi, la date politique de 1994 vient s'ajouter à celle du tournage du film qui, rappelons-le, est le seuil de l'alternance politique, comme s'il s'agissait de deux jalons dans une progression historique dont la clé est bien évidemment le personnage de *El Chivo*. La référence biographique concernant ce dernier a un caractère historique précis, car la seule période importante d'activité révolutionnaire de guérilla qu'ait connue le Mexique en dehors de celle qui commence en 1994 est celle qui eut lieu dans les années 70. Dans la mesure où le personnage de *El Chivo* est un professeur d'université qui « pète les plombs » et devient guérillero, il est évident qu'il illustre parfaitement le tournant radical qu'a pris le mouvement de contestation social de 1968, à l'origine plutôt urbain et petit bourgeois, après avoir été violemment réprimé. 1968 est le symbole le plus puissant du début de cette progression historique mieux connue au Mexique sous le nom d'« ouverture démocratique » ; processus qui est intimement lié à une urbanisation exponentielle du pays, laquelle a, à son tour, créé les conditions pour l'apparition d'une classe moyenne en demande de libertés bourgeoises, comme celles que réclamaient les étudiants en 1968. Le parcours de *El Chivo* est l'image même de la mutation subie par ce projet politique : sa quête probable de libertés bourgeoises devient violence utopique, et puis une déambulation aussi insensée que violente dans les

rués de Mexico. L'utopie s'est donc transformée en clocharde et l'usage de la violence en meurtre teinté d'amoralité, de la même façon que Mexico s'est transformé en une mégalopole psychasthénique. Voilà en tout cas de quoi donner un terreau historique à l'opération herméneutique étudiée ici.

Pour conclure, j'avancerai une ligne d'interprétation pour le repérage cognitif que propose ce film. La chronotopie du film est à double face : dans la mesure où le perspectivisme est en lui-même une image du pluralisme social revendiqué par l'« ouverture démocratique », on constate que cette chronotopie possède un aspect « progressif » ; mais celui-ci est subsumé dans un processus historique plus large, dans lequel la violence et la confrontation sociales ont perdu toute aspiration utopique, raison pour laquelle elles ne sont qu'une pure déchéance morale, symbolisée ici par le motif des frères ennemis. Dans la mesure où ce phénomène historique ne se limite pas au seul contexte mexicain, on peut constater comment la chonotopie spécifique de ce film s'articule déjà, d'une certaine manière, avec un contexte socio-historique global.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Gallimard, Paris, 1978.
- DELEUZE, Gilles, *L'image-mouvement*, Minuit, Paris, 1983.
- FOSTER, David W., *Mexico City in Contemporary Mexican Cinema*, University of Texas Press, 1992.
- GARDIES, André, *L'espace au cinéma*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1993.
- OLALQUIAGA, Celeste, *Megalopolis: Contemporary Cultural Sensibilities*, Minnesota University Press, 1992.
- STAM, Robert, *Subversive Pleasures : Bakhtine, Cultural Criticism, and Film*, Johns Hopkins University Press, 1992.
- STIEGLER, Bernard, *La technique et le temps 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Galilée, Paris, 2001.
- VIRILIO, Paul, *L'espace critique*, Christian Bourgois, Paris, 1984.
- , *La machine de vision*, Galilée, Paris, 1988.
- ZAVALA, Iris, *La posmodernidad y Bajtín*, Espasa Calpe, Madrid, 1991.

UN CURIEUX PROJET DE CONSTITUTION POUR LE MAROC AU DÉBUT DU XIX^e SIÈCLE

Annie GARCIA

Le 29 juin 1803, Domingo Badía y Leblich, alias Ali Beick abd Allah, débarque à Tanger. Seul le consul d'Espagne, A. González Salmón, connaît sa véritable identité ; pour les autres Européens et pour les Marocains, c'est un Alépin émigré en Europe depuis son plus jeune âge qui, pour des raisons d'ordre privé, a pris la décision de rentrer "dans les pays de sa Religion"¹. Non sans mal, mais jouissant de la protection du Prince de la Paix, il a, en fait, obtenu de Charles IV une mission d'exploration de l'Afrique septentrionale selon les modalités qu'il a lui-même proposées, en particulier celle de sa fausse identité². Mais notre explorateur, bien que suffisamment qualifié pour ce type de mission, rêve de bien

¹ Si les Marocains, malgré la défiance notoire de leurs lettrés, le reconnaissent comme tel, les diplomates, sans jamais rien pouvoir prouver, se montrent plus soupçonneux et, en particulier, le consul anglais, James Matra, qui pense qu'il s'agit d'un agent de Bonaparte et se demande même si ce ne serait pas quelque savant français de l'expédition d'Égypte. Antoine Guillet, le chargé d'affaires français, sera, quant à lui, "neutralisé" par Talleyrand qui, à la demande d'un explorateur, recommandera très chaleureusement Ali-Beick-abd-Allah au citoyen-commissaire général (Talleyrand, bien qu'informé de la véritable identité de notre Voyageur, choisit donc, on le voit, la discrétion).

² Très contestée, elle ne lui en paraissait pas moins l'unique façon de réussir là où la Société Africaine de Londres échouait à répétition voyant ses nombreux explorateurs malmenés, retenus prisonniers ou, pire, massacrés.

autre chose. Après s'y être patiemment employé, au moment où il met le pied au Maroc, il a déjà obtenu de Godoy un accord de principe pour changer l'objet de sa mission. L'itinéraire scientifique est abandonné et le nouveau projet est celui d'une conquête de l'empire marocain. Dès lors, seuls l'intéressé, Godoy et le colonel Francisco Amorós, dont le prince s'adjoint les services, seront dans la confiance³. Sur le terrain, Ali Bey, prétendument descendant de la dynastie abbasside, mène grand train attirant l'attention de tous et, inévitablement, celle du sultan Soliman qui le prendra en affection et dont il bénéficiera de bienfaits qu'il ne peut refuser, tout désir du monarque ayant valeur d'ordre. Son amour-propre, sans nul doute, en est flatté mais cela ne va pas dans le sens de son projet qui prévoit des alliances avec les opposants du royaume auxquels viendraient s'ajouter ceux qu'il tente déjà de convaincre de la nécessité d'instaurer un régime constitutionnel dans leur pays même si, pour y parvenir, on devait renverser Soliman. La situation est délicate mais Badía, tout en restant proche du sultan, n'en recherche pas moins à multiplier secrètement les alliances. Pour apaiser sa conscience, bien que se doutant de la vanité de l'entreprise, il suggère au monarque d'instaurer lui-même une constitution. Il se heurte, bien sûr, à un refus et revient à son idée première d'employer la force pour chasser Soliman du pouvoir. L'affaire est, en fait, beaucoup plus complexe et elle connaîtra bien des péripéties⁴. Il nous suffira de savoir ici que l'entreprise n'aboutit pas car, alors que les dernières dispositions étaient enfin prises pour mettre le projet à exécution, le ministre Mohammed Salaoui, convaincu de la trahison d'Ali Bey, alerte le sultan qui, prenant une décision, à vrai dire bien modérée en regard de ses pratiques habituelles, le fait expulser du pays. Badía, qui est certes conscient qu'il lui a été fait grâce de la vie, essaie pourtant de sauver la face en disant qu'il part en pèlerinage à La Mecque, mais les modalités brutales de son expulsion à Larache, exécutée avec empressement par le même Salaoui, le soir du 13 octobre 1805, mettront quelque peu à mal la réalité de son libre arbitre.

³ Un nombre très limité d'autres personnes –dont le marquis de la Solana, capitaine général d'Andalousie, le premier, puis le consul Salmón et le commandant de l'île de León– entreront nécessairement dans la confiance, mais ce sera plus tard, au moment, en fait, où leur concours s'avèrera indispensable.

⁴ Cf. notre thèse d'état à soutenir prochainement : *Domingo Badía y Leblich alias Ali Bey – Les premières années et l'aventure marocaine (1767-1805)*.

Ce qu'il considère comme une "occasion manquée" hantera désormais Badía et, chez lui, le rêve de conquête du Maroc et d'instauration d'une constitution ne s'éteindra jamais. Dans l'immédiat, ayant été autorisé à poursuivre un voyage qu'il promet utile, il prend le chemin du Levant⁵, fait effectivement le pèlerinage⁶, termine son périple autour du bassin méditerranéen et, après un crochet par Paris, le 9 mai 1808 au soir, il se présente à Bayonne –où il dit trouver un "chaos" de personnalités–, sous l'identité du capitaine Francisco del Castillo⁷. Il semble que, dès le lendemain, il ait rencontré Godoy et Charles IV qui, dit-il encore, lui conseillent de s'adresser au "nouveau maître de leurs destinées" et le fait est que Napoléon lui accorde une audience le surlendemain⁸. Badía parle-

⁵ Pour les "services" politiques qu'il a pu rendre "dans le Levant" (en particulier en Egypte où les Anglais intriguaient pour installer Elfi Bey au pouvoir), voir notre thèse de 3^e cycle – *Contribution à l'étude biographique de Domingo Badía y Leblich*, Univ. Paul Valéry, Montpellier, 1973 – dans laquelle sont présentés plusieurs centaines de documents originaux, pour la plupart inédits, qui intéressent l'ensemble de la vie de Badía (1767-1818).

⁶ Non seulement il est le premier chrétien à pénétrer, depuis plus d'un siècle, dans les lieux saints de l'Islam (dont il fournit de nombreux croquis mais également un récit très minutieux des rites), mais le hasard fait aussi qu'il est témoin de l'entrée des wahhabites à La Mecque (ce témoignage précieux n'échappera d'ailleurs pas à Napoléon à qui le baron de Bausset, préfet du palais, transmettra, en 1810 encore, la traduction de copies des notes originales de Badía concernant cet épisode de l'histoire de l'Arabie dont on peut –et à plus forte raison a posteriori– mesurer toute l'importance).

⁷ On remarquera que Badía arrive quelques jours seulement après les événements sanglants de Madrid et suivant de près le traité de Bayonne, et que le 11, date de son entrevue avec Napoléon, est précisément le jour où l'Empereur écrit au roi de Naples pour lui faire part de l'abdication des souverains espagnols, lui signifier que c'est à lui qu'il destine la couronne d'Espagne et lui ordonner de se mettre aussitôt en route pour le rejoindre.

⁸ Si les deux personnages se sont, cette fois, trouvés en présence, il ne s'agit pas à proprement parler d'un premier contact avec l'Empereur ou ses ministres. À Talleyrand, surtout, Badía avait toujours fait en sorte de donner des nouvelles par la voie des chargés d'affaires Beaussier puis Drovetti, respectivement en poste à Tripoli de Barbarie et en Egypte [correspondance consulaire ds Arch. du ministère des Aff. Étrang. : Tripoli de Barbarie, vol. 32, f°243, 250 et Alexandrie, vol. 18, f°107, 130], l'agent français à Moka assurant à son tour le relais avec Drovetti pendant le voyage en Arabie. En novembre 1807 ensuite, Badía avait remis au général Sébastiani, ambassadeur de France à Constantinople, une très longue "note" concernant ses "services rendus à la France dans le Levant" et, chemin faisant, il en laissait une autre à Munich,

ra souvent de “ses” entrevues avec l'Empereur et bien qu'il n'hésite pas à y faire référence –même quand il s'adresse à Talleyrand– nous ne pourrions pas certifier qu'il y en eut alors plusieurs. De celle-ci, en tout cas, de nombreux documents font foi. Nous retiendrons ici le plus significatif : la lettre que, suite à cette audience, “El hage Ali Bei el Abbassi” adresse à Napoléon, le 14 mai 1808⁹. Précisant et complétant les informations données de vive voix –et dans une version adaptée à la circonstance, comme il le fera toujours–, il refait le récit de son “aventure” marocaine, offre ses services pour le cas où une expédition serait envisagée¹⁰ et sollicite une nouvelle entrevue afin de pouvoir discuter de cet objet qui pourrait être “de la plus grande conséquence”. Ce qui retient ici le plus notre attention c'est l'angle sous lequel il présente la mission qui lui avait été

confiée comme si le but premier de l'opération eût été de faire en sorte qu'une constitution soit instaurée au Maroc¹¹. Or, nous le savons, le projet était avant tout celui de la conquête dans laquelle, ensuite, viendrait s'inscrire une constitution. Élément important, certes, car il servirait les intérêts des Européens mais pour Badia, il l'était aussi –et il n'y a pas lieu d'en douter– quant à l'intérêt du “malheureux” peuple marocain¹². Quoi qu'il en soit, auprès de Napoléon, Badia choisit bien de soutenir la thèse d'une première mission qui n'aurait été qu'un “prélude” à une opération militaire que, dans la continuité, il invite donc l'Empereur à mettre en œuvre¹³.

De Napoléon, Badia n'obtient en fait que le rapatriement à

le 23 mars 1808, aux bons soins du comte Otto, “à l'intention de S.M.I. et R.”, note dans laquelle, faisant référence à “sa correspondance antérieure” et insistant sur le fait qu'il serait très utile qu'ils se rencontrent, il s'autorise à faire un certain nombre de recommandations “dans la supposition d'une opération militaire en Afrique”. Par l'envoyé extraordinaire transite aussi une autre “note” de Badia destinée à “S.M.I. et R.” ; elle ne porte pas de date mais elle est remise au comte Otto le 5 avril 1808. L'objet essentiel en est une requête du sultan de La Mecque, mais Badia n'en parle pas moins de “ses voyages en Afrique” qui doivent être considérés comme un “prélude” à quelque expédition militaire. Enfin, lors de son passage à Paris, il rédige encore une lettre en date du 26 avril, sollicitant à nouveau une audience, lettre à laquelle il joint deux pièces (un cahier de 68 pages qui porte le titre de “Voyages d'Ali Bei – Partie scientifique” et un autre document, id. “Partie politique par rapport à la France”, qui consiste en une copie des trois “notes” précitées, copie qui compte 24 pages) et il obtient de Talleyrand une lettre de recommandation pour son introduction auprès de l'Empereur. Pour ce qui est de ces derniers documents de Paris, nous avons toutes les raisons de penser qu'il les conserva sur lui pour les remettre –ou les faire remettre– en mains propres à Bayonne.

⁹ Trois pages et demie manuscrites conservées dans les Archives Nationales parisiennes sous la cote [AF IV – 1687]. Non seulement pour ce document, mais pour toute citation extraite d'un manuscrit –et quel qu'en soit l'auteur–, nous proposerons une retranscription fidèle de l'original (reproduisant, sans juger utile de le signaler, particularités, fautes ...).

¹⁰ “Si on pense à réaliser une Expédition, il est indubitable, que metant mon nom en avant, on ne trouvera pas le dixième de la résistance, et on épargnera le sang de nos Brabes ; Et si on pense seulement effrayer le Sultan, on obtiendrait largement ce résultat, en écrivant moi même à présent à son Frere Mulei Abdsulem, et à tous mes amis de ce pays-là, en leur annonçant que je suis à côté de S.M.I. et R. et en leur faisant entendre par des demi-paroles, que nous nous préparons à leur faire une visite &c.”.

¹¹ “[...] autorisé par mon Gouvernement à chercher les moyens de donner au Royaume de Maroc une Constitution (puisque'il n'en a aucune actuellement) la quelle Operation devait produire l'ouverture des Ports, fermés par le fanatisme de Muley Soliman ; La liberté du Commerce ; La garantie des Naturels et des Etrangers dans le dit Pays ; Le secours de l'Espagne qui perissait de faim quand a Maroc ils etaient gorgés de Grains, &c., &c., &c.”.

¹² Bien que nous n'ayons retrouvé qu'un seul projet de constitution (celui, très tardif, que nous publions ici), il nous paraît probable que Badia, qui ne laissait rien qu'il ne mît par écrit, dut s'essayer à ce projet très tôt, peut-être dès 1804.

¹³ On sait que Napoléon pense, depuis longtemps, à l'Afrique du Nord et qu'en 1802, après le traité d'Amiens, il fait même préparer, en secret, un plan de campagne en vue, vraisemblablement, d'une conquête d'Alger. La 3^e coalition d'abord, puis d'autres priorités, l'obligeront à renoncer ou à toujours remettre, mais l'idée ne le quittera plus. Pour la période qui nous intéresse, dès le mois d'avril 1808, il repense sérieusement à l'expédition d'Alger –et même à une expédition à Tunis– et c'est dans cette optique que le commandant Boutin est envoyé sur place. Le cas du Maroc est un peu différent. L'Empereur entretient de longue date avec son souverain des relations que, officiellement du moins, on pourrait qualifier de “courtoises” même si, depuis fin 1805, après la cuisante défaite de Trafalgar, le sultan Soliman, prétextant la neutralité, se montre nettement plus tiède dans ses sentiments à l'égard de la France (cf. lettre de Napoléon à Soliman, du 11 novembre 1807 [Arch. Aff. Etrang. – Corresp. Polit. Turquie, vol. 215, f° 211], dans laquelle l'Empereur, l'assurant de sa “parfaite amitié”, se loue de l'ambassade de hadgi-Idris-El Rami que le sultan lui a néanmoins envoyé). Quoi qu'il en soit, l'Empereur est nécessairement attentif à ce qui se passe au Maroc et le blocus de Ceuta par les Anglais, en février 1808, n'est pas une circonstance des moindres. Le fait est que début mai –et coïncidant pratiquement avec l'arrivée de Badia– il envisage d'envoyer 6.000 hommes à Ceuta et il demande, à cet effet –en même temps qu'un mémoire sur les places espagnoles d'Afrique–, que lui soit fait un rapport sur les difficultés que pourrait présenter une telle expédition (trois officiers : un de marine, un du génie et un d'artillerie seront consécutivement envoyés en reconnaissance).

Bayonne d'une grande partie des "papiers" de son expédition¹⁴ et, non sans avoir eu à se battre, la remise de l'ensemble des dossiers récupérés dont on lui reconnaît la propriété en tant que matériaux devant servir à la publication de ses *Voyages*. C'est la communication que lui fait Champagny, le 9 juillet, de la part de l'Empereur qui "a lu avec satisfaction [...] les notices sur [son] voyage". Ce qui étonne et chagrine Badía –qui, à défaut d'avoir été jugé utile au Maroc, se voyait déjà en route pour Paris–, c'est ce qu'ajoute Champagny dans sa lettre et qui, sans équivoque possible, revient à lui notifier que, dans l'immédiat, il doit rentrer en Espagne¹⁵. Quant au Maroc, si l'Empereur, à ce moment, est loin de s'en désintéresser, le fait est, tout simplement, qu'il ne souhaite pas s'adjoindre les services de Badía. On remarquera toutefois –et ce ne peut pas être un hasard– que le 16 mai il demande à Murat, grand-duc de Berg, de choisir "un officier du génie intelligent" –ce sera le capitaine A. Burel, officier distingué et ancien de l'expédition d'Égypte– en vue d'une mission dans ce pays¹⁶. Ce ne peut pas être non plus l'effet du hasard si le rapport rédigé par le comte d'Hunebourg, le 19 juillet 1809, sur cette mission –qui ne fut d'ailleurs pas précisément une réussite– est conservé, dans les

¹⁴ Le 11 mai même –et de toute évidence sur les indications de Badía qui est très inquiet–, Napoléon envoie une dépêche au grand-duc de Berg, lieutenant général du royaume, pour qu'il fasse prendre la "grande quantité de cartes et de papiers sur un voyage [...]" qui doivent se trouver "chez un nommé Amoros, secrétaire du Roi, ou dans les bureaux du Prince de la Paix" et qui contiennent "sans doute des renseignements utiles". Le 13, Champagny adresse la même requête à l'ambassadeur Laforest qui, le 22, lui répond, de Madrid, qu'il a été fait diligence et que les papiers sont apportés à Bayonne par le "secrétaire du prince" [en l'occurrence F. Amoros].

¹⁵ "Aussitôt que les affaires qui vous appellent à Madrid [sic] seront terminées vous pourrez, Monsieur, vous rendre à Paris. Il sera pourvu aux frais de votre route. Vous apporterez avec vous vos manuscrits, tous vos matériaux et vous dirigerez à votre gré la rédaction, la traduction et l'impression de votre ouvrage".

¹⁶ "[...] se rendre à Ceuta et de là à Tanger où il remettra ma lettre en main propre au roi du Maroc [nous n'avons pas retrouvé de minute de cette lettre adressée au sultan dont Champagny dira qu'elle était –cette fois donc– plus menaçante que cérémonieuse, avis que confirme Napoléon lui-même dans ces lignes adressées à Murat : "J'ai fait connaître au roi du Maroc que, s'il faisait la moindre chose contre la France, je passerais en Afrique avec 200.000 Français et Espagnols."]. Il s'entendra avec mon consul pour faire toutes les démarches et tout ce qui est nécessaire pour déjouer l'influence des Anglais. Il observera tout à Fez et sur la route, en bon ingénieur, et se mettra en mesure de me rendre compte [...] de tout ce qui intéresse sous le point de vue militaire."

archives, juste après la lettre de Badía du 14 mai 1808. Le sort de ce dernier, en tout cas, semble être fixé au moins pour quelque temps.

Badía quitte Bayonne le 12 juillet 1808 à la suite du roi Joseph qu'il est donc censé servir. Son séjour en Espagne dure ce que dure le règne agité de ce monarque. Il y est successivement employé comme intendant de la province de Ségovie, puis de celle de Cordoue où il fera ensuite fonction de préfet. Bien que suspendu dans cette dernière fonction et devant même répondre devant la justice de fraude et de décisions arbitraires, il n'en sera pas moins considéré globalement comme un administrateur "zélé" et "éclairé", les charges retenues contre lui s'étant pratiquement vues réduites à celle de conduite "imprudente". Préfet "en disponibilité", il remplira encore deux missions à Valence¹⁷ mais après la défaite de Vitoria, suivant le destin de tous les "afrancesados", il sera contraint à l'exil et, accompagné de sa famille, il arrive à Bordeaux le 10 juillet 1813. Suivant également le sort de tous les réfugiés, qui ne sont pas autorisés à franchir la Garonne, il devra faire des démarches "tous azimuts" –en particulier auprès de Champagny à qui il rappelle les promesses faites à Bayonne– pendant plus de deux mois avant de pouvoir enfin se rendre à Paris qui sera, désormais, le lieu de sa résidence¹⁸.

On comprend que son premier souci sera de réaliser, enfin, la publication de ses *Voyages* –dont la parution sera effectivement annoncée fin 1814¹⁹– mais il le fait sous l'identité d'Ali Bey et n'en livre, bien évidem-

¹⁷ Avec deux autres préfets, de décembre 1811 à mars 1812, il accompagne le Conseiller d'Etat Blas de Aranza dans son "inutile" mission auprès du maréchal Suchet. Fin juillet 1812 et jusqu'à la mi-janvier 1813, semble-t-il, il y remplit les fonctions de trésorier-payeur des finances et de la guerre.

¹⁸ Badía aura toujours la nostalgie de sa "Patrie" d'origine qu'il finira par qualifier de "Marâtre", Ferdinand VII restant sourd à ses sollicitations répétées pour être autorisé à rentrer en Espagne. Se sachant compris, en raison de son grade, dans les exceptions du décret du 30 mai 1814, qui le proscrivait à jamais du pays, il est toutefois surprenant qu'après sa première lettre au roi du 8 avril 1814 et ne serait-ce que parce qu'il ne pouvait pas ignorer le caractère combien réactionnaire et combien soupçonneux de ce monarque, il ait continué à solliciter et à espérer ce retour.

¹⁹ *Voyages d'Ali Bey el Abbassi, en Afrique et en Asie pendant les années 1803, 1804, 1805, 1806 et 1807*, Paris, Didot l'aîné, imprimeur du roi, 1814, 3 vol. in-8° (XIX-395, 464, 410 pp.) et un atlas in-4° oblong de 5 cartes et 83 planches.

Bien que Badía ait entamé des négociations sous l'Empire, ce ne sera finalement que grâce à la "magnificence" de Louis XVIII que l'ouvrage sera imprimé fin 1814 et mis à la vente en 1815, après les Cent-Jours.

ment, que la partie descriptive²⁰. Dès le mois d'octobre de la même année, il se rend à Londres pour en superviser l'édition anglaise – elle paraîtra, chez Longman, en 1816 (2 vol. in-4°) – et il quitte Paris en mars 1815 – peu avant que n'y rentre Napoléon – pour l'Allemagne et l'Autriche où il espère trouver un éditeur pour une version allemande²¹. Ce motif constituant une couverture parfaite, il lui sera alors demandé, pour le compte du roi Joseph, de transmettre des renseignements sur la position des armées hostiles à son frère ainsi que d'intercepter tout le courrier possible. Badía s'acquiesce au mieux de ce qui lui est prescrit mais, bien qu'estimant que ses papiers sont en règle, il se voit stoppé sur la frontière autrichienne. Toutefois, ayant été absent de Paris durant toute la période des Cent-Jours, il en retirera au moins le bénéfice de ne pas être molesté par la police de Louis XVIII – contrairement à bien d'autres restés sur place²² –, mais pour la version allemande de ses *Voyages*, il ne put alors rien faire. Quant au “rêve marocain”, si depuis Bayonne, il semble l'avoir mis entre parenthèses, en raison de circonstances peu favorables, certes, mais aussi parce

²⁰ Antérieurement – au cours du 3^{ème} trimestre de l'année 1808 –, l'administration du nouveau monarque semblant l'avoir oublié durant cette première période à Madrid, il avait tiré parti de ce temps pour mettre en ordre les papiers du voyage (il en récupérera d'ailleurs quelques autres que détenait encore Amorós), dresser des catalogues, rédiger quelques notes et mémoires et le 22 octobre de la même année, il avait même sollicité du roi Joseph qu'une commission soit réunie en vue de la publication de ses *Voyages*. S'il ne fut apparemment pas donné de suite à sa demande – le privant à jamais d'une publication dans sa propre langue –, le fait est qu'une partie non négligeable du travail de préparation fut faite à ce moment-là.

²¹ Il ne supervisera pas celle-ci (Weimar, 1816, 2 vol. in-8°), pas plus que la version italienne (Milan, 1816-17, 4 vol. in-8°) qu'il découvrira par hasard en 1818. La première version espagnole – qui comporte bien des défauts – ne verra le jour qu'en 1836 mais sera suivie de nombreuses autres, en espagnol mais aussi en catalan – dont certaines très fantaisistes –, jusqu'aux dernières, plus sérieuses et complètes, de Madrid (Museo Universal, 1982) et de Barcelone (Olañeta, 1982 / Optima, 2001), sans compter des ouvrages, également récents, qui offrent l'avantage d'être annotés mais qui ne prennent en compte – et ne publient donc – qu'une partie du voyage.

²² Si la police française ne sut rien du rôle qu'il joua pendant les Cent-Jours, ce n'était pas le cas des Espagnols qui, grâce à du courrier intercepté précisément [lettres interceptées et courriers de P. Gómez Labrador, envoyé extraordinaire à Vienne, à Pedro Cevallos, avril / mai 1815 : Archivo histórico Nacional, Estado 5880], s'étaient activés pour l'empêcher d'atteindre Vienne. Bien que Badía ignore ces circonstances, on voit à quel point tout espoir de retour en Espagne pouvait être vain.

qu'il est fort occupé²³, il ne faut pas croire pour autant qu'il l'ait jamais abandonné.

A son retour à Paris, y retrouvant Louis XVIII, comme il l'y avait laissé en partant, et quelque peu découragé de multiplier des publications qui, de toutes façons, ne lui apportent que très peu d'avantages financiers – quand elles ne lui occasionnent pas des frais improductifs comme dans le dernier cas –, il se concentre à nouveau sur une possible mission au Maroc. Le 21 octobre 1815, il finit de rédiger un long mémoire qu'il intitule “Colonisation de l'Afrique”²⁴ et qu'il signe, à cette date, “le Général Badía” et dès le 22, il écrit au duc de Richelieu, alors ministre des Affaires Étrangères, pour lui proposer ses services, lui suggérant de demander à S. M. qu'elle “ordonne qu'une commission ou une personne soit nommée pour en discuter avec lui”. A sa lettre, il joint une copie de la note – déjà mentionnée – “services rendus à la France dans le Levant” et, bien sûr, le mémoire qui débute sur ces mots :

L'Afrique septentrionale est la colonie naturelle de l'Europe [...]

Dans la suite du mémoire, qui constitue le vrai plaidoyer, il expose ses vues²⁵ pour en venir surtout à ce que nous allons découvrir à la fin du très bref aperçu que nous en proposons ici :

[...] Pour coloniser l'Afrique, il ne faut pas songer à faire une expédition armée dans les termes ordinaires [...] c'est des mains

²³ D'autant que des problèmes d'ordre privé viennent le perturber gravement, notamment – et dès 1815 – le conflit très violent qui l'oppose – et va d'ailleurs continuer à l'opposer – à son, jadis, “grand ami” Amorós (cf. notre article : “El arresto en París, en 1816, de don Francisco Amorós, ex ministro de José Bonaparte”, *Imprévue* 1999-2, Ed. du CERS, Montpellier, pp. 177-223).

²⁴ Manuscrit de 24 pp. conservé aux Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 8a] – doc. publié par Paul Roussier, ds *Revue Africaine*, vol. 71, année 1930, pp. 92-112.

²⁵ Vues conformes à celles déjà exposées à Godoy plus de dix ans auparavant et qui prenaient en compte non seulement les “inépuisables” richesses que le continent africain, tout proche, pourrait fournir, mais qui s'appuyaient aussi sur une conviction – qu'on pourrait, a posteriori, qualifier de visionnaire – qu'il formule ici en ces termes : “[...] l'idée de la perte des Amériques, qui, selon mon opinion, ont atteint l'âge de leur émancipation, me firent penser en 1800 que l'Espagne devait préparer la substitution de nouvelles colonies en Afrique à ses anciennes colonies américaines [...]”.

de ce même peuple [qui l'habite] qu'il faut en recevoir la domination [...]

Viennent ensuite les mesures qu'il préconise, essentiellement :

1/ y établir une constitution sage en rapport avec le pays et la religion dominante un peu modifiée²⁶ ; 2/ donner à une nation de l'Europe une partie du pays pour qu'elle y introduise les arts, les sciences et surtout *les besoins factices de la civilisation*.²⁷

Il indique qu'aucun prince musulman n'est capable de le faire, cite en exemple l'échec des Anglais qui ont souvent essayé ce moyen et il poursuit :

[...] il ne reste qu'un parti : c'est de choisir un Européen propre à une telle entreprise, de le décorer du caractère de Prince Arabe [...]

Il présente, on le voit, un projet qui "colle" parfaitement à son personnage et ne le pourrait d'ailleurs à personne d'autre. C'est bien pour en donner la preuve "irréfutable" qu'il fait enfin le récit de sa première mission, signale qu'il a des biens et même un fils au Maroc²⁸, mais surtout qu'il y compte de très nombreux partisans qui persistent à croire qu'il va

²⁶ "Établir une constitution [...] un peu modifiée", est bien là sa démarche quand –s'inspirant à la fois des droits de l'homme et des constitutions qu'il connaît, mais tenant compte aussi du terrain qu'il a eu tout loisir de pratiquer– il couche sur le papier le projet que nous publions en fin d'article.

²⁷ Dans notre texte, nous mettons en italiques ce qui, lorsque nous le citons, est souligné dans celui de Badia.

²⁸ Fils, en effet, qu'il ordonna de prénommer Othman –comme son propre père fictif–, sa compagne marocaine étant dans son cinquième mois de grossesse lors de son expulsion et qui, à ce moment, approche de sa dixième année.

Selon un témoignage recueilli par James Grey Jackson en 1819 –postérieurement donc à la mort de Badia– et qu'il rapporte [in *An account of Timbuctoo and Housa, territories in the interior of Africa* ..., London, Longman Hurst, Rees, Orme and Brown, 1820, p. 304], ledit fils, "garçon aimable et intelligent, d'environ quinze ou seize ans [sic]", mais "très pauvre", vivait à Fès sous la protection de la très respectable famille de Mouley Idriss qui l'avait recueilli. Cette famille, nous le savons, était, en fait, celle d'un ami d'Ali Bey.

revenir pour leur donner "la Constitution". On ne s'étonnera pas que, dans sa conclusion, il souligne alors lourdement :

[...] je puis (et moi seul, je le puis) *garantir la sûreté et la tranquillité de ces colonies*. La manière d'y parvenir est encore mon secret.[...]²⁹

Pas plus les arguments de Badia que la part de mystère qu'il laisse planer autour de son projet n'inciteront le duc de Richelieu à la moindre réponse. Notre homme n'étant pas de ceux qui se laissent décourager, il revient à la charge le 14 avril 1816 à l'occasion de la motion que vient de présenter Chateaubriand à la Chambre des Pairs pour la destruction de la piraterie barbaresque, motion qu'il considère tout net "comme de nul effet" et ne valant pas mieux que la proposition antérieure de l'amiral Sidney Smith. Seuls, estime-t-il, ses propres plans de "colonisation de l'Afrique septentrionale, fondés sur le changement de gouvernement dans ces parages" pourraient apporter un remède définitif à ce mal. Retraçant à nouveau son parcours, et trahissant encore plus nettement son impatience, il déclare, tout aussi net : "On me vit en peu de mois presque à la tête de l'Empire de Maroc". Il renouvelle, enfin et surtout, sa demande qu'une commission soit réunie pour l'examen de son projet "[...] qui donnerait à la France de riches colonies africaines [...] sans qu'il en coûtât une goutte de sang français [...]". La situation est inchangée quand Badia, le 30 avril 1817, soit un an plus tard, se décide à adresser un placet, accompagné de quatre pièces, à Louis XVIII même, et elle le restera encore après sa nouvelle lettre au duc de Richelieu du 16 juillet suivant, lettre où il n'exprime plus, cette fois, de l'impatience mais une grande lassitude à attendre en vain le résultat de ses démarches alors, ajoute-t-il, que sa famille est dans une situation voisine de la misère³⁰ "pendant que l'Etat et le commerce de France jouissent des millions qui sont le fruit de [ses]

²⁹ Nous devons signaler qu'au cours de son récit et présentant les faits sous un jour contestable (il avait peu de chance, il est vrai, d'être contredit), il parle de ses rapports avec Napoléon qui, prétend-t-il, voulait porter à effet ses projets et en fut seulement empêché par les circonstances. Il estime, à l'évidence, présenter là un argument de poids mais, peut-être, eût-il été plus judicieux qu'il en fit l'économie.

³⁰ Au titre des secours accordés aux réfugiés espagnols, il percevait néanmoins 340 francs par mois [cf. Arch. Aff. Etrang. – M. D. Espagne (Réfugiés), IV-382 (1815-1816), f° 16 et 28] mais craignait, il est vrai, qu'ils puissent être privés de ce secours.

travaux et de [ses] services”³¹. Mais le temps a passé depuis le 21 octobre 1815 –date à laquelle, pourtant, il achevait déjà son mémoire sur ces mots : “j’invoque une prompte résolution, puisque j’ai déjà quarante-huit ans et demi, et qu’une opération de cette nature n’est pas faite pour un vieillard.”– et nous avons des données suffisantes pour penser qu’en plus d’une situation qu’il dit précaire, il doit aussi faire face à un état de santé qui se dégrade. Rien toutefois –connaissant sa nature déterminée et la stupéfiante volonté dont, même dans la maladie, il est capable– ne pourrait le faire renoncer. En fait, il s’est non seulement obstiné à frapper à la mauvaise porte, mais il commence surtout à comprendre que, son projet de conquête n’ayant pratiquement aucune chance d’être retenu par cette voie, il doit revoir complètement sa stratégie. Peu après, il pense en réalité à celle déjà éprouvée lors de sa première mission : proposer de faire un voyage de découvertes qui serait du plus grand intérêt pour les sciences tout en restant peu coûteux dans sa réalisation. Cela lui permettrait, de plus, de s’adresser légitimement à un ministre autre que celui qui ne veut pas l’entendre.

Le 23 novembre 1817, il écrit au comte Molé, ministre de la Marine et des Colonies, auquel, toutefois –et reprenant brièvement, mais une fois encore, l’ensemble de son parcours³²–, il ne peut s’empêcher de parler du projet de conquête sur le ton, habilement choisi, de la nostalgie mais surtout d’un apparent renoncement³³ et il lui propose, donc, “un voyage de découvertes au centre de l’Afrique” qu’il est “l’unique Européen”, estime-t-il, à pouvoir entreprendre avec succès et “qui fera époque”, assure-t-il, “dans l’histoire des sciences”. A sa lettre, et portant la même date, est jointe la proposition proprement dite, accompagnée d’une “carte de

³¹ Par ces propos –outrés, certes– il fait essentiellement référence au rôle qu’il a joué en Egypte en 1806 et dont il a rendu compte dans sa note “services rendus à la France dans le Levant”.

³² Se référant à sa première opération au Maroc, il déclare que ses “plans politiques [...] auraient changé la face de l’Afrique Septentrionale, anéanti la piraterie [sic] et donné de riches colonies à l’Espagne”.

³³ “J’attendais encore que les gouvernements auraient profité de mes vœux et de mes travaux politiques en Afrique, mais détrompé de cette espérance et désirant profiter du peu d’années de vigueur qui me restent pour rendre au moins aux sciences un des plus grands services qu’on puisse leur rendre en faisant un voyage de découvertes au centre de l’Afrique [...]”.

l’Afrique Septentrionale”³⁴. L’expédition qu’il propose durerait trois ans. Il ferait le pèlerinage à La Mecque durant la première année (sic) et emploierait les deux autres à la traversée de l’Afrique suivant un itinéraire, d’Orient en Occident, avec entrée par l’Abyssinie, viendraient ensuite le Darfour, les lacs ou “mer intérieure du Soudan”, il remonterait le cours du Niger et sortirait enfin par le Sénégal³⁵. Pour ce qui est de la dépense ou des “secours”, il demande, en tout premier lieu, qu’une pension de 3.000 francs annuels –réversible sur ses enfants et, prioritairement, sur son plus jeune fils “estropié”– soit octroyée à son épouse et que son fils aîné soit admis au service de la France dans son grade antérieur de lieutenant d’artillerie. Ensuite, et pour l’expédition elle-même, il s’engage à en couvrir tous les frais³⁶ avec sa seule solde de “maréchal de camp”³⁷, grade

³⁴ Lettre (2pp.) et “Proposition pour faire un Voyage de Découvertes ou traversée par le centre de l’Afrique” (9 pp.) sont conservées dans les Archives du ministère de la Marine [Service Historique - Ms. 221 A / 8562].

Badia signale, dans sa lettre, qu’il joint une note attestant des services rendus dans le Levant et, dans sa proposition, qu’il joint aussi un “cahier”, qui semble renvoyer au même objet [pièces absentes du dossier mais qui, de toute évidence, étaient des copies de documents que nous avons déjà cités] et, enfin, un second “cahier” qui pourrait être une copie de son “Mémoire sur l’Isle Atlantide et sur l’existence d’une mer au milieu de l’Afrique” [car retrouvée dans le dossier], mémoire qu’il avait lui-même présenté devant l’Académie Royale des Sciences de l’Institut de France lors de sa séance du 4 avril 1814 et dont la thèse clôt le premier volume de ses *Voyages*. Bien qu’il ne le signale pas, il semble joindre aussi [car également présente dans le dossier] une notice, “Extracto de los Meritos y Servicios de don Domingo Badia y Leblich”, qu’il avait fait imprimer à Madrid fin juillet 1808.

³⁵ Vu l’état des connaissances sur l’Afrique à ce moment, une exploration réussie “ferait, en effet, époque” et Badia ne se prive pas de mentionner les revers les plus récents de la Société Africaine dont il vient d’apprendre que la dernière mission –confiée pourtant à l’estimable Mungo-Park– se solde encore par un échec.

³⁶ Exceptés ceux d’un assortiment d’instruments d’observation qu’il énumère et que, quelques jours plus tard, il évaluera à 3.255 francs (sur consultation des fabricants Lenoir, Cauchois, Breguet et Lerebure).

³⁷ Solde [ultérieurement fixée, pour les trois ans, à 30.000 francs et qui, comme toutes les autres dépenses, sera prélevée sur les fonds coloniaux] qui, en raison des difficultés de communication (il signale, d’ailleurs, qu’après Damas il ne pourra plus donner de nouvelles), devrait lui être globalement versée en seulement deux fois : un tiers à sa sortie de Paris et les deux autres tiers à Saint-Jean-D’Acre (en principe en juillet 1818).

qu'il sollicite donc car il estime y avoir droit³⁸. Si son projet est accepté, il indique enfin qu'il faudrait qu'il quitte Paris en janvier et que, avant son départ, il ferait don au gouvernement ou à l'Institut des collections et des papiers de son premier voyage³⁹.

Cette nouvelle stratégie fonctionne parfaitement et tout va alors aller très vite. Le 3 décembre, le comte Molé demande à une commission –formée par trois savants éminents : MM. Cuvier, Delambre et Rossel–, d'examiner le projet ; le 9, la commission rend un rapport extrêmement favorable compte tenu de l'importance de l'enjeu et du fait que jusque-là toutes les tentatives pour pénétrer à l'intérieur de l'Afrique ont été infructueuses. La réalisation du projet lui paraît, certes, dangereuse et très difficile, mais elle salue l'ingéniosité du plan de Badia –plan qui exige le sujet quasi "introuvable" que semble pourtant bien être celui qui s'offre de lui-même– et qui lui semble présenter de bonnes chances pour un succès qui serait d'autant plus remarquable qu'il n'aurait exigé que "les moyens les plus simples et les moins dispendieux" (sic). Sur les rapports favorables de la commission et du ministre, en date du 20 décembre 1817, en son château des Tuileries, le Roi signe une ordonnance en 7 articles qui répondent exactement aux demandes de Badia et dont la seule nouveauté

consiste à fixer le traitement de l'explorateur à 10.000 francs annuels⁴⁰. Plutôt satisfait de "tenir, enfin, quelque chose", fort occupé en préparatifs, en dispositions à prendre avant un départ imminent et qu'il pressent définitif, mais aussi en longues discussions avec ses relations parisiennes –qu'il prend grand soin d'induire en erreur sur sa destination⁴¹–, il consacre néanmoins beaucoup de son temps à réunir, peaufiner et même créer de nouvelles pièces afin de constituer un dossier d'une tout autre nature.

Quand le dossier lui paraît complet, il ne lui reste plus qu'à rédiger la lettre qui va l'accompagner. C'est ce qu'il fait le 4 janvier 1818, comptant remettre le tout à son "protecteur", le comte Molé bien sûr⁴². Dans sa lettre où il exprime d'abord sa gratitude – "Votre Excellence, a rouvert pour moi la carrière de la gloire, en obtenant de Sa Majesté l'adoption de mon plan scientifique [...]" –, il en vient très vite, et en ces termes, à ce qui lui tient vraiment à cœur :

Mais sur le moment de partir, je dois manifester à V. Ex. et à S. M. mon ame toute entière ; et je dois rappeler au Gouvernement qui me protège [...] mes idées politiques sur l'Afrique ; La chose est d'une importance si majeure que je ne me lasse de réclamer l'attention du Gouvernement sur cet intérêt du premier ordre pour l'Etat. Tel est l'objet des dix Papiers ci-joints. [...] En fin, Monseigneur, ce n'est pas mon intérêt,

³⁸ Par les services rendus à la France, une fois encore, mais aussi parce que Godoy lui avait antérieurement octroyé le grade équivalent de "brigadier général aux armées d'Espagne". Le fait est certain, mais il ne récupéra jamais le titre alors resté "en blanc", pour raison de confidentialité, et tout semble indiquer que ce fut son "cher ami", F. Amorós, qui le subtilisa.

³⁹ Il le fera, le 27 décembre 1817, et c'est ce qui explique que tout ce qu'il avait récupéré, et qui l'a presque intégralement suivi dans son exil, se retrouve dans des archives françaises alors que la partie contemporaine manquante –bien qu'incomplète–, soit conservée dans des archives espagnoles. On comprendra, de ce fait, que –contrairement à ce qui a ponctuellement été fait– une reconstitution satisfaisante se devait de ne faire l'économie ni de l'une ni de l'autre partie des dossiers.

A ce que Badia avait à remettre, devaient en principe s'ajouter des collections et des documents qui restaient encore à récupérer, essentiellement au Maroc et en Egypte, mais aussi en Espagne, auprès de son ami, le naturaliste S. de Rojas Clemente –qui avait été pressenti pour l'accompagner au Maroc mais qui ne put finalement pas le faire–, qui conservait et des documents relatifs à sa première expédition et des documents antérieurs ou plus personnels (ces derniers, lors de la réception de l'ensemble, seront remis à sa famille par le ministère) – Ensemble des courriers et des inventaires dans Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 2a].

⁴⁰ Lettre du 3 décembre 1817, quelques autres courriers échangés, rapport du 9, une copie de l'ordonnance royale du 20 décembre dans Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 8a] et deux autres copies légalisées, très postérieures, de ladite ordonnance dans Arch. Nat. [EE 78 – Badia].

⁴¹ Leur demandant de garder le secret –manœuvre habile s'il en est pour mieux convaincre–, il leur fait croire, en effet, que Louis XVIII le charge de découvrir un passage par terre pour pénétrer dans l'Inde (itinéraire prétendu à partir de Damas : Babylone avec traversées de l'Euphrate puis du Tigre et direction Bombay en longeant le golfe persique). Parmi ses relations parisiennes, on peut citer le colonel Jules Marnier dont il avait fait la connaissance à Bayonne en 1808 et qui, sans avoir le moindre doute, témoigne de cette version [*Souvenirs de guerre en temps de paix*, Paris, A. Faure, 1867, pp. 389-394], version qui perdure encore, de nombreux dictionnaires biographiques, même assez récents, la retenant toujours. Il est vrai que ce ne sera pas l'unique fois où Badia sera victime de ses propres mystifications.

⁴² Lettre (3pp.) et 9 des 10 pièces jointes dans Archives du ministère de la Marine [Service Historique - Ms. 221 A / 8562]. La 10^e, qui porte bien le "n° 1" manquant, a été déplacée et se retrouve dans Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 8a].

c'est l'interet de la France, l'interet de l'Europe, l'interet de l'Humanité entiere qui me dicte cette démarche. J'espère que V. Ex. appreciera la purete de mon intention ; Mais il faut penser qu'une fois cette occasion perdue, les siècles passeront [...]

Abandonnant une grandiloquence qui lui est, en fait, coutumière, il dira enfin :

Je parts mais je recevrai avec enthousiasme les Ordres de V. Ex. à Constantinople ou en Syrie.

L'espoir que, comme la première fois, l'objet scientifique de sa mission soit changé en objet politique, continue à l'obséder et il compte bien que les dix pièces qu'il a jointes –et dont il recommandera de prendre connaissance dans l'ordre indiqué– emporteront la décision. La pièce “N° 1” est une copie du long mémoire –“Colonisation de l'Afrique”–, déjà présenté au duc de Richelieu en 1815. Dans la “N° 2” –qu'il intitule : “Caractère d'Ali Bey”– il retrace son parcours, essentiellement musulman, sans se priver “d'aligner” tous ses titres : “El Emir, E-Scherif, El Fakih, El Hakim, El Hadj, Ali Bey Ben Othman Bey El Aabbassi”, et il termine ainsi sa présentation :

Les Africains occidentaux désirent qu'Ali Bey prenne le Commandement du pays, et qu'il leur donne le droit de propriété garanti par un code de lois : ils attendent son retour du Levant. [sic]

C'est la pièce “N° 3” –qui compte plus de cinq pages d'une écriture serrée– qui constitue la “Proposition” pour laquelle ce seul mot sert d'ailleurs d'intitulé. “Ali Bey offre de procurer à la France la possession d'une Colonie importante dans l'Afrique Septentrionale avec des ports sur la mediterrannée [...]”. Sans entrer dans le détail, nous retiendrons ici les délais, le coût (fonds, matériel et personnel dont serait chargé un commissaire nommé par le Roi) et, bien sûr, le *modus operandi*. Pour les délais : “Si la France donne à Ali Bey les secours qu'il demande, il offre de la mettre en possession de ce pays deux ans et demi après l'acceptation de ce plan”. Pour le coût : “Ali Bey, pour porter à bout son opération d'Afrique, ne demande que [sic] deux millions six cent vingt mille francs”

et il ajoute plus loin : “La somme demandée, prise sur les Budgets de 1818 et 1819, et répartie entre tous les ministères, serait absolument insensée”. De l'armement et du “personnel” –dont le détail est donné dans des documents annexes– devront être réunis à Toulon, prêts à embarquer, “huit mois après l'adoption de ce plan”. Vers la fin de l'année 1818, il pense se trouver sur le terrain des opérations où il commencera par conclure des alliances avec les quatre “Sceiks principaux” ; quant aux opérations militaires elles-mêmes, il se borne à promettre ici qu'il en enverra le détail une fois son projet adopté⁴³. Il nous livre néanmoins l'objectif qu'il compte atteindre : partant de l'ascendant qu'il a déjà sur ces peuples, il se donne six mois pour préparer l'opinion et espère même réussir à leur faire “désirer la venue des français”. Ensuite –et grâce aussi aux “secours demandés”–, il devrait se rendre “maître absolu” de plus de 10.000 lieues carrées et ouvrir les portes du pays à la France vers la fin de l'année 1819. La colonie elle-même se situerait au cœur des territoires qu'il dirigerait (sic) et, ainsi, elle serait à l'abri de toute incursion indésirable. Emporté par son enthousiasme, il termine enfin sur ces mots : “[...] si la fortune ne nous est pas contraire, le cœur d'Ali Bey ne sera satisfait qu'au moment où il pourra offrir aux pieds du trône de Sa Majesté quelques possessions en Sus de celes qui sont offertes dans la présente proposition”. La “fortune” ou Dieu lui prêteront-ils seulement vie jusque-là ? Se le demander nous paraît en tout cas plus que légitime⁴⁴.

Mais voyons les sept pièces restantes : elles constituent, en fait, des annexes au document “N° 3”. Dans la “N° 4”, Badia ventile sur deux postes –premiers frais et opérations– les “Fonds pour l'expédition d'Ali

⁴³ Nous n'avons pas retrouvé de document traitant très précisément des opérations militaires mais, au vu des autres dispositions annoncées, on peut penser qu'il compte reprendre, à quelques détails près, le plan projeté lors de sa première mission.

⁴⁴ Badia a souffert sa vie durant d'une affection d'origine hépatique, semble-t-il. Nous savons que des crises, très invalidantes, l'avaient déjà terrassé alors qu'il était encore jeune. Ensuite, lors de sa première mission –et alors qu'il avait quinze ans de moins–, quatre rechutes, de plus en plus graves, l'avaient tenu régulièrement alité sur une période de plusieurs mois à Marrakech (quasiment sur tout le second semestre de l'année 1804). En mars 1808, sur le chemin du retour en Europe, il avait encore dû s'aliter à Munich pendant près d'un mois (le comte Otto qui en atteste parle “d'attaque de fièvre bilieuse” et semble même craindre pour sa vie). Malgré la force de la volonté qui l'anime –et exceptant les risques réels de mort violente encourus– n'a-t-il vraiment pas ou, plutôt, feint-il ici de ne pas avoir conscience que sa santé –qui s'est encore dégradée, nous le savons– risque de le trahir dans une entreprise de cette envergure ?

Bey” et dans la “N° 5” –“Distribution des fonds pour le voyage d’Ali Bey”– il fractionne les sommes qu’il devra recevoir en divers points de son itinéraire “dans la supposition qu’Ali Bey reçoive les nouveaux ordres à S^t Jean d’Acre” (sic). Les “N° 6” et “N° 7” –“Matériel pour l’expédition d’Ali Bey” et “Personnel pour l’Expédition d’Ali Bey”– sont deux états qui correspondent à ces deux intitulés⁴⁵. Le long additif qui clôt le premier –et qui est curieux sur un point au moins– nous en dit un peu plus sur le type de “préparation de l’opinion” qu’il se propose⁴⁶. L’annexe “N° 8” –“Etablissement de la famille d’Ali Bey à Paris”– est particulière, certes, mais surtout significative en ce que Badia –se souvenant de conséquences familiales fâcheuses, en raison, lors de sa première mission, d’une insuffisance de dispositions préalables et sachant qu’il est très peu probable qu’il revienne de celle-ci⁴⁷– prend toutes les assurances pour le bien-être

⁴⁵ “N° 6” : “8 pièces de campagne de 4 [et] 2 pièces de position de 12 avec affuts, avantrains, prolonges et ustensiles / 6 affuts de rechange des deux calibres, avec avantrains et prolonges / 12 caissons de Wurst ou équivalents, pour les munitions / une forge de campagne et les effets de parc correspondants / 2.000 fusils avec bayonnettes et bandouillères / 2.000 autres bayonnettes / 2.000 paires de pistolets / 300 carabines / 2.000 sabres de cavalerie avec cordons / 200.000 cartouches de fusil, à balle / 1.000 gargousses à boulet pour chaque pièce d’artillerie / 500 cartouches à balles id. / 50.000 pierres à fusil / 30 tambours / 20 trompettes / 2.000 bûches / 1.000 pics ou pioches / 2.000 pelles / 1.000 hâches”

“N° 7” : “2 officiers du génie / 4 officiers d’artillerie / 20 sergents et caporaux d’artillerie / 3 officiers [et] 10 sergents et caporaux d’infanterie / 3 officiers [et] 10 M^a des logis et Brig^t de cavalerie / 2 officiers [et] 6 sergents et caporaux de sapeurs / 1 chirurgien avec un petit assortiment de médicaments / 1 maître de parc, forgeron et charron”

⁴⁶ “Il serait très utile de donner à Ali Bey une imprimerie lithographique avec un imprimeur, afin de faciliter la multiplication des exemplaires de ses proclamations, manifestes et circulaires. / Il serait très utile qu’on lui fournisse un coin pour frapper de la petite monnaie de la valeur de la peseta et de la demi-peseta d’Espagne [sic] avec le nom d’Ali Bey et les types arabes qu’il indiquera. par ce moyen, Ali Bey pourrait convertir tout l’argent qu’il pourrait en cette espèce de monnaie dont la circulation contribuera infiniment au prompt succès de l’entreprise. mais cette monnaie devra être de bon aloi, parce qu’elle sera immédiatement essayée par les juifs d’Afrique, et que le résultat de ces essais influera beaucoup sur l’opinion dans le pays.”

⁴⁷ Il pourrait certes périr –et de cela il est conscient– mais ici les circonstances de son probable non-retour sont plutôt liées à son projet qui suppose qu’il se fixerait au Maroc. Sur ce point il dit notamment –et n’envisageant pas, à l’évidence, sa mort dans l’immédiat– que “Dans la cas de mort d’Ali Bey, son fils musulman, Othman Bey, qui aura douze ans d’âge en février 1818, et qui se trouve actuellement à Fez avec sa mère, ou quelque autre fils [sic], lui succèdera, et [ajoute-t-il en conséquence] les relations

de son épouse, María, et de ses trois enfants : Pedro, Asunción et José. Bien qu’il dise d’abord que sa famille devra “servir d’otage ou garantie pour la conduite ultérieure d’Ali Bey”, il n’en demande pas moins et très vite que, dès le plan adopté, lui soient versés 10.000 francs et, ensuite, “une rente perpétuelle” de 24.000 francs par an (sic) ou, à défaut, qu’il lui soit fait “donation d’un bien territorial du produit net de la dite somme [...]” et il va même jusqu’à espérer que le gouvernement améliorera encore son sort “à mesure qu’il verra les effets du zèle d’Ali Bey [...]”. Dans l’annexe “N° 9” –“Itinéraire d’Ali Bey”– Badia précise : “Si Ali bey reçoit les nouveaux ordres au Levant, il partira pour Erzerum, afin d’y prendre un ou deux Talbes et quelques domestiques ; et il sera / En Syrie, dans le mois de juin 1818 / En Egypte, dans le mois de Juillet / à Tripoly de Barbarie, en septembre / à Tunis en octobre / à Alger, en novembre / au centre de ses opérations, en décembre 1818 [...]”. Dans l’annexe “N° 10” –“Agent d’Ali Bey”–, enfin, il est question d’un “agent-commissaire” qu’il lui reviendrait de choisir (il ne donne ici aucun nom) et qui serait délégué auprès du commissaire royal de l’expédition.

Badia a veillé à ce que sa première année de voyage puisse faire double emploi, mais l’opération politique après laquelle il soupire est, à ce stade, on ne peut plus virtuelle et, sur le moment de partir –n’ayant d’ailleurs pas réussi à rencontrer le ministre–, la seule mission dont il soit réellement investi est bien celle de l’exploration scientifique. Après quelques autres missives, ne concernant d’ailleurs que cette dernière, le 7 janvier 1818, à deux heures de l’après-midi et alors même qu’il attend les chevaux qu’il a envoyé chercher à la poste, il rédige encore quelques lignes pour prendre congé du comte Molé⁴⁸. Il le prie de protéger sa famille et, surtout, “d’assurer S. M. que *Vaincre ou mourir*” est sa devise, et qu’il la “remplira”. Le 10 janvier à minuit il est aux portes de Genève et il en rend compte le lendemain au ministre dans une lettre⁴⁹ qu’il signe

du pays avec la Colonie ne souffriront aucun changement, d’autant plus qu’elles seront cimentées par la Constitution [sic] et les autres institutions établies par Ali Bey pour lier le bonheur de son peuple à celui de la Colonie française [...]”.

⁴⁸ Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 8a].

⁴⁹ lettre du 11 janvier 1818 conservée dans les Arch. Nat., section Outre-Mer [Afrique III, 8b] – La quarantaine de lettres que contient ce dossier (courriers adressés au ministre –par Badia, l’ambassadeur à Constantinople et les agents consulaires– du 11 janvier 1818, donc, au 24 janvier 1821) a été publiée par Paul Roussier dans *Revue Africaine*, vol. 71, année 1930, pp. 311-367. – La reconstitution synthétique des faits que nous proposons ici étant essentiellement élaborée à partir de ces documents, nous

déjà "Hadj Ali Abou Othman"⁵⁰. Nous en retiendrons surtout qu'il s'inquiète ici de savoir si les "papiers", qu'il n'avait pas pu lui remettre en mains propres, lui sont bien parvenus. Un courrier envoyé de Milan, où Badía passe ensuite, semble s'être égaré. Nous en avons toutefois retrouvé un autre, daté de Milan le 18 janvier, adressé à un "ami"⁵¹ qui a nécessairement toute sa confiance car Badía y utilise un langage chiffré mis au point avant son départ pour sa correspondance avec le ministère. Il y signale qu'il a vu l'observatoire et le théâtre "della Scala" et, surtout, qu'il a eu la surprise de découvrir, dans cette ville, une édition italienne de ses *Voyages*⁵². L'étape suivante est Venise où il arrive le 23 janvier au soir. Il

ne redonnerons pas la cote des lettres qui suivent celle du 11 janvier 1818 et qui correspondent au signalement ci-dessus. Si ce n'est pas le cas, nous indiquerons, bien sûr, la source.

⁵⁰ Le changement opéré chez Badía se limite ici au nom et, probablement, à la barbe qu'il a dû laisser pousser. Sa métamorphose ne sera complète que peu avant l'étape précédant Belgrade, soit environ un mois plus tard.

S'il est vrai que Badía prend toutes les précautions pour qu'on ne puisse pas établir de lien entre "Domingo, Francisco, le chrétien" et "Ali, le musulman", nous voudrions souligner ici que, contrairement à ce qui a pu être dit, Ali, lui, ne change pas d'identité et que tout le relie bien au personnage qui séjourna au Maroc de 1803 à 1805, pays dont il parle d'ailleurs le dialecte et où il était devenu un notable (cf. notre article : "De Domingo Badía y Leblich à Hadj-Ali-Abou-Othman - La fausse énigme des pseudonymes", *Imprévue* 1991-1, "Acteurs de l'histoire", Ed. du CERS, Montpellier, pp. 31-42). Ce qui peut paraître nouveau, dans son identité, ne rend compte, en fait et tout naturellement, que de deux événements majeurs survenus dans sa vie : le pèlerinage qui l'autorise à porter le titre de "Hadj" et sa situation de père de Othman ("Abou Othman"). On ne s'étonnera donc pas quand, en août 1818, il rejoindra, dans la caravane des pèlerins, le groupe des Maghrébins dont il se réclame en effet.

⁵¹ Archives municipales de Barcelone (où l'ensemble des documents recueillis par Eduardo Toda - nous y reviendrons - sont conservés y compris un lot de documents privés - tels que celui-ci [Ms. B 162 bis f° 227] - qu'il a récupérés en 1889).

⁵² Pour ce qui est du langage chiffré, une grille de décodage - confectionnée par Badía à partir de signes et de symboles maçonneriques qu'il combine à sa façon - se trouve dans le dossier [Afrique III, 8b]. Cette pièce nous a été d'un grand secours car bien qu'elle ne nous ait pas permis de déchiffrer les documents relatifs à sa première mission au Maroc - documents pour lesquels nous n'avons pas retrouvé de grille -, comprenant qu'elle avait dû être conçue sur le même principe et nous armant de patience, c'est à partir de celle-ci et des messages décodés entre 1803 et 1808 que nous avons réussi à reconstituer la première grille grâce à laquelle nous avons pu contrôler utilement l'ensemble des décodages retrouvés et, surtout, déchiffrer les documents pour lesquels nous n'en disposons d'aucun.

écrit au comte Molé dès le 24, lui adresse deux exemplaires de l'édition italienne - dont un pour sa famille - et l'informe de son intention de quitter la ville dès le lendemain. Il est vrai, à ce qu'il en dit, qu'il n'en goûte guère les "charmes". Il se trouve à Trieste depuis deux jours, semble-t-il, quand, le 1^{er} février, il écrit au baron Portal pour lui recommander d'expédier, comme convenu et dans les temps, ses "petits effets" au Levant⁵³. Le 6, il rend compte au ministre et, s'il ne l'avait pas fait à Milan, ce serait la première fois que, pour deux courts paragraphes, il utiliserait le langage chiffré susmentionné pour lui dire surtout : "Je vous prie, Monseigneur de penser à mon plan politique sur l'Afrique, qu'on se garde bien de le mépriser légèrement. [...]". A sa lettre, il se fait un devoir de joindre quatre

Quant à l'ami de confiance, nous pensons que ce pourrait être un certain M. Bellard car non seulement le consul Regnault le consignera comme faisant partie des correspondants auxquels Badía faisait expédier du courrier (12 mars 1819) mais Badía lui-même le désignera à son épouse quand il s'agira de veiller sur leurs intérêts (cet ami continuera d'ailleurs à le faire longtemps après le décès du Voyageur). Ici, concernant sa famille - et c'est ce passage qui est en langage chiffré -, il dit : "Tachez toujours de voir ma famille ; et comme chacun a son caractère calmez toute dissension ; et surtout protégez mon petit Pepe". Le doute que la lettre égarée puisse être celle-ci - déposée au domicile de Badía, par inadvertance, en même temps que l'exemplaire des *Voyages* que le ministère va bientôt transmettre - ne peut en tout cas pas tenir s'agissant du ministre. La seule autre possibilité de destinataire que nous pourrions envisager - en raison, surtout, de l'utilisation du langage chiffré - serait le baron Portal, directeur général des Colonies que Badía semble bien connaître et qui, quelques mois plus tard, va d'ailleurs succéder au comte Molé (ce dernier cessera de remplir ses fonctions fin décembre 1818). Ce qui nous gêne dans cette seconde hypothèse - et qui nous ramènerait donc à la première -, c'est que Badía dit à cet ami qu'il pourra consulter la version italienne des *Voyages* à son domicile (et non au ministère) et, plus encore, que dans une autre lettre, envoyée de Constantinople le 20 mars 1818 [Arch. mun. de Barcelone - Ms. B 162 bis f° 247], il recommande de voir M. Portal à un ami que tout désigne comme étant la même personne. Quant au fait - a priori insolite - qu'il lui ait communiqué le code secret, on pourrait l'expliquer en supposant qu'il l'a mis dans la confidence parce qu'il s'agirait du commissaire délégué qu'il pense s'adjoindre si son projet politique est adopté. Reste, bien sûr, le fils aîné de Badía qui, pour d'autres raisons et bien que les lettres aient été conservées par la famille, nous paraît moins probable.

⁵³ Conformément aux dernières dispositions prises, le baron Portal doit faire en sorte que Badía puisse récupérer, lors de son passage à Tripoli (de Syrie) où il espère se trouver dans le courant du mois de mai (il y arrivera en fait début juin), non seulement les fonds convenus mais aussi une grande partie des instruments d'observation (ceux qu'il n'a pas pu emporter) ainsi qu'un assortiment de médicaments.

petits cahiers qui constituent son "rapport" de voyage jusqu'à Trieste mais qui, dit-il, ne méritent toutefois pas "d'occuper une place dans l'Histoire de [leur] Expédition". Il signale qu'il ne pourra pas écrire avant son arrivée à Constantinople et il prie enfin le comte de transmettre à sa famille le pli qu'il joint à son intention.

Ce n'est pas la première fois que Badía fait parvenir du courrier à sa famille –et il le fera tout au long du voyage– mais celui-ci est, sans aucun doute, le plus important. Le pli contient en réalité deux lettres : la première adressée à ses enfants⁵⁴ et la deuxième à son épouse⁵⁵. Dans ces deux très longues lettres –les dernières, dit-il, où il pourra encore s'exprimer librement–, Badía fait le bilan de sa vie, présentant des faits une version qui a tous les accents de la sincérité mais que le trouble et, plus encore, l'intention et le temps ne manquent pas d'altérer quelque peu. Il s'y justifie au mieux pour chaque événement malheureux traversé –il y en eut beaucoup– et dispense à chacun conseils et recommandations. Analyser ici, dans le détail, ces documents, certes majeurs, n'entre toutefois pas dans notre propos. Ce qui nous paraît intéressant, par contre, est d'y rechercher comment il présente aux siens la probabilité de son non-retour, mais aussi, en confrontant le discours qu'il tient au ministre à celui, bien différent, qu'il va tenir à sa famille, essayer de percevoir quel peut bien être son état d'esprit. Dans ses lettres –empreintes d'émotion, parfois pathétiques, et qui, nous l'en croyons, lui coûtent bien des efforts et même quelques larmes–, après avoir laissé planer un très mince espoir de retour⁵⁶, il fait entendre assez vite qu'il n'y aura pas de retour⁵⁷. Quelles

⁵⁴ Arch. mun. de Barcelone [Ms. B 162 bis f° 233 à 245] – 13 pages recto-verso, soit 26 pages manuscrites, portant (au début) la date du 31 janvier 1818 mais sans mention du lieu et sans signature.

⁵⁵ Id. f° 229 à 232 – 4 pages recto-verso, soit 8 pages, portant (au début) la date du 1^{er} février 1818, également sans signature ni mention du lieu (Trieste à l'évidence).

⁵⁶ La lettre à ses enfants commence, en effet, par ces mots : "Sobre el momento de entrar en Payes donde nuestra correspondencia será interrumpida, o enmascarada ; y de los quales, solo la Providencia sabe si podrá algun dia salir a desfrutar en vuestros brazos el premio a que mis fatigas parecen darme algun derecho [...]". Dans la lettre à son épouse –et malgré le "peut-être" et le rappel de l'incertitude d'un sort que seul Dieu, dit-il cette fois, peut connaître : "[...] en este momento classico en que quiza por ultima vez voi a dexar las tierras de los Christianos para entrar en las tierras Musulmanas, donde solo Dios puede saber la suerte que me aguarda.", on sentira que l'espoir s'amenuise encore.

⁵⁷ Bien que, dans la lettre à ses enfants, on ait encore pu relever, contradictoirement d'ailleurs, quelques autres "peut-être" [par exemple, ici : "... En fin os déxé ; y quiza

razones donne-t-il pour convaincre ? et ces raisons –indirectement avancées d'ailleurs–, sont-elles vraiment convaincantes ? A ses enfants et à son épouse, il donne sensiblement les mêmes et à cette dernière, invoquant le constat d'une situation familiale qui finirait, à son sens, par avoisiner la misère, il dit, en effet :

[...] amenazado de la vejez que dentro poco tiempo va á alcanzarme privandome entonzes de todo medio para arrostrar grandes resoluciones ; determiné aprovechar los pocos años de fuerza fisica y moral que me restan, y arrojarle al agua por salvar el Bastimento, arrostrando los riesgos y trabaxos de una nueva Expedicion de Africa por asegurarnos á vosotros una existencia comoda y honrada. Asi lo he hecho, y tengo el plazer de veros gozar el fruto de éste sacrificio mio, *que yo solo en el mundo sabe quan grande és [...]*, y asi espero que no maldeziras la memoria de tu Esposo [sic].

En fait, il constate ici que la vieillesse approche –il l'avait, d'ailleurs, déjà fait remarquer aux deux ministres sollicités– et il suggère seulement que ce qu'il aura à endurer ajouté aux risques encourus devrait lui être fatal⁵⁸. Mais son discours, sous une limpidité apparente, nous semble bien ambigu. Pourquoi –s'il sort vivant de l'aventure, certes– ne pourrait-il pas, comme il le laissait entrevoir au début de ses lettres, couler une vieillesse heureuse auprès des siens ? Si c'est à la mission scientifique qu'il se réfère, il est vrai qu'elle diffère, en un point au moins, du projet politique en ce que, dans le second cas, il envisage de se fixer au Maroc et de cela –on s'en serait douté– il se garde bien de faire la moindre allusion à sa famille. Ce projet inavoué éclaire en tout cas la curieuse prière qu'il adresse préventivement à son épouse. Quoi qu'il en soit, à interlocuteur différent, propos différents. Quant à se faire une idée sur l'état d'âme

para siempre ... ! ... Dexadme reposar.", ces quelques lignes, prises dans le dernier paragraphe, sont bien, elles, sans conteste, l'expression d'un adieu : "[...] me pareze que os tengo delante de mis ojos, que os ven por ultima vez [...]. Juntaos de tiempo en tiempo en el retiro con vuestra Madre, y bolved a leer detenidamente éste Papel, este testamento del corazon de vuestro Padre que tanto os ha amado hasta el ultimo momento. [...]".

⁵⁸ Triste prémonition qui, bien que Badía ne s'autorise pas à y croire, n'en est pas moins le reflet assez fidèle de ce qui va advenir de lui et cela bien avant qu'il n'atteigne son "terrain des opérations".

de Badfa, à partir de ce que nous livrent explicitement, implicitement mais aussi inconsciemment ses deux discours, on pourrait avancer qu'il est surtout habité par le secret espoir de pouvoir enfin mener à bien son projet politique, non sans avoir à réprimer sans cesse, croyons-nous, la crainte, plus secrète encore, que ses forces puissent tout de même l'abandonner. Pour l'instant, en ce 6 février 1818, il joint le pli pour sa famille au petit paquet destiné au ministre et le lendemain matin il reprend la route.

Après quelques détours mis à profit pour changer d'apparence, Ali Abou Othman ne quittera plus désormais "les pays de sa Religion". Par le premier courrier qu'il enverra de Constantinople, nous savons qu'il est passé par Costanizza (Kostajnica), qu'à Semlin (Zemun) il a rencontré le général Zarvinka qui l'a fait annoncer au pacha de Belgrade lequel lui envoie un officier qui parle l'arabe (sic) pour l'accueillir. A Belgrade, où il entre le 23 février, il est donc reçu par le pacha Ali dont il prendra congé le 27. Il passe ensuite par Sofia, où le bey le retiendra trois jours, et le 19 mars à midi, il est enfin rendu à Constantinople. Il se met aussitôt en rapport avec le marquis de Rivière⁵⁹ qui l'attendait, en fait, car le comte Molé lui avait annoncé sa venue, sous son identité "musulmane" comme il se doit. Le lendemain, Badfa, qui rend compte au ministre, se félicite non seulement de l'accueil qu'il lui a réservé mais il ajoute qu'il a "cru à propos de le mettre dans le secret afin qu'il procède avec connaissance de cause". Le séjour à Constantinople va durer plus d'un mois durant lequel Badfa enverra plusieurs plis au comte Molé. Le 9 avril, il lui fait parvenir

⁵⁹ Ambassadeur de France. Dès le surlendemain, il rendra compte de l'événement au ministre dont il relève, c'est-à-dire au duc de Richelieu (sic) et cette lettre du 21 est, en fait, la primata d'une seconde, pratiquement identique, qu'il datera du 26 [Arch. Aff. Etrang. – C. P. Turquie, vol. 231, f° 60-61 et 68-69]. Nous n'ignorons pas – pas plus que ne l'ignore Badfa qui n'en a que trop souffert – les sentiments – ou plutôt l'absence de sentiment – du duc de Richelieu à son égard et il nous paraît intéressant de rapporter ici ne serait-ce qu'un passage de "l'innocente" lettre du marquis : "[...] J'ai vu arriver chez moi, Monsieur le Duc, le voyageur El-hadj-ali-abu-Othman, très recommandé par le ministre de la marine, il m'a fort intéressé, parlé de l'utilité de ses savans voyages, il m'a dit qu'il vous avait vu, m'a prouvé qu'il méritait d'être entendu pour le présent et pour l'avenir, et m'a fait regretter de n'avoir pas eu par lui un mot de Votre Excellence [...] dites-moi, je vous prie, un mot de lui, dans votre première lettre [...]". D'après les minutes conservées, le duc de Richelieu – on s'en serait douté – semble n'en avoir rien fait. Quant au comte Molé, l'ambassadeur, qui se charge d'acheminer le courrier de Badfa, ne manquera pas, le plus souvent, de joindre quelque lettre à son intention.

la suite du récit de son itinéraire, mais il lui dit surtout son désespoir de ne rien recevoir de Paris, imaginant avec effroi qu'il puisse rester dans l'ignorance jusqu'à son retour de La Mecque, soit près d'un an plus tard. Le 13 avril, espérant encore qu'il y aura quelque chose pour lui dans le courrier de Paris qui est attendu le 24 ou le 25, il fait part de son intention de ne quitter la ville que le 26. Trois lettres lui sont effectivement remises le 24 dont la troisième, dit-il à cette date, le touche tout particulièrement⁶⁰. Il signale qu'il joint plusieurs cahiers de ses observations astronomiques, météorologiques et d'histoire naturelle, dit qu'il pense partir le surlendemain, et il ajoute surtout : "Je pars avec peine de n'avoir pas reçu de vos nouvelles plus fraîches avec quelque avis de la réception de ce que je vous ai envoyé d'Italie [...]". S'il semble faire essentiellement référence aux deux exemplaires de l'édition italienne de ses *Voyages*, expédiés depuis Venise, on n'en lit pas moins entre les lignes son amère déception de n'avoir pas reçu, au moment de quitter Constantinople, ne serait-ce qu'un premier avis sur son projet politique. Comme annoncé, il quitte la ville le 26 avril et, après une traversée agitée, à trois heures un quart de l'après-midi, de l'autre rive du Bosphore, il écrit, en italien, un dernier message à l'intention du comte Molé.

C'est à Alep – où, selon l'itinéraire prévu, Badfa est arrivé le 23 mai – que, le 25, il rédige, en italien encore, la lettre suivante. Il dit sa contrariété de ne pas pouvoir quitter la ville avant le 28 car il voudrait précéder les pèlerins en provenance de Constantinople qui vont arriver à Damas avant le ramadan – soit avant le 6 juillet – et qui s'empareront alors de tous les logements et chameaux disponibles. Pour la même raison, il dit d'ailleurs renoncer à un projet d'excursion qu'il aurait souhaité faire jusqu'aux montagnes du Liban⁶¹ et qu'il laisse donc pour le retour (sic). Le consul Constantin Guys, qui se charge de faire suivre son courrier au marquis de Rivière, écrit à ce dernier, le 29 mai⁶², que la caravane pour Tripoli à laquelle doit se joindre "le voyageur Hadgi-Ali" ne se mettra en

⁶⁰ Nous n'avons retrouvé aucune minute des courriers envoyés à Badfa.

⁶¹ Il souhaitait surtout y rencontrer Lady Hester Stanhope – nièce de William Pitt, éminemment connue au Proche-Orient où elle s'était fixée depuis environ sept ans –, avec laquelle il établira une correspondance, qui lui portera même secours et qui s'activera enfin pour tenter – mais en vain – de récupérer "l'héritage d'Othman" laissé par son père décédé au cours du pèlerinage.

⁶² Deux copies du marquis de Rivière [Arch. Aff. Etrang. – C. P. Turquie, vol. 231, f° 111 et C. C. Constantinople, vol. 80, f° 139].

fait en route que le lendemain. Parti le 30 mai d'Alep –où, d'après le consul Guys, il était arrivé en bonne santé–, le 9 juin, il entre à Tripoli de Syrie, bien las du voyage cette fois. Il est néanmoins heureux d'y retrouver le consul J. A. S. Regnault –qu'il avait connu en 1806 à Chypre où ce diplomate était alors en poste– et le plaisir est partagé. Le lendemain, 10 juin, le consul lui remet ses “petits effets” –qui sont donc bien arrivés–, à savoir : deux caisses d'instruments et une de médicaments mais aussi les fonds attendus⁶³. Badfa en remercie vivement le comte auquel il écrit le jour même et il lui signale aussi –sous le prétexte qu'aucun logement “commode” n'a pu être trouvé dans la petite ville– qu'il loge chez son ami Regnault. Cette dernière circonstance nous paraît quelque peu imprudente, surtout quand on sait –il le mentionnera bientôt– qu'à Tripoli, il retrouve aussi d'autres vieilles connaissances, des commerçants marocains en fait, qui, de plus, ne vont pas manquer de l'importuner par des visites incessantes. Son séjour dans cette ville, involontairement prolongé jusqu'à près d'un mois –il pensait n'y rester que huit à dix jours–, aurait dû néanmoins lui permettre de prendre un indispensable repos que ces civilités outrées venaient compromettre mais, à vrai dire, il le compromettrait lui-même bien davantage pour s'acquitter de tout ce qu'il estimait être de son devoir⁶⁴. L'occasion d'acheminer sa lettre du 10 juin ne s'étant pas présentée, il en poursuit la rédaction le 30 et y joint une seconde lettre, également datée du 30, annonçant son départ pour le lendemain⁶⁵. Malgré

⁶³ Il en précise le montant, soit “19.002 francs 37 centimes”, pour se plaindre surtout, bien que dans le courrier suivant –et malgré la gratitude qu'il ne cesse d'exprimer par ailleurs–, du fait que le change lui a fait perdre plus de 3.000 piastres ce qui, dans sa situation, dit-il, “est un coup presque mortel”. Et encore, pourrions-nous ajouter, il ne se doute pas, à ce moment, qu'il ne va pas tarder à être victime d'un vol de plus de 3.000 autres piastres.

⁶⁴ C'est ce dont témoignera le consul Regnault dans une lettre très postérieure (15 février 1819) où il précisera : “[...] Prodiges de son existence, non moins qu'avare du temps, le surprenait-on incommode par des veilles excessives, exténué par des observations trop prolongées, il ne disait autre chose que “*le temps me presse, je le sens qui m'échappe, et il me semble, chaque jour, que je déchois.*” Triste pressentiment contre lequel il se raidissait, qui l'affermissait dans ses résolutions et lui faisait redoubler d'ardeur, on dirait presque d'opiniâtreté, dans ses travaux. Sa santé cependant s'améliora à Tripoli [...]”. Regnault, qui jugeait cette amélioration insuffisante, tenta amicalement, mais en vain, de le retenir encore un peu.

⁶⁵ Contradictoirement, d'après le consul Regnault, il serait parti le jour même. En effet, le consul, qui écrit au comte Molé le 1^{er} juillet, dit que Badfa a quitté la ville la veille (soit le 30 juin).

un état de santé que le consul ne juge pourtant pas satisfaisant, Badfa, nous le savons, aurait souhaité partir plus tôt encore. En fait, il avait d'abord été retardé par l'inutile attente de “l'un des uniques conducteurs” possibles pour Damas puis, le premier ne s'étant pas présenté, par la recherche d'un autre guide. Un sujet de Tripoli ayant finalement accepté de le conduire, il reprend donc la route, accompagné de deux domestiques, Yassin et Ibrahim, également recrutés à Tripoli et qui, eux, doivent le suivre jusqu'à La Mecque.

Le 4 juillet, il est déjà rendu à Damas, un peu tard, il est vrai, pour précéder les pèlerins en provenance de Constantinople. Ce qu'il redoutait est encore aggravé par le fait qu'il n'y retrouve pas le docteur Chaboceau⁶⁶ sur lequel il comptait, d'autant qu'il n'est pas dans une très bonne forme. C'est sans doute ce qui explique que, se présentant à son domicile où il ne trouve que Madame qui n'est au courant de rien, il laisse exploser toute sa colère. Il s'en plaint très vivement au consul Regnault qui essaiera de le calmer⁶⁷ mais, dans l'immédiat, il devra donc se débrouiller tout seul. Dès le lendemain de son arrivée, il écrit toutefois au ministre –sans rien mentionner ni de son état de santé ni de ses problèmes de logement–, que cinq chameliers avaient déjà proposé de se placer sous sa direction dans la grande caravane pour La Mecque qui devrait partir quarante-sept jours plus tard. Quant au logement, au bout de trois jours, il finit par en trouver un dans une grande maison du centre

⁶⁶ Richard Chaboceau, vieux médecin français (79 ans), agent du consulat de Saint-Jean-D'Acre résidant à Damas qui, lors du premier passage de Badfa, en 1807, lui avait, entre autres services, procuré un logement confortable avec “un superbe jardin”.

⁶⁷ J. A. S. Regnault, qui lui répondra à la mi-juillet, lui fera remarquer que ce vieux médecin est plus digne de compassion que d'indignation et que s'il n'a pu rien faire c'est parce qu'il était retenu hors de Damas à cause d'une maladie dont était déjà mort l'homme qu'il soignait. R. Chaboceau qui, effectivement, avait été appelé hors de la ville le 11 juin, précisera plus tard (le 3 septembre) que ce qui l'avait immobilisé était, en fait, une grave chute de cheval qui l'avait tenu entre la vie et la mort pendant près de quarante jours et dont il n'était d'ailleurs pas vraiment remis, le 16 juillet, à son retour. Il avait bien reçu les courriers des consuls de Tripoli et d'Alep qui le priaient de trouver une maison commode pour le Voyageur mais, bien qu'il se dise “mortifié” de n'avoir pas pu l'accueillir, il n'avait pas alors jugé prudent d'en confier le soin à quelqu'un d'autre. Nous comprenons d'autant mieux cette prudence que le consul Regnault –qui, le 15 juillet, écrit au comte Molé pour lui faire part des premières nouvelles qu'il a reçues de “Hadj Ali” depuis Damas–, indique au ministre que “le médecin Chaboceau [est] le seul Européen qui soit à Damas”.

ville. Il n'est certes pas installé de la meilleure façon, et très loin de ce qu'il espérait, car il doit y souffrir la promiscuité de nombreux autres pèlerins. Sa lettre du 5 n'ayant pas pu être acheminée à cause, prétend-t-il, de l'absence de Chaboceau, il y ajoute, en date du 17, que ce dernier vient de rentrer –Badía affaibli, mais soulagé par cette circonstance, fera d'ailleurs l'effort de lui rendre visite deux jours de suite– et surtout que, le jour même, pendant qu'il était à la mosquée, la porte de sa chambre a été forcée par un serviteur qui lui a volé 3.200 piastres, perte qui, ajoutée à celle déjà subie lors du change des fonds reçus, lui est plus que sensible.

La situation de Badía –qui s'en ouvre plus volontiers à Regnault ou à Lady Stanhope– devient plus que critique⁶⁸ d'autant que, pratiquement depuis son arrivée à Damas, il est, en fait, en piteux état. Il reprend pourtant la plume le 23 juillet pour faire parvenir au comte Molé ses observations astronomiques depuis Constantinople jusqu'à Damas, pour lui annoncer qu'on a identifié l'auteur du vol et que l'un de ses “bons serviteurs” est parti avec des “lettres” du pacha pour l'arrêter⁶⁹ mais, supposant –sans doute et d'ailleurs à raison– que Regnault adresse des rapports à ce ministre, c'est surtout pour lui dire qu'il va bien⁷⁰. C'est loin d'être l'avis

⁶⁸ Si nous parvenons à en reconstituer à peu près tout le détail –s'agissant et de son séjour à Damas et des dernières étapes après sa sortie de la ville– c'est essentiellement grâce aux courriers postérieurs de Chaboceau, de Regnault et du marquis de Rivière (courriers adressés au ministre des Affaires Étrangères et à celui de la Marine –le premier informant de plus le second sous forme d'extraits de la correspondance reçue– mais qu'ils échangeront aussi entre eux, essentiellement fin 1818-début 1819) qui donneront de plus en plus de précisions –ou rectifieront les premières informations– au fur et à mesure qu'ils recueilleront des témoignages, en particulier ceux de pèlerins de retour de La Mecque.

⁶⁹ Dans deux P.-S., datés des 2 et 4 août, Badía annonce d'abord que le voleur a été arrêté et qu'on le reconduit à Damas avec l'argent et, ensuite, que des 3.200 piastres –déduction faite de ce qu'a dépensé le voleur, de ce qu'il doit et des présents qu'il devra faire au pacha–, il ne lui restera pas même 1.000 piastres. Regnault, lorsqu'il l'apprend, presque simultanément par des courriers de Badía et de Lady Stanhope –celle-ci précisant que l'incident mettra Hadj Ali dans l'impossibilité de voyager en litière–, proposera au ministre de secourir le Voyageur mais c'est Lady Stanhope qui, le devançant, remédiera à la situation.

⁷⁰ “Je ne sais si j'ai dit à Votre Excellence [sic] que j'ai payé le tribut au brusque changement de température, ayant passé l'hiver dans les pays froids et l'été ici. La diarrhée m'a attaqué et ensuite une dysenterie avec des symptômes très menaçants ; mais avec la grâce de Dieu, un bon régime et des médicaments que mon adorable banquier m'a envoyés de Londres, j'ai triomphé de la maladie, moi seul, sans docteur, parce que le seul qui soit à Damas est encore malade et n'a pu me visiter”.

du comte Rzewusky⁷¹ –dont il a fait la connaissance à Adana au mois de mai précédent et qui, depuis son arrivée, mi-juillet, à Damas, lui rend de fréquentes visites– qui affirmera que son état ne cessait d'empirer. “Abou Othman”, à ce qu'il dit, s'était rendu chez le cadî et le mollah pour se plaindre du vol dont il était victime –ce qui situerait donc ces visites à partir du 17 et avant le 23 et on remarquera que Badía parle, lui, d'ordres obtenus du pacha– et il pense qu'on lui a servi du café contenant du poison. Il prétend qu'il lui conseilla alors de quitter Damas et qu'il s'offrit pour l'aider à se rendre en secret à Saida. Quant au poison, Rzewusky ajoute que son effet avait été calculé sur trois semaines afin que le décès puisse être attribué aux fatigues du voyage. Ces spéculations ne recourent pas précisément ce qu'expose le docteur Chaboceau mais de là à dire que le Voyageur va bien, c'est également loin d'être son avis. Leur état de santé respectif rendant tout déplacement difficile, le vieux médecin avait très vite mis au point un échange quotidien de “billets” et c'est par ce moyen que, le 26, Badía lui fait savoir qu'il est très mal et que la dysenterie, qu'accompagnent des symptômes graves, l'a repris. Chaboceau lui renvoie aussitôt un mot pour lui faire les premières recommandations, il se déplace dès le lendemain pour lui prodiguer ses soins et, malgré son propre handicap, à partir du 27 donc, il se rendra tous les jours à son chevet. S'il dit avoir eu, au départ du Voyageur, “la douce satisfaction de le voir comme entièrement rétabli”, il dit aussi qu'il n'est pas “sans crain-

Le “banquier de Londres” fait partie des personnes fictives qu'il mentionne dans le discours qu'il tient –et tenait déjà lors de son premier voyage– à ses “coreligionnaires” musulmans. – Nous devons signaler que cette lettre –ainsi que toutes celles envoyées par Badía au comte Molé depuis Damas– est en italien (lettres traduites à réception dans la plupart des cas).

⁷¹ Le comte Rzewusky, voyageur polonais, “envoyé par la Reine de Wurtemberg pour un achat de chevaux arabes, parcourt la Syrie depuis plusieurs mois, habillé en Arabe et maniant bien la lance et le cheval [...]”. C'est ainsi que le présente le consul Regnault dans la lettre, déjà citée, qu'il adresse au ministre de la Marine le 15 février 1819. Plus tard, le comte Rzewusky, dans son ouvrage *Impressions d'Orient et d'Arabie*, consacrera tout un chapitre à Ali Bey qu'il a successivement côtoyé, en 1818, à Adana, à Damas et enfin au Mézérib. Quand nous rapportons ses propos, ils renvoient essentiellement à son ouvrage mais, le temps ayant fait son œuvre (des souvenirs précieux mais non exempts de quelques erreurs flagrantes et autres points sujets à caution), il nous paraît prudent d'accorder un meilleur crédit aux informations données par les diplomates qui l'ont croisé au moment des faits même si elles restent beaucoup plus limitées.

te pour les suites", cet homme lui paraissant "comme exténué autant par la faiblesse de son tempérament, que par un travail trop longtemps prolongé sur des matières fort abstraites, surtout s'étant trouvé [...] obligé d'écrire une grande partie de la nuit [...]". Chaboceau donne ces renseignements au comte Molé le 3 septembre 1818 mais il en dira plus long au marquis de Rivière, le 14 décembre, lorsque lui annonçant la mort de "Hagge Ali" –et l'incidence qu'a nécessairement l'événement sur ses propos n'est certes pas à négliger–, il déclarera :

La nouvelle de la mort de cet intrépide voyageur m'a affligé extraordinairement, mais elle ne m'a point surpris, je ne l'avais que trop prévue. Je me suis étonné qu'un homme de cet âge, d'un tempérament aussi débile, ayant le foie très affecté, et étant affligé de plus de diverses incommodités locales que j'ai eu l'occasion de bien connaître dans le cours de la maladie très sérieuse qu'il a éprouvée ici, ait eu la témérité d'entreprendre un pareil voyage.

Et, enchaînant immédiatement, il ajoutera :

Je n'ai pas été moins surpris que le gouvernement ne se soit pas aperçu que le zèle de cet homme était outré, et que ses facultés physiques ne pouvaient correspondre à son courage. Enfin, on a cru faire pour le mieux et sur ce sujet je dois, en admirant l'intention, me taire.

Dans l'état où il se trouvait, Badía pouvait difficilement feindre devant Chaboceau et, ici en particulier, on peut prendre toute la mesure de la force de volonté dont il est capable.

Mais revenons aux premiers jours du mois d'août. Dans le post-scriptum du 2, à sa lettre du 23 juillet au comte Molé, Badía annonçait que la grande caravane partirait vers le 18 et il lui reste donc peu de temps pour recouvrer la santé et prendre toutes les dispositions qui s'imposent. Si Chaboceau, grâce au suivi et aux remèdes qu'il fait préparer pour lui, obtient une nette amélioration chez son malade, les conditions dans lesquelles vit et travaille ce dernier ne sont pas faites pour parachever son œuvre. Les pèlerins, finalement, vont quitter Damas le 17 août et, le 16, ne pouvant plus temporiser, dans un état où l'exaspération le dispute au

mal être, Badía est contraint de s'activer pour tout laisser en ordre. Par précaution, il prépare non pas un mais deux courriers pour le comte Molé, tous deux datés du 16 et destinés à être acheminés par deux voies différentes et incluant, tous deux aussi, une lettre pour son épouse portant la même date⁷². Contrairement à son habitude et ne pouvant se contenir, il commence la première lettre sur ces mots : "Bloqué dans cette maison infernale que j'habite, et malade, le moment de partir arrive sans que j'ai pu écrire longuement à Votre Excellence [...]". L'objet essentiel de celle-ci concerne les mesures à prendre pour assurer l'acheminement du courrier pendant la suite du voyage et pour que, si nécessaire, il lui soit porté assistance⁷³. A cette lettre enfin, il joint deux cahiers de notes sur les observations faites à Damas et indique qu'il pense partir le lendemain. Dans la seconde, il signale qu'il laisse 100 piastres à M. Chaboceau pour la conduction de sa correspondance de La Mecque. Outre la lettre adressée à son épouse, il joint ses observations astronomiques originales et il confirme qu'il partira le lendemain. Le 16 août toujours, nous savons qu'il écrit aussi au consul Regnault pour se louer surtout du comportement de Lady Stanhope et, s'il ne l'avait pas fait avant, sans doute écrit-il aussi à cette dame pour la remercier. Le 17 enfin, jour même du départ, "El Hach Ali abu Othman" rédige et confie à Chaboceau une déclaration et une note dans lesquelles il dit en substance qu'après avoir payé tous les frais de conduction, transport et nourriture jusqu'à La Mecque, il part de Damas avec, outre quelque argent blanc, 13.000 piastres en or, somme qui appartient au gouvernement et qui, dans le cas où sa maladie aurait "quelque suite funeste", serait confiée à ses deux fidèles domestiques de Tripoli pour qu'ils la remettent à M. Chaboceau ou au consul Regnault. Cette dernière formalité remplie, avec ses domestiques, ses chameaux et tout

⁷² Copie des lettres dans Arch. mun. de Barcelone [Ali-Bey documents] – Le contenu des deux est sensiblement identique. Pour ce qui nous intéresse, il dit que depuis son arrivée à Damas il a été très malade, qu'il doit partir le lendemain sans être tout à fait remis mais qu'il espère que l'air du désert lui fera du bien.

⁷³ Badía demande au ministre d'ordonner aux consuls d'Égypte, de Tripoli de Barbarie, de Tunis, d'Alger et du Maroc de payer jusqu'à 400 francs de frais de conduction à tout porteur d'une lettre de "Hach Ali Abu Othman" et que, s'il en fait la demande, on lui remette 2.000 francs (s'engage à n'en faire usage qu'une seule fois dans le cas où il serait complètement volé). Il joint, à l'intention des agents consulaires, dix exemplaires de sa signature. Le baron Portal enverra, à cet effet, une lettre-circulaire aux consuls le 19 décembre 1818 (sic).

son équipage, il rejoint les autres pèlerins avant que ne s'ébranle la caravane.

C'est au Mézerib, distant d'environ 20 lieues de Damas, qu'est prévue la première étape et la caravane va y stationner une dizaine de jours dans l'attente, notamment, d'approvisionnement. Le consul Regnault rapportera plus tard⁷⁴ que "Hadj Ali quoique transporté dans une bonne litière, et assisté par des gens empressés à le servir, ne résista pas à cette première sortie". Il explique que, la dysenterie l'ayant repris, il se soignait lui-même –alternant prises de vomitifs et de "médecines"– mais que ses souffrances n'en allaient pas moins croissant au point qu'il devint "un objet de compassion pour ses domestiques". Le comte Rzewusky, qui avait quitté Damas quelques jours avant la sortie de la caravane, avait toutefois précédé celle-ci au Mézerib où, dès qu'elle arriva, il dit s'être mis en quête de la tente d'Ali Bey qu'il ne retrouva finalement qu'au bout de cinq jours "dans le quartier des Magrébins". De l'instant précis où il revoit Badfa, il garde pour sa part ce souvenir : "Il était couché sans force, la pâleur de la mort était imprégnée sur tous ses traits". Le 25 août⁷⁵, Badfa trouve toutefois la force de rédiger au moins une dernière lettre qu'il adresse à son ami Regnault :

Mezzeririb le 25 Aout 1818
à Dieu unique⁷⁶

Louange soit donnée

Mr. Regnault

Trois jours avant mon départ de Damas Mr. Chaboceau m'apporta un paquet de papiers de *Ruibarbe torréfié*.

J'en pris un premier qui me causa des effets terribles.

⁷⁴ Bien que Regnault ait pu donner quelques informations à partir du 10 octobre et annoncer, le 9 novembre 1818, que le Voyageur avait "terminé sa laborieuse carrière, au milieu des déserts" (nouvelle qui ne parviendra au ministère de la Marine qu'à la mi-mars 1819, époque où les journaux parisiens l'annonceront aussi), il ne sera en mesure de fournir la plupart des détails (tels que ceux donnés ici) que dans la lettre qu'il adresse à ce même ministre le 15 février 1819 et dont le baron Portal (qui a succédé au comte Molé) accusera réception le 27 avril.

⁷⁵ Paul Roussier a publié ce document avec la date du 23. Le second chiffre peut, il est vrai, prêter à confusion mais, connaissant bien l'écriture de Badfa, nous pouvons affirmer qu'il s'agit du 25.

⁷⁶ En arabe et tel que Badfa l'a toujours fait en-tête de sa correspondance provenant de terres musulmanes. Bien qu'elle ne nous paraisse pas la meilleure, nous donnons la traduction française que lui-même propose dans d'autres documents.

Cependant j'eus la bonhomie d'en prendre jusqu'à quatre. Mais ça a suffi pour me conduire à deux doigts de la mort. Je suspendis l'usage, et je me trouve dans l'état de prostration le plus complet.

Il est indubitable que ce remède contient du poison, sans que le pauvre Chaboceau s'en doute. Le coup doit être frappé par un gros moine espagnol le bon ami de la femme de Chaboceau, entre lui et cette Megere et croyant se faire un grand mérite⁷⁷.

Je vous envoie le reste des papiers. Si je me sauve la question est finie ; mais si je peris, vous enverrez cette lettre et les papiers à Mr. Le Comte Molé.

Tout à vous

Ali

Bien qu'il ne le mentionne pas dans son récit, le comte Rzewusky rapportera bientôt à Regnault qu'il tenta de persuader le Voyageur de retourner à Damas. N'y parvenant pas, il reste à son chevet, pour l'assister de son mieux, –et nous repassons ici au récit– jusqu'à ce que les pèlerins quittent le Mézerib⁷⁸. Peu avant que la caravane ne reprenne sa route,

⁷⁷ En dehors du docteur Chaboceau et du consul Regnault qui, lui, s'abstient de tout commentaire, nombreux sont ceux qui soutiennent la thèse de l'empoisonnement –bien que l'attribuant à des auteurs divers– et, parmi eux, on le voit, la victime elle-même. On sait que Chaboceau confie le soin de préparer les médicaments à une tierce personne et que ce soit à un religieux est vraisemblable. Mais pourquoi Badfa oriente-t-il ses soupçons dans ce sens et pourquoi accuse-t-il précisément ce religieux-là ? Par le lien dénoncé avec l'épouse de Chaboceau, on pourrait certes penser à la terrible scène qu'il a faite à cette dernière à son arrivée à Damas, mais est-ce un mobile suffisant pour décider de la mort du pécheur ? Il est vrai, aussi, qu'après son premier passage en Terre Sainte, Badfa avait rédigé, en février 1808, un très long mémoire sur les religieux, mémoire dont l'objectif, certes, était d'améliorer leur sort. Là où le bât a peut-être blessé, c'est que Badfa recommandait que les fonds qui leur étaient destinés ne leur soient pas confiés directement et ainsi, pensait-il, il pourrait être mis fin aux exactions dont ils étaient sans cesse les victimes. Ce mobile-là aurait-il pu suffire ? Nous n'avons en tout cas pas réussi à en découvrir quelque autre qui justifierait l'accusation portée.

⁷⁸ Lorsque Regnault écrit au comte Molé, le 10 octobre 1818, il a déjà rencontré Rzewusky –de retour du désert et en chemin pour Constantinople– et il rapporte au ministre ce que lui a dit ce dernier concernant l'état du Voyageur, essentiellement : "[...] ses forces étaient presque totalement épuisées, sans que son courage s'en ressentît, tellement qu'aucune représentation n'avait pu le détourner de continuer sa route. Il est donc parti avec de mauvaises apparences ; [...]". Le marquis de Rivière –qui dit à

racontera-t-il encore, Abou Othman retire de l'auriculaire de sa main droite une bague avec un gros rubis –qui lui servait de cachet dira Regnault– et la tend à Abd el-Nischaan (“surnom” arabe de Rzewusky) qui, la remettant à son doigt –comme pour lui interdire de rompre “quelques fils de plus des faibles liens qui rattachent encore à la vie”–, lui dit qu’il n’acceptera ce cadeau qu’au retour du pèlerinage. Le dernier coup de canon donne le signal du départ et avant que ses domestiques ne le transportent dans sa litière, Badía aurait alors adressé ces derniers mots au comte : “Mon ami je suis chrétien et je meurs sans secours, pensez à mon âme”. Rzewusky ajoute : “[...] il me fit de sa main un dernier salut. Après cette triste séparation, je pris ma lance et remontai sur ma jument [...]. Parti avec la rapidité de l'éclair, je rejoignis mes Arabes Bédouins. [...]”. Le comte ne reverra jamais plus Badía mais, sachant qu’il est le seul Européen censé être alors aux côtés du malade et qu’il connaît Regnault, qu’il va d’ailleurs rencontrer, comment imaginer que le Voyageur ne lui confia pas le petit paquet avec sa lettre pour le consul ? Le fait est que Rzewusky n’en dit pas mot dans son récit et que Regnault, quant à lui, semble n’en avoir jamais eu connaissance. Le paquet et la lettre –qui se retrouveront curieusement entre les mains de Lady Stanhope– finiront par parvenir au ministère, mais ce sera seulement en 1821 et grâce à l’entremise du vicomte de Marcellus⁷⁹. Pour ce qui est du comte Rzewusky, il ne peut plus, en aucun

Molé, le 25 novembre 1818, que Rzewusky vient d’arriver– rapportera sensiblement la même chose (“[...] très souffrant, très faible mais poursuivant sa route.”) mais, contrairement à ce que dira plus tard Rzewusky que sa mémoire trahit (“Quand j’arrivai à Constantinople, j’appris sa mort à l’ambassadeur”), il ne sait pas encore que le Voyageur est mort. Il n’annoncera ce décès –nouvelle qu’il tiendra de C. Guys qui la tient lui-même de Chaboceau et de Regnault– que le 11 janvier 1819. Dans cette dernière lettre, par contre, il dit qu’il va charger Rzewusky, qui va repartir pour Damas et qui connaît le pacha, de réclamer les instruments du Voyageur en prétendant qu’ils sont sa propriété [Arch. Aff. Étrang. – Corresp. Polit. Turquie, vol. 231, f° 267]. Pour ce qui est du temps pendant lequel Rzewusky assista Badía, on pourrait déduire de son récit qu’il fut d’environ cinq jours. Regnault dira qu’il l’assista deux jours. Ce dernier aurait-il mal compris ? Le comte aurait-il tardé, plus qu’il ne le dit, à rejoindre le Voyageur au Mézérib ou n’aurait-il pas assisté au départ de la caravane comme il le prétend ?

⁷⁹ Lady Stanhope reçoit le vicomte de Marcellus, attaché d’ambassade à Constantinople, le 15 juin 1820 et ce dernier rapportera plus tard cette rencontre dans ses *Souvenirs de l'Orient* [Paris, Debécourt, 1839, pp. 358-362] : “[...] Eh bien, Monsieur, reprit Lady Stanhope, je crois que Dieu vous envoie pour me délivrer d’une véritable peine, et je me confie entièrement à vous. J’ai une lettre qu’Ali-Bey m’écrit

cas, être le témoin de ce qu’il rapporte après son départ du Mézérib et, une fois encore, c’est la lettre de Regnault, du 15 février 1819 –la plus riche

[sic] peu d’heures avant de mourir. J’ai aussi un paquet de rhubarbe empoisonnée à laquelle il croit devoir sa mort. Il a voulu que ces deux objets fussent envoyés au ministre de la marine de France. Jusqu’ici je n’ai osé les confier à personne. [...] Lady Stanhope alla chercher un petit paquet enveloppé de papier qu’elle me donna ; elle me dicta deux lignes, que, par ses ordres, j’écrivis sur la lettre même [...]”. A quelle lettre fait référence Marcellus ? pas à une lettre destinée à Lady Stanhope en tout cas, les deux lignes (“Ali-abu-Othman, enterré au château de Balka, à quatre ou cinq journées de Messirib”) figurant bien, en fait, au verso de celle adressée à Regnault. Que Badía ait aussi écrit, le 25 août 1818, à Lady Hester, n’est pas invraisemblable mais que celle-ci n’ait pas encore remis, en juin 1820, la lettre et le paquet à son destinataire alors qu’ils se fréquentent (Regnault, nous le savons, lui rend visite) est plus que surprenant, pour ne pas dire suspect. Quant à savoir comment ils sont arrivés entre ses mains, nous pourrions avancer deux hypothèses. La première serait que Rzewusky, qui connaissait Lady Stanhope, en était bien le porteur et qu’il avait fait un crochet par Abra, non pas précisément pour apporter à cette dame la lettre, d’ailleurs hypothétique, qui lui était destinée mais, de sa propre initiative et secrètement, pour lui confier, surtout, ce qu’en toute logique il aurait dû remettre au consul. Quant à la seconde –sachant que Lady Stanhope avait envoyé un courrier à dromadaire avec mission de rattraper la caravane des pèlerins pour s’enquérir de la santé d’Ali Bey qu’elle savait malade à sa sortie de Damas–, on pourrait penser que le porteur ait pu être un domestique de Lady Hester mais, même si c’était le cas, ceci ne justifierait pas la rétention du courrier destiné au consul.

Enfin, pour ce qui est du sentiment de Lady Hester Stanhope sur les causes du décès de Badía, elle pense aussi à l’empoisonnement. Sans pouvoir déterminer à quel moment, elle aurait dit au comte Rzewusky qu’elle croyait qu’il avait été empoisonné par “des gens vendus à l’A...” [sic]” (faisant cas omis de ses propres convictions, c’est en tout cas ce qu’il rapporte) et au vicomte de Marcellus que, bien que sa “première pensée fut de croire à quelque vengeance des Musulmans”, on devait en fait cette mort, comme l’assurait le Voyageur lui-même, “au poison et à la jalousie des Européens”. Le poison, dans la lettre que Marcellus écrira à Lamartine le 12 avril 1835 –qu’il publie ensuite [op. cit., p. 370] et que Lamartine insère également dans son *Voyage en Orient*–, deviendra : “[...] le poison versé sous la tente dans la plaine de Messirib [...]”. Cette version fera école avec, toutefois, des variantes dont la plus répandue sera d’attribuer l’empoisonnement au pacha de Damas qui aurait agi sur instigation des Anglais. Les Anglais, il est vrai, avaient un contentieux à régler avec Ali-Bey et, connaissant leur capacité à temporiser, s’il y a eu empoisonnement (ce ne serait pas le premier et si Boutin a, certes, été assassiné, Lascaridis, autre agent de Napoléon, a bien été, quant à lui, éliminé par le poison), ils pourraient bien y avoir été mêlés. Quant au produit utilisé, un poison minéral, tel l’arsenic –nous y reviendrons–, dont l’effet est lent et qui agit sur les intestins, pouvait parfaitement convenir et faire penser à une dysenterie.

en détails, mais basée, certes, sur le seul témoignage de pèlerins-, qui va nous permettre de continuer à accompagner le Voyageur.

Le 28 août, une heure et demie après le lever du soleil⁸⁰, la caravane se remet en marche pour rallier l'étape suivante de Zarka. Lors de la halte du soir, "Hadj Ali se trouvant plus mal, ne faisant que vomir, [...] dit à ses gens qu'on l'avait empoisonné [...]" mais refuse obstinément de révéler sur qui retombe l'accusation. Il fait apporter ses papiers, les brûle, détruit plusieurs flacons de médicaments et il s'efforce ensuite de prendre quelque nourriture pour pouvoir supporter le trajet ininterrompu pendant les deux jours, des 29 et 30 août, qui sont nécessaires pour atteindre Zarka où les pèlerins s'arrêtent enfin un jour pour se reposer. A peine arrivé, "toujours plus souffrant, toujours aussi calme" –unissant "l'intrépidité d'un héros, à la résignation d'un sage", ajoute Regnault-, il prend ses dernières dispositions devant témoins. En cas de mort, il charge Yassin et Ibrahim de rapporter "tous ses effets" au consul de France à Tripoli et il remet son argent à un homme de loi de Damas, "El Cheik-el-Guezzar", avec mission de le distribuer aux pauvres de La Mecque et de Médine⁸¹.

Le 31 août, deux heures après le lever du soleil, les pèlerins quittent Zarka pour Balka où ils ne seront rendus que le lendemain matin. Vers minuit "Hadj Ali" appelle ses domestiques, il leur dit qu'il va mourir, remet sa bague à l'un d'eux –à Ibrahim, pense Rzewusky-, leur fait ses adieux et les prie de refermer sa litière. Inquiets de ne plus être appelés, ils se décident à la rouvrir environ deux heures avant le lever du jour et n'y trouvant "qu'un froid cadavre, la referment et continuent à l'escorter, en donnant libre cours à leurs larmes dans l'obscurité de la nuit".

Lorsque le 1^{er} septembre, à 9 heures du matin, la caravane fait halte à Balka, "une foule de gens" s'empresse autour de la litière. Ici, Regnault –que la colère semble pousser à l'exagération et surtout à la généralisation– tient à rapporter la conduite "révoltante" des Maghrébins, "qui plaçaient toujours leurs tentes à côté de la sienne, sous apparence de lui faire honneur" mais qui, en fait, le suivaient "comme une proie" et eurent tôt fait de mettre "la main sur tous ses effets et chassèrent d'autorité les domestiques. [...] Ils voulaient le faire passer pour un sorcier, un séduc-

⁸⁰ "onze heures du matin" dira Rzewusky dans son récit.

⁸¹ Regnault, dans ses courriers postérieurs, tiendra ce fait pour établi. Qu'il n'émette pas le moindre doute sur sa réalité peut surprendre. Badía, toujours très soucieux de tenir ses engagements, a-t-il vraiment fait cela, submergé par la crainte d'être au seuil de la mort ? aurait-il été acculé à le faire ? aurait-il simplement été volé ?

teur, qui par l'Astrologie, s'était emparé de l'esprit du Sultan du Maroc [sic]. Ils outragèrent sa mémoire [...]. Telle a été la fin de Hadj-Ali-Abu-Othman, a qui les autres pèlerins ont rendu plus de justice. Ils ont loué sa piété envers Dieu, sa charité pour les pauvres, son affabilité [...]" En réalité, dès le 9 novembre 1818, "suivant des lettres venues [...] de la Caravane de la Mekke", Regnault communiquait déjà l'essentiel quant à la fin de l'épisode de Balka où, en fait, il avait été procédé à la saisie des biens de façon légale :

Ses domestiques l'ont laissé dans sa litière jusqu'au lendemain pour lui rendre les derniers devoirs, avec l'assistance de trois autres pèlerins barbaresques⁸². On a mis le scellé sur ses effets dont Haman Aga⁸³ a voulu se charger et les domestiques ont continué le voyage de la Mekke avec la tente et les provisions payées d'avance que leur maître leur avait abandonnées.

Tous ceux qui le connaissaient, tant au Levant qu'au ministère, sont profondément attristés par la disparition du Voyageur mais, pour ce qui est du ministère, ou plutôt "des ministères" –avec le marquis Dessoles, aux Affaires Étrangères, qui, lorsque la nouvelle arrive là-bas, très loin, à Paris⁸⁴, a succédé au duc de Richelieu–, ils seront surtout soucieux

⁸² Par la suite, à défaut de pouvoir "jeter des fleurs sur sa tombe lointaine, et comme perdue dans les déserts", il confirmera toutefois que "hadj-Ali" a été enterré décemment, selon les rites musulmans bien sûr.

⁸³ Haman Aga, "procureur né de tous les haggis barbaresques qui meurent dans le Saint Voyage", selon les mots mêmes, en décembre 1818, de Richard Chaboceau (les informations qu'il recueille à Damas à partir du 7 décembre –date de retour de la caravane de Damas– recoupant bien celles que donnera Regnault de Tripoli, exception faite pour ce que le consul qualifie pratiquement de "pillage") qui précise qu'un inventaire des "effets" a été dressé en présence des deux cadis des caravanes de Constantinople et de Damas, ajoute qu'aucune espèce, ni en or, ni en argent, n'a été trouvée (et pour cause !) et –information importante– dit aussi que la caravane a éprouvé, à l'aller, une "grande mortalité" (grosses chaleurs, manque d'eau pendant trois jours et épidémie).

⁸⁴ Le secrétaire général du ministère de la Marine informe "Badía, fils" (Pierre) du décès de son père le 17 mars 1819, retranscrivant, pour l'essentiel, un long extrait de la lettre du consul Regnault du 9 novembre 1818 (date, lieu et, brièvement, cause de la mort –"de la dysenterie [sic]"–, suivis du passage que nous venons de citer dans notre texte). María Burruezo, l'épouse du défunt, habituée aux longues absences et aussi aux longs silences, refusera longtemps de croire à la réalité de l'événement (ne veut toujours pas y croire fin 1822). Quant aux relations parisiennes, toutes sortes de

—conformément d'ailleurs aux dernières dispositions du défunt— de récupérer argent, instruments et papiers. Entre les ministres et les diplomates, s'installe alors un échange qui, en raison des délais d'acheminement du courrier, ressemble fort à un dialogue de sourds, dialogue qui va inutilement se poursuivre jusqu'en 1821. Haman Aga, détenteur provisoire de "l'héritage" de feu "Hadgi Ali Abou Othman", se trouve à Damas. Cette ville n'étant pas le siège d'un consulat, le docteur Chaboceau ne peut y faire aucune réclamation officielle —seul, dira plus tard Regnault à l'ambassadeur, un firman de la Porte pourrait avoir quelque effet— mais c'est tout de même lui qui, résidant sur place, est le plus au fait de ce qui s'y passe et il faut reconnaître que, faisant jouer ses relations, il se donne du mal pour tenter d'obtenir des informations quant aux "effets" du pèlerin marocain⁸⁵. C'est en tout cas le vieux, certes, mais sans doute aussi "sage" docteur Chaboceau qui, le premier, dès décembre 1818, dira au marquis de Rivière :

Vous devez juger Monseigneur qu'il serait très inutile et même fort impolitique de faire la moindre réclamation au pacha à ce

bruits circulant, elles se perdront en conjectures dont le colonel Marnier se fait assez bien l'écho lorsqu'il conclut sur l'interrogation : "[...] quel épouvantable drame est caché derrière ce mystère ?" (op. cit., p. 394).

⁸⁵ Dans la lettre, déjà mentionnée (14 décembre 1818 avec additif du 17), Chaboceau rendait compte, au Marquis de Rivière, de toutes les informations qu'il avait pu recueillir durant la semaine écoulée. Plus libre dans ses propos, il disait simultanément à Regnault (qui souligne la "candeur" du vieux médecin) : "[...] depuis l'arrivée de la caravane, malgré le mauvais état de ma santé, je ne cesse de faire toutes les démarches possibles au sujet de Feu Hadgi Ali Abou Othman, qui aurait beaucoup mieux fait de mourir à Paris, ou en tout autre lieu de la chrétienté" (sic) et confirmait ce que nous savions déjà : "notre Feu Hadgi se faisait passer pour un Marokain". Le passage de cette lettre que Chaboceau adressait à Regnault le 15 décembre, provient d'une longue citation qu'en fait le consul dans un courrier, daté du 5 février 1819, qu'il destine, lui-même, au ministre des Affaires étrangères, ce dernier faisant faire, à son tour, un extrait de cette correspondance pour le ministre de la Marine [Arch. Nat., section Outre-Mer - Afrique III, 8c].

Le marquis Dessoles informera plus tard le Ministre de la Marine [Afrique III, 8c] que "M. Chaboceau", dans un courrier du 1^{er} février 1819, lui dit que le pacha de Damas, qui les détient, lui a donnés à lire, puis repris, les papiers du Voyageur qui, toutefois, ne contiennent rien d'essentiel (sans doute des bribes de récit de voyage et des observations scientifiques et si Badia a bien brûlé des "papiers", il n'a dû faire disparaître que ce qui pouvait être compromettant, notamment du courrier).

sujet, elle pourrait produire des conséquences très fâcheuses, un chrétien ne peut rien prétendre des biens d'un haggi.

Si tous les diplomates ne partagent pas son sentiment —ou si, du moins, ils n'osent pas le faire aussi abruptement et continuent à s'agiter, multipliant en vain démarches et stratagèmes—, tous, néanmoins, finiront par y venir⁸⁶.

Pour ce qui est de la cause du décès —empoisonnement ? maladie ?—, il est bien difficile de se prononcer. Si on retenait la thèse de l'empoisonnement, nous savons que la victime et Lady Stanhope l'attribuent à des "Européens" alors que le comte Rzewusky accuse des "Musulmans". Le docteur Chaboceau, nous le savons aussi, met l'accent sur la maladie et le consul Regnault, bien qu'indigné de la conduite des Maghrébins à Balka —qui ne mettaient toutefois pas en doute l'identité du voyageur⁸⁷—, reste prudent et ne prononce jamais le mot "poison". Sur de présumés auteurs "Européens", nous ne pouvons rien dire de plus ; quant aux Musulmans, y aurait-il eu des faits notables ou des incidents, avant et pendant le séjour à Damas, propres à dénoncer quelque hostilité ? Aussi bien Regnault que Chaboceau et même Rzewusky en signalent qui ne sont pas dénués d'intérêt. Regnault dira, le 15 février 1819, qu'à l'arrivée du Voyageur à Tripoli et aussi du fait qu'il avait préféré loger chez lui plutôt que "dans des maisons turques", on avait émis des doutes sur sa religion mais il ajoutera très vite que, tant par sa conduite que par le témoignage des marchands marocains —importuns, certes, mais qui avaient certifié l'avoir connu au Maroc où résidait sa famille—, le doute fut bientôt levé.

⁸⁶ Le consul Regnault fera le dernier point au baron Portal, le 24 janvier 1821. Il lui signalera que Haman Aga ayant été tué, c'est le pacha de Damas qui s'est emparé des "effets" du Voyageur (il ne s'agit plus du pacha qui était à Damas lors du séjour de Badia et qui a été destitué). Pour les 13.000 piastres, il rappellera qu'il a été reconnu que le défunt voyageur en avait disposé en faveur des pauvres de La Mecque et de Médine. Il dira penser que toute réclamation restera sans effet sans un firman de la Sublime Porte mais ajoutera, enfin : "est-ce bien prudent de faire connaître au gouvernement turc l'intérêt de la France pour ce voyageur marocain" (sic) d'autant que le bruit court —quant aux instruments— que les montres sont déjà "entre les mains et à l'usage de plusieurs grands de Damas".

⁸⁷ Si leur réaction —tout au moins selon les témoins— a été violente, elle n'en dénonçait pas moins un fait avéré, à savoir qu'Ali Bey avait réussi à exercer un certain ascendant sur le sultan du Maroc et, plus encore d'ailleurs, sur le frère aveugle du souverain, le prince Abdsulem, avec lequel s'étaient établies des relations amicales.

Chaboceau, lui, dit au comte Molé, dès le 3 septembre 1818, qu'il avait instamment recommandé au Voyageur, sans autre explication, de ne point parler à qui que ce soit de son premier voyage à Damas (nous ne pourrions pas certifier que Badía en fit très grand cas). Au ministre, il en expose la raison : après son départ, en 1807, "le bruit courut que c'était un Franc qui passait pour un Turc"⁸⁸. Là encore, Chaboceau tient à souligner que cet incident –certes bien ancien–, n'eut pas de suite. Rzewusky, enfin, prétendra qu'à Damas, "Abou Othman" avait commis l'imprudance d'avancer que, selon les points qu'il avait pu établir d'après ses observations, la grande mosquée ne serait pas tout à fait bien orientée par rapport à La Mecque. Le comte, censé être présent, se serait alors employé à minimiser les effets qu'auraient pu entraîner de telles déclarations sur "un point aussi dangereux" et, l'assistance s'étant retirée, il aurait conjuré Abou Othman de n'accepter "ni repas ni café chez personne". Cet incident se serait produit le 15 juillet puisque Rzewusky dit, en effet, que deux jours plus tard, le Voyageur se faisait voler et allait ensuite s'en plaindre, ne pouvant éviter, sans offense, de prendre du café.

Sur les informations des agents consulaires, qui ne se risquent pas à soutenir la thèse du poison ou qui n'y croient pas, et après résultat négatif des analyses de la rhubarbe torréfiée⁸⁹, le ministère s'en tiendra à celle,

⁸⁸ "[...] je ne voulais pas lui dire le léger désagrément que j'éprouvai après son départ [en 1807], car s'étant trop démontré, et ayant reçu de trop fréquentes visites de nos religieux, le bruit courut que c'était un Franc qui passait pour un Turc. Le Moufti, qui en fut informé, m'en fit de vifs reproches, en me disant que cet homme était un vrai espion. Je lui répondis que c'était un véritable Musulman, né à Maroc, [...]. Comme j'étais assez bien dans l'esprit de ce Moufti, cecy n'eut pas de suite".

Sur les bruits qui ont pu courir après le premier passage d'Ali Bey en terres musulmanes, on pourrait aussi relever le témoignage sibyllin du comte A. de Forbin [*Voyage dans le Levant en 1817 et 1818*, Paris, impr. Royale, 1819, p. 112, n. 1] : "M. Badia, Espagnol, connu dans l'Orient sous le nom d'Aly-bey el-Abbassy, qui entreprenait un second voyage dans le Levant, est mort, dit-on, près de Damas. Le Pacha d'Égypte m'avait parlé de lui dans des termes qui me laissent le regret de n'avoir pas pu conseiller à M. Badia de ne pas repaître dans cette contrée". Ce qui est singulier, c'est que nous savons que Badía et le comte de Forbin se sont croisés à Constantinople –sans se voir, semble-t-il– les 25 et 26 avril 1818. Badía quitte en effet la ville à cette seconde date et, la veille, le marquis de Rivière, qui transmet un paquet du Voyageur au comte Molé, annonce, dans ce même courrier, l'arrivée du *Lézard* qui, entre autres passagers, a amené à son bord M. de Forbin, précisément.

⁸⁹ Le 29 mai 1821, M. Keraudren, du ministère de la Marine et des Colonies, rend compte à son ministre [Afrique III, 8b] des analyses faites, indépendamment, par deux

officielle donc –et combien moins gênante, en tous cas–, de la maladie. D'ailleurs si, une fois de plus, c'était le docteur Chaboceau qui avait raison ? De tous temps, les caravanes de pèlerins ont subi, et subissent encore, des pertes en vies humaines et nous savons que la mortalité, cette année-là et précisément à l'aller, a été "grande". Si l'on considère l'état de santé de Badía au départ de Damas et sa très nette aggravation au Mézérib, la maladie pouvait, en toute vraisemblance, être l'unique responsable de la fin tragique du Voyageur survenue entre Zarka et Balka.

Le "rêve marocain", quant à lui, avait dû s'évanouir avant même qu'Ali Abou Othman n'atteigne Zarka mais parmi les papiers qu'il a brûlés en toute hâte, se serait-il trouvé la pièce manquante, jamais révélée, de son projet politique, autrement dit : le manuscrit de "sa constitution" ? Sans doute aurions-nous dû renoncer à cet élément majeur –trop souvent évoqué pour ne pas avoir éveillé notre curiosité– si Eduardo Toda, en 1889, n'avait fait de fructueuses démarches auprès des petits-enfants de Badía dont l'un, en effet, a retrouvé et accepté de lui confier des documents très privés⁹⁰ parmi lesquels un long manuscrit –qui semble bien être

"pharmaciens très éclairés". Le résultat est, en bref, le suivant : absence de "substance minérale nuisible" (pas d'arsenic donc, du moins en principe) et, "bien que plus difficiles à reconnaître, rien n'autorise non plus à penser" à la présence de "végétaux vénéneux". La "poudre" soumise à analyse semble n'être que de la "rhubarbe dont la torréfaction a été poussée trop loin".

On peut, bien sûr, se demander si ce résultat est vraiment déterminant au point d'écarter définitivement la thèse du poison. Les chimistes avaient-ils alors les moyens de détecter toutes les sortes de poison et, qui plus est, de tous ceux utilisés dans ces contrées ? D'ailleurs, ces sachets de rhubarbe –parvenus si tardivement à Paris et pour lesquels nous paraît subsister le doute qu'ils aient pu passer on ne sait en quelles mains– étaient-ils bien ceux remis par Badía en août 1818 ?

⁹⁰ En 1889, E. Toda communique par voie de presse [*Revista de Cataluña*, 1889, p. 300] qu'il a retrouvé un grand nombre de "papiers d'Ali Bey" qui "dormaient" dans la bibliothèque de Antonio Cánovas del Castillo et, en 1897, lors de la dispersion de cette grande bibliothèque, il réussira à en sauver la plus grande partie (une partie, bien qu'infime –et qu'ont enlevée des chiffonniers– semble irrémédiablement perdue). Ces documents –"documents originaux" et "Memorias originales"– ont été reliés en quatre volumes [Ms. B 162, 162 bis, 163 et 164] et sont conservés aux Archives municipales de Barcelone. Dans le volume [Ms. B 162 bis] essentiellement, sont aussi insérés les documents privés dont il est ici question et qui ont une autre provenance. En 1889, en effet, alors qu'il fait inlassablement des copies des "papiers d'Ali Bey", E. Toda, s'adjoignant plusieurs collaborateurs, part en quête d'autres documents éventuels. Parmi ses nombreuses démarches, il a l'idée de contacter un petit-fils de Badía qui réside à Madrid, Manuel Uriarte y Badía, qui semble n'avoir rien à lui communiquer mais qui,

l'ultime brouillon de la constitution— que le Voyageur a laissé derrière lui, en janvier 1818⁹¹, et que nous proposons donc ci-après.

DOCUMENT ⁹²:

à son tour, contacte son demi-frère Emile de Sales (fils, tous deux, de Asunción), qui, lui, réside à Paris et qui, après avoir retourné toutes les vieilleries entassées dans la cave de son grand-père, finit par découvrir plusieurs liasses de papiers lui ayant appartenu et dont il veut bien se séparer (toutes les notes et la correspondance relatives aux démarches de E. Toda se trouvent dans [Ms. B 169], autre dossier des mêmes Arch. Mun. de Barcelone).

⁹¹ Outre le testament de Badía, de la correspondance postérieure à son départ —notamment quelques-unes de ses propres lettres destinées à sa famille et à un ami dont il a déjà été question— et autres documents familiaux non pris en compte ici, nous trouvons deux documents directement liés à son projet marocain qui —bien malgré lui, c'est un fait— nous en apprennent un peu plus ou, tel le texte de la constitution, sont une véritable révélation.

Nous publions le document le plus important des deux mais nous proposons ici une brève présentation de l'autre (trois brouillons, en réalité, mais à peine différents) qui, en fait, accompagne le premier et n'est pas moins curieux que lui. Il s'agit d'une sorte de "formule magique" propre à mystifier les Marocains. Utilisant la valeur numérique des lettres, elle est construite de façon à produire le total de 1234 (1234 de l'hégire qui correspond au moment où Badía pense être de retour au Maroc et qui, on le remarquera, présente la suite parfaite des quatre premiers chiffres de la numération. Ce motif est développé, on va le voir, dans l'exhortation qui sert de préambule à sa constitution). La vérification terminée (addition des chiffres sur l'axe vertical du papier), Badía retranscrit sa phrase (sur l'axe horizontal), et il en propose, au-dessous et suivant un mot à mot approximatif, la traduction suivante : "L'apporta Dieu de Maroc et de Fès Sultan elAbbassi Bey Ali". En pleine page, sur l'espace restant, figurent plusieurs esquisses de pièces de monnaie (cf. note 46) sur lesquelles est reproduite, en caractères arabes, bien sûr, ladite formule.

⁹² Le texte, de la main de Domingo Badía y Leblich, que nous publions ici in extenso, est conservé dans les Archives municipales de Barcelone sous la cote [Ms. B 162 bis f° 213 à 220] et compte huit pages recto-verso, soit seize pages, sans date. Par la relation directe qui existe entre la pièce qui accompagne ce texte avec l'annexe N°6 de la "proposition" politique de Badía au comte Molé et parce qu'il semble bien s'agir d'une dernière épreuve avant mise au propre, il nous paraît probable que ce document ait été rédigé fin 1817. Par ailleurs, le taux avancé de contamination de l'espagnol par la langue française ne peut que nous conforter dans cette hypothèse.

Comme nous l'avons fait dans notre article pour toute citation extraite d'écrits de Badía (ou d'autres documents originaux), nous proposons ici une reproduction fidèle

Dios es mas grande
y Mahomet es el Profeta de Dios⁹³ Alabanza sea dada á Dios
Unico

Pueblos de Occidente

El Gran Dios de los Mundos os embia el Sultan Ali Bey *el Abbassi*⁹⁴: Conozedlo en Su nombre y la Gracia de Dios *Altisimo* que os declaran *para esta grande epoca* el año 1234, en que estamos ; Año admirable, epoca de la regeneracion de los Pueblos Musulmanes ; y numero misterioso que no bolvera á hallarse hasta de aqui 1111 años⁹⁵. Pensadlo si sois prudentes.

Fieles Creyentes : Sabeis que *un Sultan maravilloso*⁹⁶ debe elevarse en las extremidades de Occidente ; y *que Sultan ó que hombre mas*

du manuscrit dont nous respectons donc l'orthographe, l'accentuation, la ponctuation, les abréviations et même les majuscules intempestives. Toutefois, pour en faciliter la lecture, quelques fragments de mots ayant été pris dans la reliure, nous rajouterons les parties manquantes [entre crochets]. Dans un souci d'information —et dans le cas particulier de cette retranscription—, nous utiliserons les *italiques* pour tout ce qui apparaît dans les interlignes de l'original (qu'il s'agisse de corrections ou de texte ajouté) et la MAJUSCULE pour les quelques mots ou passages qui sont soulignés dans le manuscrit.

⁹³ Ces deux invocations sont tracées en caractères arabes et doivent donc être lues de droite à gauche. Nous rappelons que Badía fait généralement figurer au moins la première en tête des écrits signés de son pseudonyme arabe. Pour les traductions, nous reproduisons fidèlement celles qu'en donne Badía dans ce même document —pour la 2e partie de la seconde invocation seulement (cf. article 1 de la constitution)— ou que nous retrouvons dans d'autres.

⁹⁴ "el Sultan Ali Bey *el Abbassi*" (*el Abbassi* étant donc rajouté en interligne) vient se substituer au texte initial, en partie biffé, qui était : "el Sultan amarillo prometido. Ali Bey es el Sultan amarillo". La correction est très significative. En effet, peu après son arrivée à Tanger, en 1803, Badía signalait : "[...] ha dado la casualidad que los talones de mis chinelas sean amarillos, y que haya una profecia aqui de que Tanger será conquistado por uno de estas señas. Con este motivo ya se habla de mi [...]" Or, il dira par ailleurs —et même dans son récit publié— que tous à Tanger portent "de lourdes et méchantes babouches jaunes". Bien qu'il ait hésité (se laissant prendre parfois, comme ici, à ses propres mystifications), il a sans aucun doute raison de renoncer à se servir de cette prétendue prophétie.

⁹⁵ Soit, en effet : 12345 – 1234 = 11111.

⁹⁶ "*un Sultan maravilloso*" se substitue, ici encore, à "el Sultan Amarillo prometido".

*maravilloso que Ali Bey, vosotros lo conoceis y lo admirais.*⁹⁷ Ali Bey formado y sostenido por la invencible mano del Dios Omnipotente, destruirá la tiranía de esos Scherifes,⁹⁸ que baxo el pretexto de Religion os esclavizan sin mas ley que sus caprichos *arrebatando vuestros caudales y vuestra sangre sin mas obgeto que llenarse de tesoros sin hazer bien alguno al Pais, y solo por gozar sus Pasiones de que os hazen victimas miserables*⁹⁹

Pueblos Musulmanes : Basta ya de tirania : El Dios Grandisimo os ha hecho libres. El Sultan Ali Bey el Abbassi os presenta las bases de la Constitucion que debe gobernaros =

*El no quiere ser vuestro Sultan para si propio, pues le sobran bienes y riquezas para ser feliz sin vosotros. Bien lo sabeis y lo habeis visto. Ali Bey sera vuestro Sultan para vuestro propio bien y p^a hazeros felizes.*¹⁰⁰ No es él, son las Leyes las que deben gobernaros. estas Leyes seran hechas con acuerdo de vosotros mismos, de vuestros Grandes, de vuestros sabios Doctores, de vuestros Comerciantes, reunidos todos en Junta ; y el Sultan Ali Bey sera el primero a jurar la obediencia á las Leyes, como vosotros jurareis la obediencia á sus Ordenes modeladas por la Ley.

Las Bases de vuestra Constitucion seran las siguientes =

1°// Los Pueblos Musulmanes reconocen que no hai mas Dios que un Dios y que Mahomet es *el* Profeta de Dios

2°// Que Dios ha hecho al hombre libre, y no esclavo ; y que solo el delito, ó la suerte de la guerra puede hazerle perder su libertad *civil*¹⁰¹. Nadie podra ser preso sino *cogido en flagrante delito* ó¹⁰² por un mandato de un juez ; *que deberá manifestarse expresando la causa* 24 horas *despues de la Prision deberá ser interrogado*¹⁰³

3°// la Justicia es superior á los hombres. Una gera[r]quia de Tribunales inferiores y superiores administrarán Justicia con independen-

⁹⁷ "y que Sultan [...] y lo admirais." texte ajouté.

⁹⁸ "de esos Bandidos," qui venait ici, a été biffé.

⁹⁹ "arrebatando [...] miserables" texte ajouté.

¹⁰⁰ "El no quiere [...] felizes." texte ajouté.

¹⁰¹ "civil" remplace "natural".

¹⁰² "cogido en flagrante delito ó" : seulement déplacé. - Ce type de correction, de nature syntaxique, ne fera pas systématiquement l'objet d'une note.

¹⁰³ "que deberá [...] causa" et "24 horas [...] interrogado" : texte ajouté.

cia del Sultan

4°// El Sultan como Imagen de Dios y de su Profeta (la bendicion de Dios y la Paz sea sobre él), conservará el derecho de hazer gracia ó perdonar á los Delincuentes que haya razones justas para ello.

5°// *El Sultan nombrara los Juezes : Estos*¹⁰⁴ seran perpetuos, pero el Sultan hara celar su conducta, y castigará ó depondra los prevaricadores, *ó indolentes*,¹⁰⁵ haziendoles juzgar y publicar las sentencias y sus causas. El Vizir de la Justicia estará encargado de estos Negocios.

6°// Los Juezes gozarán de un sueldo fixo pagado por el tesoro del Imperio¹⁰⁶. Nada podran recibir de las partes sea oficial sea extrajudicialmente, sea en las causas civiles ó criminales ;¹⁰⁷ - Un Reglamento provisional fixará las formas de los Tribunales interinamente, hasta que un Codigo del Imperio¹⁰⁸ las fixe definitivamente.

7°// Los Pueblos Musulmanes reconocen que la Propriedad es el derecho mas sagrado del hombre. El Sultan, sus Mandatarios, los Tribunales, ni Autoridad alguna Civil ó Militar jamas tendran derecho de privar á ningun habitante de sus bienes muebles ó inmuebles, *ni de sus frutos, rentas, ó ganancias*,¹⁰⁹ excepto en los casos extraordinarios que seran fixados por la Ley. La pena de confiscacion de Bienes queda absolutamente *abolida* - Los Bienes que un hombre posee pertenecen despues de su muerte á sus hijos, pues que no es justo que estos inocentes sufran la pena de las culpas del Padre.¹¹⁰ - Todo hombre es dueño de gastar ó de frutar su propiedad en los terminos que quiera, sin que ningun Jue[z] ni

¹⁰⁴ "El Sultan nombrara los Juezes : Estos" se substitue à "los juezes".

¹⁰⁵ "ó indolentes," ajouté.

¹⁰⁶ "tesoro del Imperio" a subi deux corrections en cours de rédaction (c'est pourquoi rien n'est signalé en interligne). Avant "tesoro", le mot incomplet "Estad" a été biffé et "tesoro publico" a été corrigé en "tesoro del Imperio".

¹⁰⁷ Ici venait la phrase supprimée suivante : "Pero el Gobierno establezará un Aranzel de derechos y multas que deberán pagarse por los Litigantes ó los Criminales al tesoro publico en virtud de la declaration del Juez y del Notario."

¹⁰⁸ "Imperio" remplace "Estado".

¹⁰⁹ "ni de sus frutos, rentas, ó ganancias," texte ajouté.

¹¹⁰ "8°// todo hombre es libre de vestir el traje que quiera ¿ Qué tiene que ver el vestido con la religion ? Los Indios no vist[en] como los Mogrebis y son tan buenos Musulmanes como nosotros. Acaso Ntro Sor Mohammed (la bendicion de Dios sea sobre él) fue jamas vestido como un habitante de Fez ó de Marruecos ?" - Cet article, rédigé à la suite du texte qui précède, a été supprimé et l'article n°7 complété par le texte qui suit.

Mandatario del Sultan tenga jamas derecho á pedirle cuenta alguna del uso de su propiedad.- Todo comercio es libre tanto en lo interior del Pais como con las Naciones Extranjeras, pagando los derechos debidos al *tesoro del Imperio*¹¹¹, y excepto los casos de guerra ú otros que sean fixados por la Ley.

8°// Los Pueblos del Garbi reconocen por *su* Sultan, Padischah, y Señor lexítimo el Religiosísimo Principe, Scherif, Doctor, Sabio, Peregrino Ali Bey el Abbassi Servidor de la Casa de Dios la prohibida, destituyendo de todo derecho al trono qualquiera otra persona que pretenda tenerlo *ó hazerlo valer*¹¹², y que por el hecho mismo sera tratada y castigada¹¹³ como perturbadora del Estado.

9°// El Sultan Ali Bey (*que Dios bendiga su vida*)¹¹⁴ como fundador del Imperio podra elegir entre sus hijos el que deba sucederle al trono despues de su muerte. Pero despues de la muerte de este *Succesor*, el Trono del Garbi sera hereditario perpetuamente para los hijos y Descendientes del dicho Succesor segun el orden de primogenitura. *No habrá ya mas guerras civiles por la Sucesion al trono ; y la sangre musulmana no sera ya derramada por la ambicion de sus Scherifes.*¹¹⁵

10°// Se formará un Senado compuesto de doze grandes Proprietarios, seis Doctores, seis *Emires*¹¹⁶, y seis Comerciantes. Estos Senadores *se titularán Grandes del Garbi ; gozarán*¹¹⁷ el tratamiento de Excelencia, y los honores que se fixarán por un Reglamento ulterior ; y se les asignarán tierras ó rentas conque puedan sostener el decoro de su *alta dignidad, que será hereditaria en los doze grandes propietarios, y solamente vitalicia en los otros.* El Cadi de Fez, y [el] de Marruecos seran Senadores de derecho en el rango de [los] Doctores. *Los Parientes del Sultan en 1° y 2° grado no podran jamas ser Senadores, podran concurrir al Senado por comision del Sultan lo mismo q^e los [...?]*¹¹⁸ El

¹¹¹ “*tesoro del Imperio*” remplace “Sultan”.

¹¹² “*ó hazerlo valer*” ajouté.

¹¹³ “*y castigada*” ajouté.

¹¹⁴ “(*que Dios bendiga su vida*)” ajouté.

¹¹⁵ “*No habrá ya [...]* Scherifes.” texte ajouté.

¹¹⁶ “*Emires*” remplace “Baxaes” qui remplaçait initialement “Generales”.

¹¹⁷ Au seul “tendran”, biffé –auquel sera préféré le verbe “gozar”–, se substitue le texte ajouté : “*se titularán [...]* gozarán”.

¹¹⁸ Un mot complet pris dans la reliure dont seul apparaît un fragment de majuscule non identifiable.

Emkaddem de Muley Edris y el de Sidi Belabbes seran Senadores en el rango de los Grandes Proprietarios. El Sultan nombrará cada año un Presidente y dos Secretarios del Senado.¹¹⁹

11°// El Sultan Ali Bey podra aumentar el numero de Senadores segun combenga ; Pero esta facultad queda *abolida* para los Succesores al trono los quales no podran variar el numero de Senadores fixado por el Sultan fundador del Imperio.

12°// Las personas de estos Senadores seran inviolables. Ellos podran ser citados con el decoro debido á comparezer ante los Gobernadores y Tribunales, en las formas que se fixarán por un Reglamento ; pero no podran ser arrestados, sino por una Orden firmada del Sultan, ó firmada del Presidente del Senado y de siete Senadores, excepto en los cas[os] de traicion ó rebellion, en los quales pierden todos sus derechos, quedan sugetos á las Leyes ordinarias. *Fuera de estos casos, un Senador no puede ser juzgado sino por el Senado mismo.*¹²⁰

13°// Los Pueblos de Marruecos, Fez, Mequinez, Tetuan, Tanger, Alcasar Kibir, Teza, Salé, Rabat, Azamor, y Tarudant, las tres Tribus principales *reunidas* de las Montañas, las tres Tribus principales reunidas del Desierto de Angad, y las tres Tribus principales reunidas del Drah, nombrarán Diputados hasta componer el numero de treinta.

14°// Estos treinta Diputados se reunirán en el parage y á la Epoca que el Sultan les convocará, y formarán la Asamblea de Diputados, la qual tendrá sus juntas á una distancia del Senado que no sera mas cerca de media legua ni mas lexos de dos leguas. El Sultan nombrará un Presidente, 3 Secretarios, y 3 Oradores para que guien las discusiones de la Asamblea, manifestando sus opiniones, pero sin voto en ella.

15 // Los Diputados antes de venir á la Asamblea se informarán en su Pais respectivo *del Scheih el Beled, del Cadi, y de otras Personas inteligentes*,¹²¹ de las necesidades del Pais y de lo que combendria ó podria hazerse en bien de él. Reunidos los Diputados, cada uno expondrá las pretensiones de su Pais, ó sus ideas general[es] y á pluralidad de votos la Asamblea decidirá los obgetos que deben proponer para bien del Pais y formará su PLIEGO DE

¹¹⁹ L'article 10 de la constitution –à partir de “*que será hereditaria [...]*” jusqu'à la fin– est celui qui comporte non pas le plus de corrections mais la plus grande quantité de texte ajouté et surajouté.

¹²⁰ “*Fuera de estos casos [...]* mismo.” : texte ajouté.

¹²¹ “*del Scheih el Beled [...]* inteligentes,” ajouté.

PROPUESTAS q^e pasará al Sultan y al Senado por duplicado.

16°// El Sultan *en su Consejo* formará tambien su pliego de Propuestas que embiará al Senado y á la Asamblea de Diputados ; y cada Cuerpo discutirá estas Propuestas.

17 // Despues se reunirán en el Senado los Oradores del *Imperio* y de la Asamblea de Diputados : Estos discutiran el Negocio en presencia del Senado : Un Orador del Senado resumirá la question ; y el Senado que ya ha discutido el negocio anteriormente decidirá la adopción ó el deshecho del Proyecto.

18 // Adoptado un proyecto por el Senado, bolvera al Sultan quien lo Sancionará, y lo publicará y desde éste momento tendra fuerza de Ley. Pero si tiene motivo justo para suspenderlo, lo suspenderá, al cargo de bolver á presentar discussion á la Sesion siguiente de las Camaras.

19°// Las Camaras solo podran reunirse quando el Sultan las convoque, y las Sesiones terminarán en el momento que el Sultan lo mande *toda reunion sin estas circunstancias sera tratada como atentado*.¹²² Los Diputados gozarán durante su comision de un sueldo que sera pagado por la Ciudad ó Tribu que los embia. Un Reglamento ulterior fixará dicho sueldo ; la forma del percibo ; la forma de eleccion de los Diputados ; y el tiempo de su comision

20°// Las Camaras no podran tener correspondencia alguna ni dar Ordenes á ningun Empleado fuera de su recinto ; todo acto contrario sera tratado como rebellion. El Destino de la Asamblea de Diputados es proponer ó discutir proyectos de Leyes : El Destino del Senado es discutir, y adoptar ó deshechar los proyectos del Imperio y de los Diputados, pero no proponer *ni mandar*¹²³. El Sultan solo, es quien *reune* las facultades de *proponer*, sancionar, publicar, y *mandar* ejecutar las Leyes

21°// El Sultan creará los Grandes Dignitarios y los Grandes Oficiales del Imperio que juzgará combeniente para el esplendor del Imperio, y consolidar su existencia, señalandoles las rentas sueldos y honores que deberán gozar ; y las Camaras darán fuerza de Ley á estas disposiciones.

22°// El Sultan mantendrá el numero de Tropas que estime combeniente tanto para la tranquilidad interior del Pais como para hazer respetar por las Naciones extrangeras el Imperio¹²⁴ de Occidente.

23°// Estas tropas como los *Emires, los Baxaes*,¹²⁵ los Gobernadores, y todos los Empleados Militares, y Civiles, cobrarán sus sueldos del Tesoro del Imperio, sin que jamas ninguno teng[a] facultad de tomar ni un solo FLUS¹²⁶ de ningun habitante de ninguna clase, nacion, ó religion que sea. Todo contravent[or] á este artículo sera tratado por el Sultan con el mas extremo rigor. *El Visir de la Guerra gobernará las tropas, los Emir[es] y los Gobernadores Militares de Plazas ó Fortalezas*.¹²⁷

24°// Para alimentar el Tesoro del Imperio, los habitantes p[a]garan anualmente el diezmo de sus frutos, rentas, ó ganacias [; ?] si esto no bastase á satisfacer las cargas del Imperio, el Sultan propondrá y la Camaras adoptarán los recursos necesarios á cubrir dichas cargas ; pero jamas el Sultan por si solo impondrá contribucion alguna, excepto en los casos de rebellion para castigo de los rebeldes, ó en algun caso extremo y extraordinario de guerras. Las Camaras adoptarán igualmente los derechos de Aduanas ú otros. En fin, Los Pueblos nada pagarán que no sea con causa justa y conozida, y adoptado por las Camaras que son sus Representantes. Estos fondos son destinados al pago de sueldos y gastos del Imperio, y por consiguiente buelven al mismo Pueblo. El Sultan Ali Bey y sus sucesores no quieren acumular tesoros para enterarlos *como hazian los Sultanes anteriores empobreciendo la Nacion*.¹²⁸ Sus tesoros son la felicidad de los Pueblos.

25°// Para el cobro del diezmo y demas contribuciones se destinarán Empleados que lo executen con total independecia de los Baxaes ó Gobernadores que nada tienen que ver con los habitantes sobre éste punto *excepto quando dichos Empleados pidan su auxilio, por resistencia al pago*¹²⁹. Estos Empleados tendran sus Gefes, y todos dependerán del Vizir de Hazienda, que hara justicia sobre ellos á qualquier reclamacion justa que se le haga por los habitantes, pues estos, nada deben pagar que no esté fixado por la ley

26 // Todos los fondos entrarán en el tesoro del Imperio que est[á] al cargo del DEFTERDAR ó Tesorero general ; quien nada pagará sin las

¹²² "*toda reunion [...] atentado*." : texte ajouté.

¹²³ "*ni mandar*" ajouté.

¹²⁴ "del Garb.", qui venait ici, a été biffé et remplacé par "de Occidente".

¹²⁵ "los Emires, los Baxaes," remplace "todos los Baxaes".

¹²⁶ Monnaie de cuivre d'usage courant.

¹²⁷ "*El Visir de la Guerra [...] Fortalezas*." : texte ajouté.

¹²⁸ "*como hazian [...] Nacion*." : texte ajouté.

¹²⁹ "*excepto quando [...] al pago*" : texte ajouté.

ordenes de los Visires que estarán modeladas por las d[el] Sultan y prescritas por la Ley que conozerá ya el Defterdar. Todo pago que este hiziese, ó todo mandato que un Visir exp[er]diese fuera de la Ley ó contra las ordenes del Sultan, ser[á] severamente castigado.

27 // Se señalará un sueldo á los Imames y Empleados de las M[ez]quitas en razon de sus Fondos. Quando *algunas* Mezquitas no tubiesen fondos bastantes se supliran los sueldos con los fondos de otras, *ó del tesoro del Imperio*; ¹³⁰ El Visir de la Justicia estará encargado de estos negocios.

28 // Habrá un Visir del interior *del Imperio* que cuidará de la construccion de caminos, puentes, hospitales, Caravanserais, Canales de riego, Fuentes[,] *Escuelas y Establecimientos de Ciencias y Artes, Edificios publicos, Fabricas*¹³¹ y demas establecimientos de felicidad publica. todo Pueblo y toda Tri[bu] tendra un Scheik el Beled *ó Gobernador Civil*¹³² que será dependiente del Baxa de la Provincia¹³³, y éste del Visir del Interior. El Baxa de la Provincia no tendra intervencion alguna con la tropa, ni el *Emir de la tropa*¹³⁴ tendra intervencion alguna con los habitantes que no sean Militares excepto en el caso de Guerra ó rebelion, que tomará el mando el *Emir mediante orden del Sultan*. El *Emir*¹³⁵ auxiliará con su tropa al Baxa de la Provincia siempre que este lo pida.

28°//¹³⁶ Habra un Visir del exterior. Este seguira las correspondencias del Imperio con los otros Sultanes, nombrará sugetos que le informen de los Países extranjeros, y de las intenciones de los otros Sultanes, para estar siempre prevenido á evitar toda Guerra, *ó prepararse con tiempo si fuese inevitable*.¹³⁷ al mismo tiempo haga que los Mogrebis sean respetados en las tierras de Cristianos y en todos los países extranjeros. Los Embaxadores y Consules Extranjeros *en el Imperio* de qualquier Nacion

¹³⁰ "*ó del tesoro del Imperio*"; ajouté.

¹³¹ "*Escuelas [...] Fabricas*" ajouté.

¹³² "*ó Gobernador Civil*" ajouté.

¹³³ "del Baxa de la Provincia" à la suite de "del Visir de lo Interior" qui a été biffé.

¹³⁴ "*Emir de la tropa*" remplace "Baxa Militar".

¹³⁵ "*Emir mediante orden del Sultan. El Emir*" remplace "Baxa Militar. El Baxa Militar".

¹³⁶ Deux articles numérotés 28 figurent bien dans le texte et les variantes "28 //°" et "28°//°" sont, elles aussi, fidèles à l'original (on observe d'ailleurs ces mêmes variantes au cours de l'ensemble de la numérotation). A moins de considérer que le deuxième article 28 est un 28 bis (Visir del interior / Visir del exterior), la constitution compterait 32 articles et non pas 31.

¹³⁷ "*ó prepararse con tiempo si fuese inevitable*." : texte ajouté.

ó Religion que sean *dependerán*¹³⁸ del Visir del Exterior

29°// El Sultan tendra un *Divan* *ó*¹³⁹ Consejo compuesto de los Visires y el numero de personas que juzgue combeniente. Quando el Sultan lo estime combeniente los Visires *ó* Consejeros concurrirán al Senado y á la Camara de Diputados para discutir los Proyectos de Ley, ó responder á las objeciones que se hagan, pero sin tener voto en las Camaras.

30°// El Sultan tendra una Flota armada para proteger el Comercio y los Puertos, y hazer respetar el Pavell[on] Mogrebino. Esta Flota dependerá por ahora del Visir de la Guerra, pero quando sea algo considerable habra un Visir de la Marina que estará encargado de este ramo.

31°// El Pavellon Mogrebino sera compuesto de dos listas rojas horizontales y una lista verde enmedio con una estrella blanca en el centro

PUEBLOS DE OCCIDENTE

Eh ahi la Constitucion que debe gobernaros. Ali Bey jura sostenerla con su fuerte espada y el auxilio del gran Dios de Mahom[et]¹⁴⁰ / . ?] Vosotros conozeis todos á Ali Bey y sabeis que sus palabras son firmes como piedras. Vosotros sabeis que Ali Bey despues haber visitado muchas Nacio[n]es y *de haber tomado lo bueno y deshechado lo malo de las Ciencias de los hombres*¹⁴¹ vino al Occidente en el año 1218¹⁴² y con el mas noble desinterés aunque era dueño de la persona de Muley Soliman y podia haber[se] apoderado del trono no quiso hazerlo, y le propuso que él mismo hiziese la Constitucion del Imperio para bien de su propia Familia y para bien de los Pueblos de Occidente. Sabeis que el gran Mulei Abdsulem y *todos los hombres buenos*¹⁴³ adoptaron y desearon se hiziese la Constitucion, pero que Muley Soliman y el Traidor Visir Salauí se

¹³⁸ "*dependerán*" remplace "tratarán con".

¹³⁹ "*Divan* *ó*" ajouté.

¹⁴⁰ "Mahom[et]", qui semble ne pas faire de doute ici, et non "Mahoma", tel que nous l'aurions trouvé dans des écrits antérieurs de Badía mais qui n'apparaît pas une seule fois dans celui-ci (cf. note 92).

¹⁴¹ "*y de haber tomado [...] de los hombres*" : texte ajouté.

¹⁴² Les 2 derniers chiffres ont été corrigés. La date initialement écrite semble être 1222. Simple erreur de calcul ou Badía recherchait-il encore, plus ou moins consciemment, une suite numérique "magique" ? Il est bien arrivé au Maroc en 1218 et en a été expulsé en 1220. Le compte, cette fois, ne peut donc pas y être.

¹⁴³ "*y todos los hombres buenos*" ajouté.

opusieron á ella. Ali Bey no quiso destronar á Soliman aunque podía hazerlo, y marchó de Marruecos para cumplir el deber de la Religion haziendo la Peregrinacion á la Casa de Dios la prohibida. Sabeis que pasando Ali Bey por Fez para su viage, los Sabios Doctores declararon que muley Soliman cometia un pecado en no admitir la Constitucion de Ali Bey. *Sabeis la carta sangrienta q^e Muley Solim. le escribió sobre élllo [/ y ?]*¹⁴⁴ Sabeis que Muley Soliman mandó detener á Ali Bey en Ouschda quando marchaba para el Levante, y que trayendolo á Laraisch donde le hizo embarcar, le arrebató sus Mugerres y sus Esclavos ; Y sabeis que Ali Bey en lugar de vengarse quando encontró en Masar á Muley Selema hermano de Soliman, lo colmo de regalos y de bienes á él y á su Familia¹⁴⁵.

Ali Bey visitó la Casa de Dios la prohibida, Saffa, Merua y Aarafat ; pasó despues al Oriente, y visitando nuevas Naciones *para completar su instruccion*¹⁴⁶ la mano poderosa de Dios altísimo lo ha buuelto a traer al Occidente para romper las cadenas de vuestra esclavitud. Haze catorze años que Soliman cometió el enorme atentado de *reusar la Constitucion* y¹⁴⁷ apoderarse de las Mugerres y de los Esclavos de Ali Bey, *Abrid los ojos*¹⁴⁸ eh ahi los catorze años de Reyno que se l[e] habian anunciado y que deben contarse desde el momento en que cometió el gran delito¹⁴⁹. La mano del Dios Omnipotente ha castigado á Soliman arr[ol]jandole del trono, y ha elevado á Ali Bey al glorioso cargo de Sultan

¹⁴⁴ “*Sabeis la carta sangrienta qe Muley Solim. le escribió sobre élllo*” : texte ajouté.

¹⁴⁵ Moulay Selema, qui avait été vaincu par Soliman –dans leur lutte fratricide pour la succession–, vivait misérablement en Egypte où il s’était exilé. Lors de son passage, en 1806, Ali Bey l’avait bien rencontré mais il s’était surtout employé à l’empêcher de s’embarquer pour l’Espagne, comme il le projetait, imaginant sans peine l’incident diplomatique qui aurait pu s’en suivre. Toutefois, mu par la compassion que lui inspirait ce prince, il avait réussi à lui obtenir une petite pension et, en cela, on peut dire qu’il l’avait effectivement secouru.

¹⁴⁶ “*para completar su instruccion*” : texte ajouté.

¹⁴⁷ “*reusar la Constitucion y*” : texte ajouté.

¹⁴⁸ “*Abrid los ojos*” : texte ajouté.

¹⁴⁹ La prophétie de “quatorze ans de règne”, dont parle ici Badía, semble bien avoir existé et, toujours d’après Badía (à l’époque de l’aventure marocaine), elle remplissait le sultan d’effroi. On voit, en tout cas, avec quelle habileté il s’en sert ici, n’hésitant pas à prendre comme point de départ “le grand crime” perpétré par le monarque, essentiellement sur la personne d’Ali Bey (on rappelle que “reusar la Constitucion” a été ajouté), avec toutes les circonstances aggravantes qui ont entouré son expulsion du Maroc.

d[e] Occidente. Ali Bey y sus descendientes seran vuestros Sultanes solo para vuestro bien y p^{ta} el bien de vuestros hijos y de vuestros nietos. Adorad l[a] providencia del Gran Dios de Mahomet : Reunios todos de corazon al Sult[an] maravilloso que os ha embiado : Arrojad de vosotros á Soliman pues que n[o] ha querido admitir la Constitucion que Dios le embió por mano de Ali Bey para su propio bien, el de su Familia, y el del Occidente ; y proclamad todos á una voz en vuestras Mezquitas, en las Ciudades, y en los Campos “QUE DIOS BENDIGA LA VIDA DE NUESTRO SEÑOR ALI BEY EL ABBASSI SULTAN DE FEZ Y DE MARRUECOS QUE DIOS TRAXO AL AÑO 1234 DE LA HEGIRA DE NTRO SEÑOR MOHAMMED QUE LA BENDICION Y LA PAZ DE DIOS SEA SOBRE ÉL

III - Notes de lecture

Annie Bussière

Le théâtre de l'expiation : regards sur l'œuvre de rupture de Juan Goytisolo
Montpellier, CERS, 1998, 341 p., (16x24)

En marzo de 2003, pocos días antes de la primera visita de Juan Goytisolo a Guadalajara, recibí los ejemplares que me correspondían de mi libro titulado *Rumor de la ciudad al hundirse*. Al conocer la portada, que no presenta ningún subtítulo y permite abrigar en consecuencia más de una duda razonable con respecto al contenido del volumen, volví a recorrer sobre un mapa de París —en este caso, seis cuadrantes del plano desplegable de una guía Baedeker de comienzos del siglo XX— algunas calles, edificios y monumentos de la segunda circunscripción de aquella ciudad. En concreto, al noreste de la Biblioteca Nacional, al oeste de la Porte Saint-Denis, al norte del antiguo Mercado Central, al oriente de la Ópera y en las inmediaciones de la Bolsa, pero formando en realidad una especie de isla, casi al margen del París espectacular de muchas otras novelas y películas, reconocí el barrio del Sentier y un buen tramo del bulevar que se llama Haussmann, que se llama Montmartre, que se llama Poissonnière, que se llama Bonne Nouvelle y que se llama Saint-Denis, y que adopta cuando menos otros dos nombres de camino al Arco Triunfal y uno más rumbo al cementerio del Padre Lachaise. Ahí, en las aceras del bulevar que puede llamarse de los Ocho Nombres, pero sobre todo en las callejuelas contiguas y en varios de los espacios característicos de la zona, transcurren las acciones de *Paisajes después de la batalla*, novela de Juan Goytisolo publicada en 1982 que yo elegí como asunto de investigación para la escritura de mi libro.

Nunca he sentido la menor especie de amor incondicional por la llamada Ciudad Luz. París me gusta y me impresiona como a tantos otros viajeros, pero ni el gusto ni el asombro son formas exclusivas del amor profundo. Yo admiro lo que amo, y lo que amo me gusta, pero también siento admiración y gusto por cosas de las que sé prescindir sin mayores

padecimientos. En el caso de París, ocurre que tengo el “impuro amor” de ciudades notoriamente más aburridas y feas (desde la perspectiva de otras personas, como es natural) y apenas una suerte de gratitud estética, de afición desapasionada por las pulcras orillas del Sena, las tumbas de Montparnasse o los comercios de Saint-Germain-des-Prés. Atino a decir nomás, para justificarlo, que a falta de leer *Nuestra Señora de París* un día leí *Paisajes después de la batalla*. O, dicho de otra manera, que ya me habían enseñado a reírme de París antes deamarlo.

Por alguna razón, *Paisajes después de la batalla* es un libro que no ha de buscarse ahí donde los estantes de las librerías de Guadalajara —mi propia ciudad— le tengan reservado un sitio a Juan Goytisolo. Quiero decir con esto que *Paisajes después de la batalla* está por lo regular en las mesas de saldos y remates, o bien donde se apilan ediciones de sospechosa calidad o procedencia (en una edición reciente y baratísima, la novela carga con el abultado título de “Paisajes para después de la batalla”) o en los tantas veces paradisíacos locales de usado. Yo compré *Paisajes después de la batalla* en mayo de 1993, en la ya desaparecida librería Casarrubias, al precio de dos nuevos pesos. Nada. Un regalo. Tres años después, en octubre de 1996, Annie Bussière me hizo ver que no estaría mal preparar una tesina de posgrado (y, más tarde, una tesis doctoral) a propósito de tan económica novela. Otro regalo: además de hacerme conocer París bajo su perfil menos lindo, *Paisajes después de la batalla* me ayudó a encontrar a mi maestra favorita. La cadena, entonces, tenía ya suficientes eslabones: gracias a dicha novela conocí a Juan Goytisolo, gracias a mi conocimiento de Juan Goytisolo hice migas con Annie —la gran “goytisolóloga” de Francia, por así decirlo— y gracias al apoyo de Annie pude organizar mis ideas, cuando no sencillamente inventarlas o descubrirlas, y organizarme a mí mismo. Al día siguiente de los atentados en Manhattan, el extrañísimo 12 de septiembre de 2001, defendí mi tesis en Montpellier y me pregunté (libre de todo compromiso) si alguna vez me daría por leer de nuevo *Paisajes después de la batalla* o algún otro libro de Goytisolo. Agregaré al margen que con el tiempo —y con gusto— he descubierto que sí, que me sigue dando por leer ese libro y muchos otros del mismo autor.

Me avergüenza reconocerlo, pero en el año escolar 1997-1998 apenas llegué a trabajar en mi tesis. Leí muchos periódicos, muchas revistas y algunos libros de otras materias, y escribí textos no necesariamente

académicos, y salí muchas veces a comprar golosinas en todos y cada uno de los expendios mecánicos que hay en los pasillos de la Universidad Paul-Valéry. Mi atención, por lo visto, se había desviado y andaba circulando muy lejos de Juan Goytisolo y de sus libros. En el otoño de 1998, sin embargo, al comenzar otro año escolar, sucedió que Annie Bussière publicó su estupendo libro sobre Goytisolo, *Le théâtre de l'expiation*, y sin darse cuenta reavivó un sector de mi emoción lectora. De pronto, el entusiasmo de leer *Don Julián* y *Juan sin Tierra*, la conmoción de acercarme a *Las virtudes del pájaro solitario* y *La cuarentena*, y la complicidad y el sentimiento de cercanía experimentados al recorrer *Coto vedado* y *En los reinos de taifa*, se traducían de nuevo para mí en placeres concretos, presentes, inmediatos. Entrar en contacto con *Le théâtre de l'expiation* me ayudó a ver, con toda simplicidad, cuánta razón tienen quienes afirman que la crítica (en la más noble de sus posibilidades) refrenda las alianzas pactadas entre los textos literarios y sus lectores.

No es de ningún modo un accidente que *Le théâtre de l'expiation* esté organizado en dos grandes partes. La dinámica de la dualidad, en efecto, rige las operaciones analíticas, discursivas y demostrativas del volumen. Annie Bussière concentra su mirada en las novelas, memorias y ensayos que Goytisolo ha escrito a partir de *Señas de identidad*, libro que marca el agotamiento definitivo de la estética realista en el proyecto estético del autor barcelonés y señala el inicio de algo que nadie sabe muy bien cómo llamar. Ese “algo” es quizá la fase más arriesgada, más violenta y más liberadora de la obra de Goytisolo: fase que Annie Bussière identifica con el cimiento purgativo de los procesos místicos a la manera de San Juan de la Cruz. Ahora bien, tanto histórica como gnoseológicamente, la purgación es el componente necesario de toda unión mística. Por una parte, dada su naturaleza heterodoxa en el contexto de la tradición católica, la mística se vio perseguida por la Inquisición en plena Contrarreforma española; por la otra, dada su condición de transporte o rapto espiritual, de modificación brusca del individuo que la experimenta, la mística supone también el abandono de las cargas previas del sujeto en su camino —que mucho tiene de ruptura o solución de continuidad— en pos de la transformación radical y la iluminación. El juicio inquisitorial, por lo demás, tuvo mientras existió la característica de presentarse bajo la forma de los espectáculos teatrales (tal era el llamado auto de fe) a la inversa del trabajo místico, más bien tendiente a la supresión de las máscaras y el hallazgo del ser por debajo del parecer. Arrancarse máscaras y disfraces, atentar

contra mitos y rituales mecánicos, en este sentido, sería el gesto decisivo de la obra de Goytisolo desde *Señas de identidad* hasta sus libros autobiográficos, *En los reinos de taifa* y *Coto vedado*, mientras que lanzarse por las rutas de la vía unitiva sería el esfuerzo determinante de *Las virtudes del pájaro solitario*, *La cuarentena*, *El sitio de los sitios* y *Telón de boca*, entre otras novelas recientes.

Todo esto se revela en *Le théâtre de l'expiation* con rigor expositivo y ejemplos muy esclarecedores. Lo que Annie Bussière llama el "escenario urbano" de las obras de Goytisolo, esto es: el espacio del cementerio en *Señas de identidad* o en *Makbara*, el de la biblioteca en *Don Julián* o en *Paisajes* después de la batalla, y el del estudio-atalaya en *Juan sin Tierra* o en *El sitio de los sitios*, por no hablar sino de ciertas áreas predominantes, acoge y ordena gradualmente las ricas informaciones teórico-literarias, antropológicas, históricas y psicoanalíticas que se manejan en *Le théâtre de l'expiation* y justifica la sospecha de que los buenos libros en realidad son ciudades, espacios ora caóticos, ora inteligibles y bien calculados, que tienen por objeto el de contener lo humano en su compleja diversidad interior y exterior. El placer de la buena crítica literaria —y en *Le théâtre de l'expiation*, por hallarse un muy alto nivel de buena crítica, se halla también mucho placer efectivo— consiste a fin de cuentas en edificar ciudades a partir de otras que ya existen, pero que deben ser descubiertas. Annie Bussière ha recorrido y recorre todavía el país que Juan Goytisolo va construyendo con cada uno de sus libros, y lo que resulta de sus recorridos es el surgimiento de un espacio paralelo que, relacionado con el de Goytisolo, tiene sus propios habitantes y sus propias normas de convivencia, es decir: sus propias formas de transgresión y de vinculación con los demás.

Le théâtre de l'expiation es un ejemplo de crítica unitiva, ya que va en busca de una coherencia que al principio nadie le garantizaba. Lo que sucede con París en *Paisajes después de la batalla* se puede comparar con lo que ocurre en *Le théâtre de l'expiation* con respecto a la obra de Goytisolo: aquello que otros, de inicio, darían por bueno y prestigioso, acá se debe someter a examen y exploración, y sólo al final —y de otro modo— podrá ser de nuevo enaltecido.

Luis Vicente de Aguinaga
Universidad de Guadalajara

Teresa González Arce

L'apprentissage du regard.

L'expérience herméneutique dans l'oeuvre d'Antonio Muñoz Molina.

Avant-propos d'Annie Bussière,

Montpellier, CERS, 2004, 395 p. (16x24).

El aprendizaje de la mirada. La experiencia hermenéutica en la obra de Antonio Muñoz Molina, es el resultado de cuatro años de investigación. Es fruto también de una estancia tan larga como enriquecedora en la Universidad Paul Valéry de Montpellier y, particularmente, en el Instituto de Internacional de Sociocrítica. Así, como lo afirma la propia autora en la introducción, el libro tuvo la suerte de gestarse en un ambiente donde reinaban por igual el rigor académico y la amistad y, sobre todo, tuvo la fortuna de contar con la dirección experta y meticulosa de la gran hispanista que es Annie Bussière.

El aprendizaje de la mirada, de Teresa González Arce, es un estudio consagrado a obra Antonio Muñoz Molina (Úbeda, 1956), uno de los escritores más importantes de la España actual. Por una parte, el libro de Teresa González Arce estudia las primeras cuatro novelas del autor: *Beatus ille* (1986), *El invierno en Lisboa* (1987), *Beltenebros* (1989), y *El jinete polaco* (1991), que constituyen un conjunto homogéneo. Por otra parte, la obra estudia numerosos textos de reflexión en los cuales el novelista expone y construye una verdadera poética de su obra y cuya parte más representativa fue publicada bajo el título de *Pura alegría* en 1998.

Como lo explica la autora en las páginas introductorias, el propósito del trabajo es explorar la experiencia hermenéutica en la obra del novelista español, así como subrayar la dimensión   tica de una obra entendida como convergencia de textos novelescos y textos ensayísticos y de reflexión. Entre los inspiradores de este estudio cabe destacar a pensadores tan importantes como Paul Ricoeur, Hans-Georg Gadamer, Jean-Pierre Vernant y Mircea Eliade.

Este libro propone una exploración de la experiencia hermenéutica en la obra del novelista español Antonio Muñoz Molina (Úbeda, 1956). Definido por Hans-Georg Gadamer como una práctica de lectura, comprensión e interpretación de textos, el proceso hermenéutico aparece aquí, en primer término, como el núcleo temático de las cuatro primeras novelas del autor, novelas en las que el diálogo entre el intérprete y la palabra que surge de los textos escritos se convierte en un tema de ficción. En la medida en que los personajes novelescos vuelven visible la figura del autor, éstos pueden considerarse como modelos reveladores de diferentes aspectos de la experiencia literaria.

El aprendizaje de la mirada, puesto en escena en cada una de las novelas gracias a un esquema propio del viaje iniciático, emerge igualmente en los artículos, prólogos, ensayos y conferencias del autor. Al subrayar los elementos comunes entre los textos no narrativos de Antonio Muñoz Molina y sus novelas, el presente estudio busca iluminar la dimensión ética de una obra en la que convergen la acción de los personajes y la reflexión teórica sobre la escritura. Al mismo tiempo método de conocimiento y huella de una experiencia singular, la obra de ficción se revela como un instrumento heurístico encaminado a suscitar una transformación en su lector. A diferencia de las imágenes proyectadas en el interior de la caverna platónica, la obra de ficción le permite así al escritor establecer el vínculo entre lo visible y lo invisible, entre pasado y presente. Es mediante la creación de imágenes verbales como el novelista, cuya mirada se formó por la lectura y la escritura, puede transmitir a los demás aquello que ha aprendido gracias a las voces de la tradición. El escritor se erige así como hermenauta de una herencia cultural que está siempre por interpretar, por elucidar, por traducir.

El aprendizaje de la mirada se articula en tres partes que corresponden, de manera general, a los tres aspectos de la experiencia hermenéutica tal como ésta es representada en la obra de Antonio Muñoz Molina a nivel diegético, autorreferencial y poético de la obra estudiada. Las tres partes del libro componen menos una reflexión lineal de la obra que una serie de aproximaciones a un mismo fenómeno.

La primera parte, titulada "De lo visible a lo invisible", muestra que los elementos narrativos esenciales (género, temas, personajes) sirven para representar los diferentes aspectos de la experiencia hermenéutica del escritor, de modo que los capítulos que la conforman abordan la puesta en relato de la escritura y de la lectura en las cuatro primeras novelas del

autor. Para mostrar este doble proceso como una vía hacia la comprensión del pasado, Teresa González Arce analiza primero los niveles temporales de los cuatro textos. La confrontación de un pasado cercano y de un pasado lejano, así como la confrontación con el pasado en general y el tiempo presente de la narración, la llevan a explicitar la relación de analogía que existe entre las figuras del escritor, del lector y del detective.

La identificación de un imaginario propio de la novela policial le permite a la autora estudiar la dimensión autorreferencial del corpus y distinguir algunas de las modalidades de la puesta en abismo. En efecto, el género policial conlleva una acentuación de la especularidad narrativa en el sentido que la interpretación que estos personajes llevan a cabo son figuras de un esfuerzo paralelo en el autor y en el lector. En *Beatus ille*, por ejemplo, el protagonista no se convierte en narrador sino en función de las expectativas y aspiraciones del personaje lector que, incluso de modo inconsciente, traspasa el umbral de la recepción para suscitar la emisión del discurso.

En la obra de Antonio Muñoz Molina, el lector aparece de manera explícita como una presencia real que pasa de ser un simple destinatario del relato —cuyos límites serían cuando mucho los de un receptor más o menos pasivo— a ser una entidad dinámica. Confrontado a lo desconocido, el lector construye aquí un sentido a partir de fragmentos de un mundo en ruinas. El esfuerzo de observación, de interpretación, es al fin de cuentas esa lectura sin la cual la escritura no existiría. La formación del lector comprende, desde esta perspectiva, el acto de enunciación y el proceso de composición del texto.

Es concretamente en este punto que la noción de experiencia hermenéutica interviene en el estudio. Las variantes del autor en tanto personaje de las novelas, así como el diálogo entre el tiempo de lectura y el tiempo de escritura, esto es: entre *mi* tiempo y el tiempo del otro, son una característica importante en la obra de Muñoz Molina. Puesto que, según Gadamer, el texto no es un producto terminado sino una fase dentro del proceso de comprensión, éste juega un papel de mediador cuyas condiciones de legibilidad mejoran a medida que los interlocutores toman forma en el relato.

A lo largo de sus páginas, *El aprendizaje de la mirada*, de Teresa González Arce, pone de relieve el carácter proteico que dicho diálogo adopta en la obra de Muñoz Molina. Mientras que la primera parte subraya los diferentes rostros adoptados por los protagonistas del proceso

hermenéutico, la segunda parte (titulada "Los límites de la mirada") describe ese mismo proceso en lo que tiene de espacial, de dinámico. Siguiendo la misma disposición circular que Hegel distingue en todo proceso de formación, el recorrido de los héroes de las cuatro novelas estudiadas constituye una trasgresión de los propios límites, un ensanchamiento del campo de visión que sólo se consigue por un doble movimiento de alejamiento y de regreso a sí mismo.

La presencia evidente de personajes míticos y literarios como Ulises, el capitán Nemo o Miguel Strogoff, así como de intertextos recurrentes como el de la parábola platónica marcan un viaje laico y moral hacia el conocimiento. Al poner en valor la simbología de la mirada que dichas referencias transmiten, las cuatro novelas estudiadas insisten en el alejamiento necesario a la formación de un sentido cuyos referente serían, según la autora, esa "mirada interior" que menciona Platón en la República, por una parte, y el "sentido" que, en el pensamiento humanista, permite al hombre convenientemente formado discernir entre lo verdadero y lo falso, entre el bien y el mal.

En los textos ensayísticos que constituyen el objeto de la tercera parte, ese "sentido" o mirada lúcida aparece como una facultad adquirida gracias a la propia experiencia estética. Esta vista privilegiada permite al escritor percibirse a sí mismo como otro, y transformar sus vivencias en una obra capaz de suscitar una transformación similar en el lector. A partir de los postulados teóricos de Paul Ricoeur, la autora muestra que dicha transformación es resultado del cambio de perspectiva provocado por la operación metafórica. Dicha operación, en el caso de Antonio Muñoz Molina, recupera la estructura y la vocación didáctica de la parábola.

Así, la última parte del libro ("Los reinos revelados") conduce las partes precedentes al estudio de la obra de reflexión y ensayo del novelista para caracterizar los elementos principales de representación que el autor da a su experiencia literaria. El libro desemboca también en el análisis, a través de los textos del autor, de un aspecto importante de la cultura y del imaginario de la España contemporánea: la herencia liberal y republicana en una modalidad a la vez evangélica y laica, propiamente literaria, y en lo que ésta tiene de específico en Antonio Muñoz Molina.

El aprendizaje de la mirada. La experiencia hermenéutica en la obra de Antonio Muñoz Molina es una obra muy bien escrita y abundantemente documentada que pone en valor, gracias a un trabajo de análisis fino y profundo, la riqueza de uno de los escritores más importantes de la

narrativa española contemporánea.

Este libro propone una exploración de la experiencia hermenéutica en la obra del novelista español Antonio Muñoz Molina (Úbeda, 1956). Definido por Hans-Georg Gadamer como una práctica de lectura, comprensión e interpretación de textos, el proceso hermenéutico aparece aquí, en primer término, como el núcleo temático de las cuatro primeras novelas del autor, novelas en las que el diálogo entre el intérprete y la palabra que surge de los textos escritos se convierte en un tema de ficción. En la medida en que los personajes novelescos vuelven visible la figura del autor, éstos pueden considerarse como modelos reveladores de diferentes aspectos de la experiencia literaria.

El aprendizaje de la mirada, puesto en escena en cada una de las novelas gracias a un esquema propio del viaje iniciático, emerge igualmente en los artículos, prólogos, ensayos y conferencias del autor. Al subrayar los elementos comunes entre los textos no narrativos de Antonio Muñoz Molina y sus novelas, el presente estudio busca iluminar la dimensión ética de una obra en la que convergen la acción de los personajes y la reflexión teórica sobre la escritura. Al mismo tiempo método de conocimiento y huella de una experiencia singular, la obra de ficción se revela como un instrumento heurístico encaminado a suscitar una transformación en su lector. A diferencia de las imágenes proyectadas en el interior de la caverna platónica, la obra de ficción le permite así al escritor establecer el vínculo entre lo visible y lo invisible, entre pasado y presente. Es mediante la creación de imágenes verbales como el novelista, cuya mirada se formó por la lectura y la escritura, puede transmitir a los demás aquello que ha aprendido gracias a las voces de la tradición. El escritor se erige así como hermeneuta de una herencia cultural que está siempre por interpretar, por elucidar, por traducir.

Edmond Cros



Imprévu^e

Rencontre avec
Encuentro con
Juan Goytisolo



2001-1 © 2

Éditions du CERS

ÍNDICE

AVANT-PROPOS

Annie Bussière 7

ALLOCUTION DE BIENVENUE

Antoine Martínez 9

JUAN GOYTISOLO, POETA

Luce López-Baralt 13

LOS LENGUAJES DE ULTRATUMBA DE JUAN GOYTISOLO

Francisco Márquez Villanueva 59

DE SAN JUAN A SOR JUANA: CONTROVERSIA FEMINISTA EN LA OBRA DE JUAN GOYTISOLO

Linda Gould Levine 79

ALTERIDAD CERVANTINA EN LA NUEVA NARRATIVA DE JUAN GOYTISOLO

José Manuel Martín Morán 97

EL YO AGAZAPADO: A PROPÓSITO DE LA AUTOBIOGRAFÍA DE JUAN GOYTISOLO

Ma Carmen Porrúa 129

L'AUTEUR DE LAS SEMANAS DEL JARDÍN DE MICHEL FOUCAULT A JUAN GOYTISOLO

Jean Alsina 147

LES VOIX DE L'INTERPRÉTATION CRITIQUE DANS LA CUARENTENA DE JUAN GOYTISOLO

Yannick Llored 163

EL EMPUJÓN A MEDIANOCHE - COERCIÓN IDEOLÓGICA Y ESCRITURA SUBJETIVA DESDE PAISAJES DESPUÉS DE LA BATALLA

Luis Vicente de Aguinaga 183

ASPECTS DE LA MYSTIQUE DANS LES VERTUS DE L'OISEAU SOLITAIRE

Jean-Claude Masson 193

JUAN GOYTISOLO COLABORADOR DE LA PÁGINA DE OPINIÓN DE EL PAÍS

Inger Enkvist 203

LA NARRACIÓN COMO LECTURA EN JUAN GOYTISOLO

Gonzalo Navajas 231

DIÁLOGOS DE JUAN GOYTISOLO CON EL NEOESTRUCTURALISMO: HACIA UNA TEORÍA PERFORMATIVA DEL TEXTO

Óscar Cornago Bernal 249

TRADUCCIÓN Y CULTURA: LA AVENTURA DE TRADUCIR A JUAN GOYTISOLO

Peter Bush 279

JUAN GOYTISOLO Y EL CUENTO DE NUNCA ACABAR

Alberto M. Ruiz Campos 287

DÉFENSE ET ILLUSTRATION DE LA PLACE DJEMAA EL FNA PAR JUAN GOYTISOLO

Lucette Heller-Goldensberg 309



Imprévue

Du 26 au 28 mai 2000 s'est tenue, à Bédarieux, une rencontre autour de Juan Goytisolo à l'initiative conjointe de la municipalité et de l'Institut de sociocritique de l'université de Montpellier en partenariat avec le Centre régional des lettres du Languedoc-Roussillon, les associations Lectures vagabondes, Art et littératures, le Centre d'études et de recherches sociocritiques et avec le soutien du Conseil général de l'Hérault, de la DRAC Languedoc-Roussillon ainsi que de l'association Comédie du livre. Cette rencontre a réuni une vingtaine d'universitaires français et étrangers qui représentaient au total 8 nations différentes d'Afrique, d'Amérique du Nord, d'Amérique latine et d'Europe, donnant ainsi la preuve du rayonnement international d'un écrivain qui, plus particulièrement au cours des trente dernières années, a su renouveler l'écriture romanesque tout en témoignant d'un engagement constant au service de la tolérance et des carrefours pluriculturels. Les articles de ce numéro spécial d'*Imprévue* abordent, chacun à sa manière, cette double dimension d'une œuvre qui figure au tout premier plan de la création littéraire de la seconde moitié du xx^e siècle.

Éditions du CERS
Montpellier

ISSN 0242-5149

24,50 €



Derniers numéros

1996-2

*Amour et conventions
littéraires en
Espagne du moyen-
âge au baroque*

1997-1 & 2

Itinéraires du positivisme

1998-1 & 2

Parcours

1999-1

*La verdad de las
máscaras.
Teatro y vanguardia
en
Federico García
Lorca*

1999-2

*L'interpellation du sujet
dans l'essai
chez Unamuno &
Gautier*

2000-1 & 2

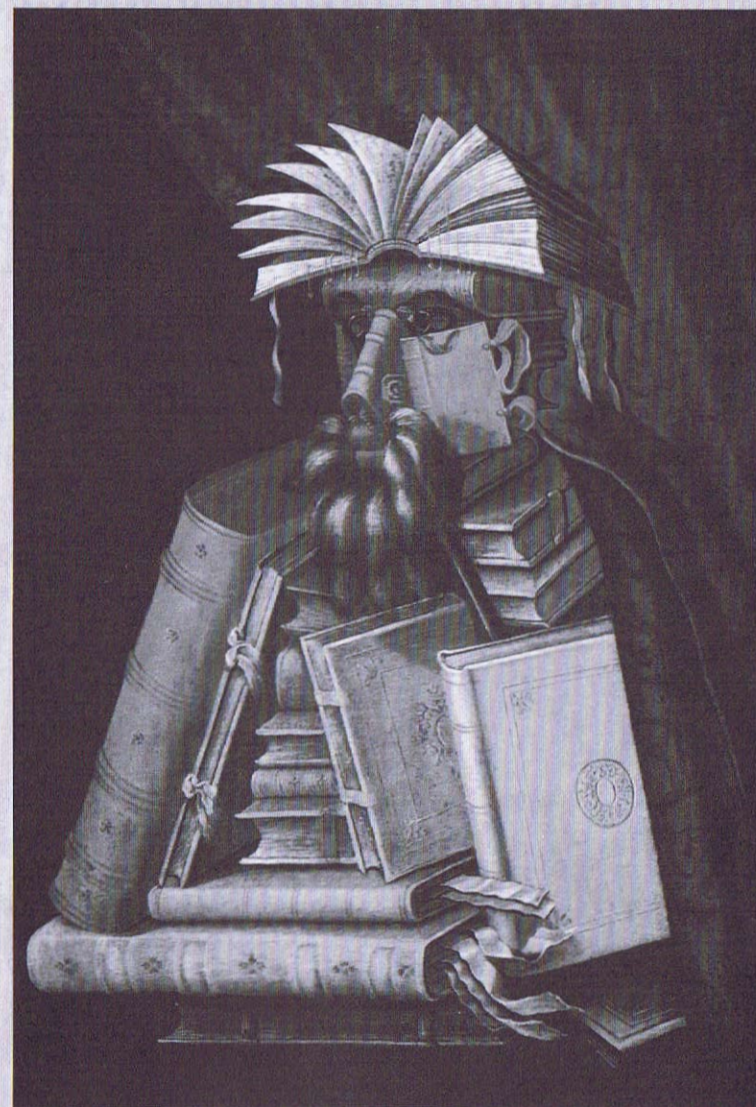
*Textos culturales
regionales.
Estudios
sociocríticos*

Annie Bussière-Perrin
coordinatrice

Tome II

Le roman espagnol actuel Pratique d'écriture

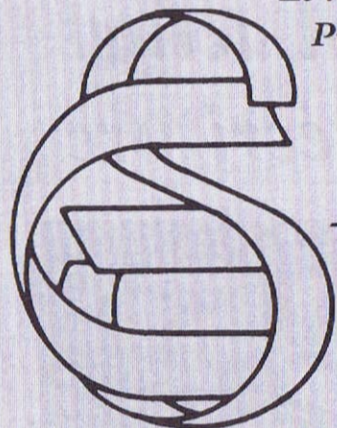
1975 ~ 2000



Éditions du
CERS

Le roman espagnol actuel.
Pratique d'écriture.

1975~2000



ÉDITÉ en 1998, le premier tome de cette étude (« Tendances & perspectives ») sur le roman espagnol actuel (1975-2000) était consacré à des études monographiques qui portaient sur une quinzaine d'auteurs. À partir de cette première phase analytique, le tome II présente des analyses transversales fondées précisément sur les remarques

et les conclusions accumulées au cours des approches précédentes. Ces diverses traversées font apparaître des constantes d'autant plus significatives qu'elles impliquent un large ensemble de textes qu'une vue superficielle pouvait considérer, au départ, comme hétérogènes et dépourvus de toute cohérence ou concordance entre eux. C'est probablement le premier intérêt des études réunies ici que de montrer comment ces différents romans dialoguent entre eux en dépit de tout ce qui fait, apparemment, leur singularité.



Couverture : *Le bibliothécaire d'Arcimboldo*, huile sur toile, Stifts-och Landsbiblioteket, Linköping, Suède.

Collection « Études sociocritiques »

Éditions du CERS, Montpellier



ISBN 2-902-879-50-4 (TOME II)
ISBN 2-902-879-37-7 (LES 2 TOMES)
ISSN 0395-3335

180 FRF
27,44 EUR

ÉDITIONS DU CERS
UNIVERSITÉ PAUL-VALÉRY
ROUTE DE MENDE
f-34199 MONTPELLIER CÉDEX 5
FRANCE

Tél. et fax 04 67 14 24 33 International +33 4 67 14 24 33

cers@univ-montp3.fr

Voici un extrait de notre catalogue. Un catalogue complet avec la disponibilité et les prix de tous ces ouvrages est à votre disposition. Vous pouvez le demander par téléphone, par fax, par courrier électronique ou par courrier postal.

Revue Sociocriticism

- | | | |
|------|-----|--|
| I | 1 | Theories and Perspectives (1) |
| I | 2 | Theories and Perspectives (2) |
| II | 1 | Soviet Literature of the Thirties : a Reappraisal |
| II | 2 | Space and Ideology |
| III | 1 | |
| III | 2 | Social Discourse : a New Paradigm for Cultural Studies |
| IV | 1 | Social Discourse : a New Paradigm for Cultural Studies |
| IV | 2 | How to Read Bakhtin |
| V | 1 | Theories and Perspectives (3) |
| V | 2 | Theories and Perspectives (4) |
| VI | 1-2 | Lectures sociocritiques : domaine de langue espagnole |
| VII | 1 | Arguments et débats, I |
| VII | 2 | Arguments et débats, II |
| VIII | 1 | Productions textuelles latino-américaines |
| VIII | 2 | De la morphogénèse |
| IX | 1-2 | Formes textuelles et matériau discursif
Rites, mythes et folklore |
| X | 1-2 | Histoire et déni de l'Histoire dans l'Espagne contemporaine : Almodóvar, Muñoz Molina, Ayala |
| XI | 1-2 | Droit naturel — Droit de conquête |
| XII | 1-2 | Image(s) |
| XIII | 1-2 | Hacia una historiografía en el noroest argentino |
| XIV | 1 | Ideologías literaturológicas y significación (A. Chicharro) |
| XIV | 2 | Culture et discours de <i>subversion</i> |
| XV | 1 | Chronotopes : les espaces du temps (M. de Lope) |

- XV. 2 Image(s) II
 XVI. 1-2 Rosismo y Peronismo: nudos históricos, prácticas literarias
 XVII. 1-2 Sobre la noción de *Sujeto cultural*
 XVIII.1 Literatura, Arte y Sociedad - Estudios comparados
 (Genara Pulido Tirado)
 XVIII.2 } Literatura y Sociedad después de la caída del muro
 XIX. 1 } (Antonio Chicharro Chamorro, Edmond Cros)
 XIX. 2 }
 XX. 1 } Figures de Marie (J. Raimond)

Revue *Imprévue*

- 1978 1-2 Sociétés, mythes et langages
 1979 1-2 Idéologies et pratiques discursives
 1980 1 L'espace discursif de la marginalité
 1980 2 Repères de génétique textuelle :
 histoire, imaginaire, discours
 1981 1 Espaces idéologiques
 1981 2 Réflexions sur l'image
 1982 1 Fonctionnements textuels
 1983 1 Textologie et histoire I
 1983 2 Textologie et histoire II
 1984 1 Poésies engagées
 1985 1 Écrire l'espace
 1985 2 Discours du Je
 1986 1 Problème du Siècle d'Or
 1986 2 La guerre d'Espagne dans les produits culturels
 1987 1 Critiques et histoires littéraires
 1987 2 Histoire, idéologie et culture
 1988 1 Conceptualiser l'espace
 1988 2 Théorie(s) du texte et du genre
 1989 1 1492. La découverte comme événement interdiscursif
 1989 2 Schèmes discursifs
 1990 1 Recherches sur le roman, I. Afrique
 1990 2 Recherches sur le roman, II. Espagne et Amérique latine
 1991 1 Acteurs de l'histoire
 1991 2 La ville
 1992 1 1492. La découverte comme événement interdiscursif, II
 1992 2 Moyen âge
 1993 1 Cultures dominantes et phénomènes identitaires
 1993 2 Miscellanées
 1994 1-2 El indio, instancia discursiva
 1995 1 Río de la Plata. Littérature et société I
 1995 2 Río de la Plata. Littérature et société II

- 1996 1 Convergences & divergences
 1996 2 Amour et conventions littéraires du moyen âge au baroque
 1997 1-2 Itinéraires du positivisme
 1998 1-2 Parcours. Hommage à Françoise Zmantar
 1999 1 La verdad de las máscaras :
 Teatro y vanguardia en Federico García Lorca
 1999 2 L'interpellation du sujet dans l'essai chez Unamuno & Ganivet
 2000 1-2 Textos culturales regionales - Investigaciones sociocríticas
 2001 1-2 Encuentro con Juan Goytisolo
 2002 1-2 Rencontre avec / Encuentro con Juan José Saer
 2003 1-2 Historia, Política, Ideología
 2004 1-2 Théories critiques et littérature latino-américaine actuelle

Collection « Co-textes »

- 1 Luis Martín Santos : *Tiempo de silencio*
 2 Francisco de Quevedo : *La hora de todos*
 3 Calderón de la Barca
 4 Mario Vargas Llosa
 5 Juan Goytisolo
 6 Gabriel García Márquez
 7 Miguel Ángel Asturias
 8 Lecture idéologique du *Lazarillo de Tormes*
 9 Alfredo Bryce-Echenique
 10 César Vallejo
 11 Julio Cortázar
 12 Luis Buñuel : *Los Olvidados*
 13 Points de repère sur le modernisme
 14 Rubén Barreiro Saguier
 15 Miguel Delibes
 16 Vicente Huidobro
 17 Octavio Paz : *Libertad bajo palabra*
 18 Leopoldo Alas « Clarín » : *La Regenta*
 19-20 Ernesto Sábato
 21 Littérature et institutions dans le Moyen-Âge espagnol
 22 Monique de Lope, *Le savoir et ses représentations*,
Juan del Encina (1492-1514)
 23 Luis Puenzo : *La historia oficial*
 24 Sociocritique de la musique de film, I. *Elisa vida mía* (C. Berthet)
 25 Sociocritique de la musique de film, II. *Carmen* (C. Berthet)
 26 Género y transgresión : el cine mexicano de Luis Buñuel
 (Gastón Lillo)
 27-28 Cinéma et Espagne franquiste

- 29-30 L'histoire, la nation & l'ethnique dans le Mexique contemporain
(Marc Morestin)
- 31-32 Les *Comedias Bárbaras* de Valle-Inclán
- 33 Poétique du fantastique
- 34 Hommage à Alfredo Bryce Echenique
- 35 Le roman néo-baroque cubain : Severo Sarduy,
Guillermo Cabrera Infante
- 36 *El Verdugo* — *Le Bourreau* de Luis García Berlanga
- 37 *¡Ay, Carmela!* de Carlos Saura :
Médiations textuelles et représentation de l'Histoire.
- 38 Jorge Luis Borges - *Les essais*.

Collection « Études sociocritiques »

- Albanese Ralph *Initiation aux problèmes socioculturels de
la France au XVII^e siècle* 1977
- BUSSIERE ANNIE (éd.) *Le roman espagnol actuel 1975-2000*
T. I. Tendances et perspectives 1998
T. II. Pratique d'écriture 2001
- Carcaud-Macaire Monique, Clerc Jeanne-Marie
*Pour une lecture sociocritique
de l'adaptation cinématographique* 1995
- Cros Edmond *L'Aristocrate et le carnaval des gueux :
étude sur le Buscón de Quevedo* 1975
Propositions pour une sociocritique 1982
Théorie et pratique sociocritiques 1983
De l'engendrement des formes 1990
*D'un sujet à l'autre :
sociocritique et psychanalyse* 1995
Origine socio-idéologique des formes 1998
El sujeto cultural — Sociocrítica y psicoanálisis 2002
- De Lope Monique *Traditions populaires et textualité
dans le Libro de buen amor* 1983
- Fabre Jean *Enquête sur un enquêteur : Maigret.
Un essai de sociocritique* 1981
- Franco Jean *Lectura sociocrítica de la obra novelística
de Agustín Yáñez* 1988

BIBLIOTECA
SOCIEDAD DE LETRAS
GRANADA
FONDO DE REVISTA

- García-Berrio Antonio
*Enrique Brinkmann.
Semiótica textual de un discurso plástico* 1981
- Joly Monique, Soldevila Ignacio, Tena Jean
Panorama du roman espagnol contemporain 1979
- Mora Escalante Sonia Marta
De la sujeción colonial a la patria criolla 1995
- Zima Pierre *L'indifférence romanesque :
Sartre, Moravia, Camus* 1988

Collection « Études critiques »

- Bussière-Perrin Annie
*Le Théâtre de l'expiation. Regards sur
l'œuvre de rupture de Juan Goytisolo* 1998
- Ezquerro Milagros
*Théorie et fiction.
Le nouveau roman latino-américain* 1983
- Puisset Georges *Structures anthropocosmiques
de l'univers d'Alejo Carpentier* 1987 (t. I)
1988 (t. II)

Série pédagogique

- Nerin Pablo, Parra Rosa
Estructuras fundamentales de comunicación 1985

Série Actes

- 1 *Picaresque espagnole*
- 2 *Picaresque européenne*
- 3 *Opérativité des méthodes sociocritiques*
- 4 *La guerre d'Espagne dans les produits culturels*
- 7 *Publicité et psychanalyse (Annie Perrin)*
- 8 *El indio, nacimiento y evolución
de una instancia discursiva*
- 9 *Encuentro con Juan Goytisolo*
- 10 *Le lieu de / El lugar de Juan José Saer*

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN NOVEMBRE 2005
DANS LES ATELIERS
DES PRESSES LITTÉRAIRES
À SAINT-ESTÈVE - 66240

D. L. : 4^e TRIMESTRE 2005
N° D'IMPRIMEUR : 20393



Sociocriticism

El sábado 27 de noviembre de 2004 se entregaba a Juan Goytisolo en Guadalajara (México) el décimocuarto Premio de Literatura Latinoamericana y del Caribe que se ha consolidado como uno de los galardones más importantes del mundo Iberoamericano.

Este volumen de *Sociocriticism* reúne algunas intervenciones que se han dado en este evento entre las cuales la *Semblanza del ganador del Premio* por Carlos Fuentes, el discurso de Juan Goytisolo y algunas de las contribuciones de una mesa redonda organizada a continuación de la entrega.

Éditions du CERS
Montpellier

ISSN 0985-5939

25 €

ISBN 2-902879-64-4



9 782902 879649